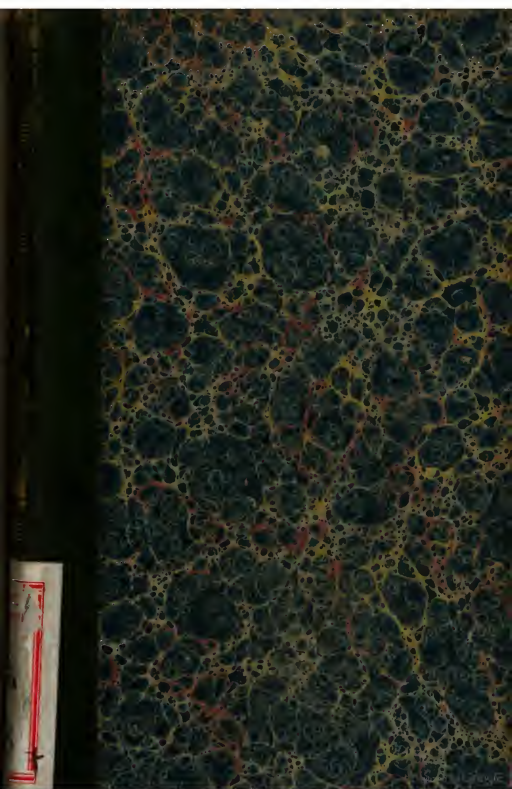




BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A
166

NAPOLI

Sp. lib. 1110

II Suppl. Packet - A-165-

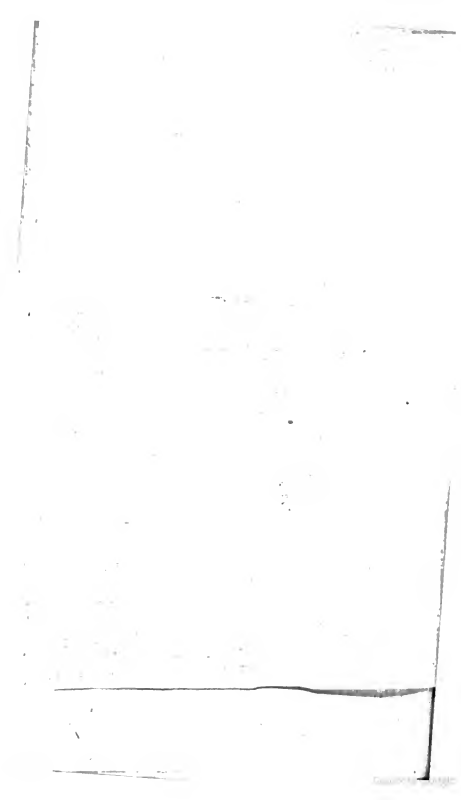




W. J. Gend.

— 168 —
A. F. 1000000,
CHEZ CHARLES CHRETIEN HORVATH.
MDCCLXXVIII.





627 268

ABRÉGÉ
DE
TOUTES LES SCIENCES
A L'USAGE
DES ADOLESCENS,
ET
DE TOUS CEUX QUI VEULENT
S'INSTRUIRE,
PAR MR. FORMEY.
TOME VIII.

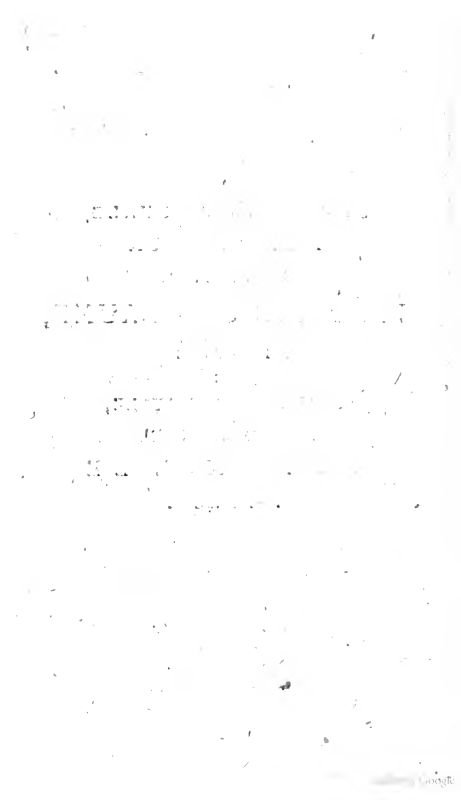


A POTSDAM,
CHEZ CHARLES CHRETIEN HORVATH.
MDCCLXXVIII.





A
SON ALTESSE ROYALE,
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
FRÉDÉRIC GUILLAUME,
FILS AÎNÉ
DE
SON ALTESSE ROYALE,
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE
PRUSSE.



MONSEIGNEUR,

J'OFFRE à VOTRE ALTESSE ROYALE un hommage que je ne crois guères prématuré. Après l'excellente éducation qu'ELLE a reçue, avec les qualités distinguées dont la Nature L'a douée, & ayant les plus grands exemples sous les yeux, je LA regarde comme déjà entrée dans la carrière de la vie morale, & ne pouvant qu'y faire de continuels & rapides progrès,

grès. L'Ouvrage que je VOUS supplie d'agréer, MONSEIGNEUR, sera peut-être propre, sinon d'abord, au moins dans la suite, à VOUS inculquer quelques unes des notions directrices, aussi essentielles, ou même davantage, aux Grands qu'aux Petits, pour arriver par la vertu au bonheur. S'il en résulteroit d'heureux fruits, il n'est pas probable que j'eusse le bonheur d'en être témoin : mais au moins emporterai-je la consolation de m'être réjoui de cette espérance.

Je vais, MONSEIGNEUR, user ici du même privilège que je me suis arrogé dans tout le cours de ces Entretiens ; c'est de rappeler quelque une des circonstances de ma propre vie, lorsqu'elle quadroit avec le sujet dont je parlois. J'ai une époque fort présente à l'esprit, & que je me rappellerai toujours avec le plus grand intérêt ; c'est qu'ayant été en Juillet 1770. à Brandebourg, pour revoir
au

au bout de quarante ans mon ancien
Troupeau, je vins à Potsdam le 2 Aoust,
& j'y trouvai tout le monde dans l'at-
tente d'un événement qui commençoit
à inquiéter par son retardement. C'e-
toit celui de la délivrance de SON
ALTESSE ROYALE MADAME
Votre auguste Mere; & en ouvrant
les yeux le lendemain matin, le Doyen
de nos Ecclesiastiques François, M. le
Cointe, chez qui j'étois logé, me combla
de joye en m'apprenant Votre heureuse
arrivée au monde. J'allai dans le
même jour témoigner mes sentimens
aux Dames du Palais, & je les trouve
encore dans ce moment sans altération
au fond de mon coeur. Recevez-en,
MONSEIGNEUR, l'expression avec
les vœux les plus ardens pour la con-
servation de VOTRE ALTESSE
ROYALE, & pour le bonheur de
sa vie, qu'ELLE ne peut attendre que
de la bénédiction de DIEU, & cette
bénédiction que de la pratique de la
vertu

*Vertu & de l'amour de la Religion.
Puissent tous les fleurons de la Cou-
ronne que VOUS êtes appelé à por-
ter un jour, briller de cet éclat, le seul
pur & permanent !*

*• Je suis avec le plus profond
respect,*

*MONSEIGNEUR
DE VOTRE ALTESSE
ROYALE*

*à Berlin,
le 8. May 1778.*

*Le très humble & très obéissant Serviteur,
FORMEY.*

PRÉFACE

Je ferois tenté d'appeller ceci un Ouvrage posthume. Je croyois avoir posé la plume par rapport à la publication de nouveaux Volumes; car d'ailleurs, je ne cesse, par la grace de DIEU, de m'occuper, & j'ai encore dequoi employer abondamment tout le tems que je puis consacrer au travail. Les Volumes des Mémoires de l'Académie qui paroissent annuellement, les Articles que je fournis en grand nombre tant aux Dictionnaires qu'aux Journaux, & la vaste correspondance que je suis obligé de soutenir, surpasseroient les forces que l'âge & de longues indispositions peuvent m'avoir laissées, si une force supérieure, celle de l'habitude, ne prévaloit, & n'operoit, comme à son ordinaire, des effets surprenans.

La

X P R E F A C E.

La demande que le Libraire qui a imprimé mon *Abrégé des Sciences*, m'a faite d'y ajouter un dernier Volume, m'a déterminé à ménager quelques heures au milieu des occupations susdites, pour composer ce Volume, auquel j'ai travaillé avec plaisir. J'ai laissé courir ma plume, & j'ai joui des privilèges de la vieillesse, sans croire en avoir abusé. Ayant à donner des principes & à tracer un plan pour la conduite de la vie, j'ai puisé dans la mienne propre diverses circonstances qui m'ont paru propres à cet usage; & suivant une expression de Boileau, *je me suis fait précepte*. Quand même des Censeurs rigides, ou des Critiques de mauvaise humeur vaudroient traiter ces détails de radotage, il me suffit qu'il n'y ait rien de dangereux; & c'est par cet endroit que j'ai constamment tâché de distinguer mes productions de tant d'autres, plus

plus ingénieuses sans doute, ou plus profondes, mais où le poison de toutes sortes de doctrines pernicieuses coule à grands flots. J'ai souvent compris la facilité qu'il y avoit de se faire des réputations de ce genre, il m'est venu dans l'esprit autant de paradoxes & d'assertions hasardées qu'aux Sophistes les plus renommés de ce siècle; mais le faux brillant ne m'a jamais ébloui & séduit; & j'ai mieux aimé être l'hirondelle qui rase la terre que le milan qui plane dans les airs. Ainsi je ne présente ces *Entretiens*, qu'à ceux qui ont témoigné jusqu'ici que ma façon de penser & d'écrire ne leur déplaisoit pas, & qu'ils tiroient quelque fruit de mes lumières & de mes directions. Que m'importeroit à présent une vaine fumée de gloire, dont je n'ai jamais fait aucun cas dans les années de ma vie où j'avois encore la perspective d'en

XII P R E F A C E.

d'en jouir ! La bonne Providence m'a comblé de tous les avantages qui peuvent faire l'objet des desirs d'un homme raisonnable & religieux. Graces immortelles lui en soient à jamais rendues !

Pour répandre d'avantage ce Livre , le Libraire en fait deux Editions, l'une pour servir de dernier Tome *l'Abrégé des Sciences*, l'autre sous le titre *d'Entretiens de Morale pratique* , dont ceux à qui *l'Abrégé des Sciences* entier ne convient pas, pourront faire l'acquisition.

Je retrouve des *Maximes* que j'avois employées il y a onze ans, dans un endroit où l'on n'iroit assurément pas les chercher : & comme elles quadreront mieux ici , je les place à la tête de ces *Entretiens*. Je ne me rappelle pas si elles m'appartiennent exactement en propre ; mais cela ne fait rien à leur utilité.

MA-



MAXIMES.

Omnia præcepî, atque animo mecum ante peregi.
Aeneid. VI.

- I.  UNE MAXIME est comme le graine d'une plante, qui, semée en terre, s'ouvre, s'étend, produit une tige, des branches, des feuilles, des fleurs & des fruits. L'esprit est le sol où le germe de la Vérité se développe & fructifie.
- II. On n'est jamais autant la dupe des autres que de soi-même.
- III. Quelques personnes sont comme la plupart des étoffes : elles ont un bel endroit & un vilain envers.

IV. Le

XIV M A X I M E S.

IV. Le grand défaut de l'esprit humain n'est pas d'aller mal; c'est d'aller trop loin & de ne savoir pas s'arrêter.

V. On est journalier pour l'esprit comme pour les jeux de le paume & du billard.

VI. Quand on parle mal de foi, c'est ordinairement pour être contredit.

VII. L'esprit donne moins de confiance que la confiance ne donne d'esprit.

VIII. Le plûpart des hommes sont comme les horloges à cylindre qui jouent un nombre d'airs, & pas au delà.

IX. L'usage de la conversation feroit de s'instruire des idées des autres: mais son but est de déployer les nôtres.

X. Nous avouons nos défauts en général, & nous les défavouons chacun en particulier.

XI. La connoissance superficielle nous égare plus souvent que l'ignorance totale.

XII. Il y a des ridicules qui déplaisent moins lorsqu'ils ont atteint leur plus haut période.

XIII. La

XIII. La conversation est une espece de flux machinal, qui paroît plus l'effet de l'habitude que celui du raisonnement.

XIV. Les murmures contre la fortune ne sont souvent qu'une apologie déguisée de notre incapacité, ou de notre indolence.

XV. Les hommes & les statues qu'on admire dans une haute élévation different en ce que les premiers décroissent & les autres croissent, à mesure qu'on en approche.

XVI. Notre raison est à notre conduite ce que la livre sterling est dans le commerce, une valeur nominale avec laquelle nous réglons tous les comptes & ne payons rien.

XVII. La grande raison pour laquelle les fausses vertus ont tant de cours dans le monde, c'est que les véritables y sont trop rares pour faire la comparaison.

XVIII. Le courage de penser est infiniment plus rare que le courage d'agir. Les nerfs du corps sont plus fréquemment bien constitués que ceux de l'ame.

XVI M A X I M E S.

XIX. La possession sans droit, dans la plupart des affaires, est un meilleur titre que le droit sans possession. Voilà comment tant de gens jouissent de la considération, du respect & de l'admiration.

XX. Les préjugés sont à l'esprit ce que l'atmosphère est à notre corps: nous ne pouvons sentir, respirer & vivre sans eux.

XXI. Le calme funeste du désespoir est à l'esprit ce que la gangrene est au corps.

XXII. La moindre gêne met souvent l'homme d'esprit & le sot de niveau.

XXIII. Un spectateur voit mieux les combinaisons du jeu que le joueur même: cependant personne ne croit l'avis de son voisin meilleur que le sien.

XXIV. Il est presque toujours moins nécessaire de se déterminer bien que de se déterminer.

XXV. Un coup de fortune développe une multitude de bonnes & de mauvaises qualités secrètes; à peu près comme des mots écrits avec une certaine liqueur ne paroissent qu'après avoir été exposés au feu.

XXVI. Deux hommes peuvent être exempts de la manie de l'ambition, parce que l'un est au dessus & l'autre au dessous.

XXVII. Les causes auxquelles bien des gens attribuent leur mélancolie n'en sont souvent que les effets.

XXVIII. Pour le plus grand nombre de ceux
qui

qui cherchent à plaire, le moyen infailible d'y atteindre feroit de n'y pas viser.

XXIX. L'argument le plus fort en faveur de la société, c'est qu'en communiquant nos chagrins ils diminuent, & en communiquant nos plaisirs ils augmentent.

XXX. Pourquoi toujours gémir des maux qui nous arrivent, & ne pas se réjouir de ceux qui ne nous arrivent pas?

XXXI. Il est heureux pour nous que l'admiration des autres dépende beaucoup plus de leur ignorance que de nos perfections.

XXXII. L'homme semble n'être fait, ni pour vivre seul, ni pour vivre avec les autres.

XXXIII. L'amitié entre les gens raisonnables vient du contraste dans les petites choses & des rapports dans les grandes.

XXXIV. Les sciences dégénèrent quelquefois en erreurs, comme les alimens en mauvais chyle. Tout dépend, ici de l'estomach, & là du cerveau.

XXXV. Malgré les droits de la liberté naturelle, il y a des hommes qui ont un ascendant naturel sur les autres.

XXXVI. On croit souvent mépriser ceux qu'en effet on envie.

XXXVII. Ceux qui ont beaucoup de douceur dans le caractère, ont rarement beaucoup d'élévation dans l'ame.

XXXVIII. L'homme le moins libre d'un Royaume est un bon Roi.

XXXIX.

XVIII M A X I M E S.

- XXXIX. Il y a des caractères qui, comme certains corps en Chimie, sont très bons en eux-mêmes, mais ne s'allient jamais avec les autres.
- XL. La gayerie des fots attriste les gens d'esprit.
- XLI. On donne des règles générales de conduite au genre humain: il en faudroit de particulières à chaque homme.
- XLII. Juger des autres par soi-même; source de connoissances, mais aussi source d'erreurs.
- XLIII. Les hommes célèbres auroient eu pour la plupart plus de sagesse s'ils avoient eu moins d'esprit.
- XLIV. L'esprit dans les compagnies est comme le bled dans les marchés: il en passe beaucoup de mauvais à la faveur d'un peu de bon.
- XLV. Le plaisir est l'affaire de la jeunesse. Les affaires sont le plaisir de la vieillesse.
- XLVI. Il faut qu'un homme soit bien fot pour que je le trouve tel lorsqu'il me loue.
- XLVII. Pour rendre aimables la plupart des hommes, il vaudroit mieux soustraire qu'ajouter.
- XLVIII. Il y a des fots que l'on supporte sans peine: il y a des gens d'esprit qui sont insupportables.
- XLIX. Un homme dont personne ne dit que du bien, doit être bien supérieur ou bien inférieur à tout le monde.
- L. Souvent le mot fait moins applaudir à l'homme qui le dit, que l'homme ne fait applaudir au mot.
-

T A B L E
D E S
M A T I E R E S.



DÉDICACE Pag. III.

PRÉFACE X.

MAXIMES XIII.

ENTRETIEN I.

*Considération préliminaires sur les
mœurs.* I.

ENTRETIEN II.

Sur la connoissance de soi-même. 17.

ENTRETIEN. III.

*Sur l'obligation & les moyens
d'avancer sa propre perfection.* 90.

EN-

ENTRETIEN IV.

*Sur l'obligation & les moyens
d'avancer la perfection des
autres.* - - - 107.

ENTRETIEN. V.

*Qu'il faut se faire estimer, &
comment?* - - - 153.

ENTRETIEN VI.

*Qu'il faut se faire aimer, &
comment?* - - - 187.

ENTRETIEN VII.

*Suite du précédent. Sur la dou-
ceur, l'esprit de société & l'usa-
ge du monde.* - - - 217.

ENTRETIEN VIII.

Qu'il faut être officieux - - - 233.

EN.

ENTRETIEN IX.

*Diverses précautions à prendre
pour jouir d'une vie douce &
tranquille.* - - - 249.

ENTRETIEN X.

*Sur la sage économie, & sur d'au-
tres, sources du bonheur tem-
porel.* - - - 269.

ENTRETIEN XI.

Sur le soin de la santé. - 294.

OBSERVATION
de M. ASTRUC,

*Professeur de Médecine au Collège
Royal sur la Machine appelée
Fauteuil de Poste.* - 296.

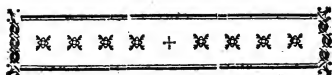
Pag.
ENTRETIEN XII
& dernier.

Sur le bonheur la vie domesti-
que.

307.

CONCLUSION.





ABRÉGÉ
 DES
PRINCIPALES SCIENCES
 A L'USAGE
 DES
ADOLESCENS.

ENTRETIEN I.

Considérations préliminaires sur les Mœurs.



SOPHRONISQUE *).

Les années s'écoulent avec une prodigieuse rapidité; en voilà déjà fix depuis nos derniers entretiens **). Mais cet intervalle, bien loin d'altérer mes sentimens

*) Comme il n'est plus question de Maître & de Disciple dans le reste de ces Entretiens, j'ai substitué à ces qualités des noms propres.

**) Le Tome VII. de cet *Abrégé des Sciences* est de l'année 1772.

mens pour vous, n'a fait que les fortifier, & augmenter l'intérêt que je ne cesserai jamais de prendre à tout ce qui vous concerne.

TIMOPHILE. Vous me priveriez d'un des biens dont je fais le plus de cas, si vous cessiez de m'aimer; & si je ne tire plus de cette amitié les mêmes avantages qu'autrefois par les instructions que vous vouliez bien m'accorder, j'en attens de plus précieux encore de vos salutaires conseils pour la conduite de la vie dans le monde où je viens d'entrer, & dans lequel je fais que les premiers pas décident le plus souvent du reste de la carrière.

S. Ce nouveau genre de confiance que vous me témoignez me touche d'une manière plus sensible encore que le précédent; & je ne consacrerai pas moins volontiers tous mes efforts à vous rendre heureux par les principes de la sagesse & de la vertu, que je les ai employés à vous donner les premières notions des connoissances humaines. Heureusement j'aurai à travailler sur un fond qui n'est pas moins bon: votre cœur vaut autant que votre esprit: & tout ce qui m'est revenu sur votre compte vous est très-avantageux. Dans l'âge des passions, & au milieu des objets qui, à cet âge, font de si vives impressions sur les sens, vous avez tenu une conduite qui vous a mérité l'estime universelle, & l'affection de ceux
qui

qui ont eu des liaisons particulières avec vous.

T. N'outrez pas mon éloge, mon digne Ami. J'ai mes défauts; je les connois: & si je n'ai jamais rien fait qui pût m'attirer le blâme public, il y a eu cependant bien des occasions où j'aurois pû mieux faire; si les autres paroïssient satisfaits, je n'étois pourtant pas content de moi-même.

S. C'est ainsi, mon cher fils, (permettez-moi de vous donner un nom, que jamais pere ne donna plus sincèrement à ceux qu'il avoit engendrés,) c'est ainsi qu'on tend à la perfection; on n'y arrive pas tout d'un coup, ou pour mieux dire, on n'y arrive jamais: elle est réservée pour une autre vie. Mais la perfection de l'homme ici-bas consiste dans les progrès non interrompus qui l'acheminent vers ce but; comme son bonheur consiste dans l'accroissement continu des vrais biens, uniquement capables de le rendre heureux.

T. C'est là sans doute le seul plan, que l'homme devoit former, la seule tâche qu'il devoit exécuter; mais où est celui qui forme ce plan assez-tôt, & qui l'exécute assez fidèlement pour obtenir par ce moyen le souverain bien temporel, qui est le gage infailible, & l'avant-goût délicieux du souverain bien éternel.

S. Ici, sans doute, comme partout ailleurs, il y en a beaucoup d'appelés & peu d'élus. On est effrayé, quand on pense au nombre innombrable de mortels, qui ouvrent journellement les yeux à la lumière, & qui semblent les refermer aussitôt, non pour mourir, ce qui vaudroit mieux, mais pour marcher à tâtons, & vivre dans les ténèbres de l'ignorance, de l'erreur, de la superstition. Que d'hommes qui ne sortent jamais de la sphère de l'animalité ! Que d'hommes qui n'ont jamais d'occasion d'être instruits, qui en ayant des occasions, les rejettent, ou qui, après avoir reçu des instructions, en abusent, & sont d'autant plus méchans, qu'ils le font volontairement, & avec connoissance de cause !

T. Voilà bien le Monde, tel qu'on le trouve en y entrant. Une bonne éducation est à la vérité un préservatif contre les amorces de la corruption : mais où trouver cette éducation ? La plupart des enfans, des élèves, ne tombent-ils pas entre des mains bien plus propres à les gâter qu'à les former ? Ces projets, ces méthodes sous le poids desquelles on est accablé, prouvent qu'on ne fait encore où l'on en est à cet égard, ou bien qu'on veut se singulariser. La manie de tout réformer est un mal épidémique de ce siècle. A en croire certains Ecrivains, on diroit que jusqu'ici les
hom-

hommes n'ont pas eu le sens commun, que toutes leurs institutions sont l'extravagance même, & qu'il n'y a pas un édifice dans les loix & dans les mœurs, (car pour la Religion, on ne la juge plus digne d'attention,) qu'il ne faille détruire de fond en comble, pour tout rebâtir à neuf d'après leurs deslins & leur Architecture.

S. Je ne saurois croire que la plupart de ces Auteurs pensent sérieusement ce qu'ils écrivent: l'amour du paradoxe les entraîne, mais il ne sauroit les aveugler à ce point. Ils rient les premiers sous cape des chimères qu'ils débitent; mais voyant l'avidité avec laquelle on les reçoit, les admirations qu'on leur prodigue, ils puisent à bon compte dans le magasin de leurs fictions, qui n'est pas prêt à se vuidér. On a tant crié contre le regne de la Scholastique; on a si honteusement proscrit les qualités occultes, les entités, les quiddités, les formes substantielles & tout le fatras des Docteurs subtils, angéliques, séraphiques; & en cela on a fait justice. Mais que substitue-t-on aujourd'hui à ces fantômes? Et les siècles futurs n'exerceront-ils pas la même proscription contre les chimères du nôtre?

T. En attendant, l'essentiel est de se préserver de ces fausses lueurs, & d'avoir une espece de Phare, qui guide dans une naviga-

tion aussi périlleuse que l'est celle des mortels sur l'Océan de ce monde. L'Evangile est sans contredit le Phare par excellence; c'est la lumière qui devrait illuminer tout homme venant au monde, & répandre ses plus vives clartés sur les derniers pas qui le conduisent au sépulchre. Ceux qui ont eu le bonheur d'être ainsi guidés, sont sans contredit les plus heureux, ou même les seuls heureux. Mais ce n'est pas un Catéchisme que je vous demande; je possède, grâces à Dieu, le mien, & j'en réduis, autant qu'il m'est possible, les principes en pratique. Ce que j'attens de vous, mon respectable Mentor, c'est de descendre jusqu'aux détails de la vie ordinaire, & de marquer les justes limites de toutes les actions qu'on est appelé à y faire. La grande route est suffisamment marquée pour l'honnête-homme qui veut la suivre; mais il ne laisse pas d'y avoir quantité de sentiers qui la coupent, la traversent, & la changent quelquefois en une espèce de labyrinthe.

S. Les détails proprement dits iroient à l'infini. Il n'y a point de vies, quelque ressemblantes qu'elles paroissent, qui soient exactement les mêmes: le principe des indiscernables a lieu ici comme partout ailleurs. Ainsi comme on ne sauroit faire des Traités d'éducation pour chaque individu, ni même pour
chaque

chaque état, & qu'il faut nécessairement partir de quelques notions génériques, spécifiques, ou communes à un certain nombre d'élèves : il en est de même d'un Cours de Morale, d'une théorie applicable à tous les humains par des conséquences immédiates & manifestes. C'est à ces humains, quand on les a suffisamment éclairés, à tenir eux-mêmes le flambeau, & à observer tous leurs pas, pour s'assurer qu'ils n'en font aucun qui les écarte de la bonne route. Au lieu de cela, les hommes, dans les occasions les plus importantes, commettent une double méprise, également dangereuse. Ils adoptent des principes, sans s'être bien assurés de leur évidence & de leur certitude : ou bien, ils tirent de principes vrais des conséquences fausses, soit parce qu'ils ne savent pas raisonner, soit parce qu'ils ne le veulent pas. Les exemples de cet ordre se présentent sans doute à votre esprit.

T. Oui, avec tous les ravages qui ont coutûme de les accompagner. Les exemples du premier ordre, les plus frappans & les plus désolans, sont ceux de tous les ennemis de la Religion, tant naturelle que révélée, qui partent hardiment des suppositions les plus gratuites, pour bâtir de prétendus Systèmes, qui ne reposent sur aucune base. C'est à notre siècle qu'étoit réservé l'opprobre de voir éclo-

re ce monstrueux *Système de la Nature*, réchauffé du Stratonisme & du Spinofisme, où l'absurdité la plus complete est alliée à l'audace la plus effrénée. Quels coups mortels pour les mœurs que de semblables doctrines! de quoi les hommes ne feront-ils pas capables, s'ils se persuadent une fois que le trône de la Divinité est renversé de manière à ne pouvoir plus se relever? Mais il n'y a point d'ame honnête qui ne sente une répugnance invincible pour de pareilles horreurs; il n'y a point d'esprit juste & solide qui ne se rende à l'évidence des réfutations victorieuses, par lesquelles de vrais Philosophes *) ont réduit ce *Système* en poussière. Le malheur est, que pour cent Lecteurs du Code de l'impiété, à peine y en a-t-il un qui jette les yeux sur l'antidote, ou qui sache lui accorder toute l'attention qu'il exige.

S. Les exemples du second ordre, c'est à dire, des fausses conséquences tirées de principes vrais, seront sans doute plus nombreux; car il faut se faire une certaine violence pour adopter le faux comme principe; mais rien n'est plus aisé que de perdre le fil des conséquences.

T. Je me borne à trois cas de la plus grande notoriété, & de la plus dangereuse influence

*) *Mrs. de Castillon & Holland.*

ence. Le premier est celui de l'intolérance, & de toutes les persécutions qu'elle a causées, en y comprenant, pour aller au *non plus ultra* dans ce genre, l'affreux Tribunal de l'Inquisition. Le principe est, qu'il faut être zélé pour la gloire de Dieu, maintenir la foi, ramener les errans. Rien de plus vrai dans la généralité; mais rien ne peut devenir plus faux dans ses applications, si on les charge de conditions étrangères à la notion principale. On ne sauroit procurer la gloire de Dieu par toutes sortes de moyens: il n'y a que ceux qui conviennent à cette gloire, c'est à dire, aux perfections de l'Etre supreme, qui puissent être employés; & ces perfections ne peuvent s'accorder avec aucune des mesures de l'intolérance. Dieu n'est point glorifié par le consentement forcé qu'on arrache à des êtres libres en leur infligeant des maux physiques; il n'a point ordonné d'appuyer la prédication de l'Evangile par le fer & par le feu; la foi ne sauroit être maintenue par des Missionnaires ottés *); & ce n'est point ramener les errans, que de les intimider & de les tourmenter. La conviction est la seule voye d'éclairer l'esprit, la douceur celle de gagner le cœur.

A 5

Le

*) On appelloit ainsi les Dragons, dans le tems de la persécution de France, qui suivit la révocation de l'Edit de Nantes.

Le second objet sur lequel j'arrête mes regards, ce sont les Croisades. Il étoit encore question de la gloire de Dieu & des progrès de l'Evangile: mais combien de propositions fausses & d'une absurdité palpable n'avançoit-on pas comme autant d'axiomes? Les Lieux où le Sauveur a passé sa vie & souffert la mort, sont respectables par eux-mêmes; les Chrétiens ne doivent pas souffrir que les Infidèles en demeurent en possession; il faut conduire de puissantes Armées en Orient, pour conquérir la Palestine; il faut convertir ou exterminer les mécréans; ils ne méritent aucun quartier; on n'est point obligé à tenir les engagements qu'on a contractés avec eux, &c. On fait ce qu'il en a coûté à l'Europe, pour avoir arboré l'étendart de la Croix; & si, par des arrangemens particuliers de la Providence, les Croisades ont changé avantageusement la face des affaires publiques à plusieurs égards, elles n'en étoient pas moins extravagantes; & ce bon Saint LOUIS, qui fait tous les ans la matière d'un nouveau Panégyrique, étoit un pieux fanatique.

Enfin les Institutions Monachales ouvrent un vaste champ à des considérations du même ordre. On ne sauroit travailler à son salut avec trop de zèle & d'application. Fort bien. Donc il faut se séquestrer de la société, habi-

iter d'abord les déserts, ensuite des Mais-
s séparées, où l'on vaque uniquement à
exercices de piété; il faut renfermer dans
Maisons des milliers de personnes mortes
monde, & inutiles à leurs semblables, les
rouer dès la fleur de leur âge à la solitude
au célibat, deux des états le plus diamétra-
ment opposés à la Nature & à la Raison;
in imaginer des observances puériles, des
es minutieux, ou même des austérités, des
cérations, qui tendent également à la ruine
l'esprit & du corps. Encore ces inconvé-
ns-là sont-ils les moindres; les Moines ne
uvant se renfermer dans de pareilles bor-
s, ont reflué, pour ainsi dire, sur la société,
y ont causé les plus grands désordres. Les
s, comme une vermine, l'ont rongée, en
asumant ce qui étoit nécessaire à la subsis-
nce des citoyens laborieux, & en s'appropri-
iant les possessions les plus lucratives; les
tres, tourmentés par le démon de la luxure,
t donné lieu à tous ces contes, qui ont scan-
lisé leurs contemporains, & qui amusent la
stérilité, lorsqu'on les lit dans Bocace & La
ontaine. D'autres enfin, intrigans & remu-
s, sont devenus de vrais boute-feux; ils ont
é les ressorts secrets de plusieurs révoluti-
s; ils se sont enrichis, ont même acquis des
ats; & à force d'empiéter sur les droits des
nissances, les ont obligées de concourir à leur
extin-

extinction. Ainsi sont faits les hommes: toutes les erreurs leur plaisent: la vérité seule ne sauroit se faire entendre. On a dit autrefois, qu'elle étoit au fond d'un puits: on travaille plutôt aujourd'hui à combler & boucher ce puits, qu'à le creuser & à trouver le trésor qu'il recèle.

S. En effet, les progrès dans les Sciences, qu'on exalte tant, & qui à certains égards sont rapides & surprenans, ne laissent pas de conserver trois défauts, qui me paroissent capitaux. Le premier, je l'avoue, est irrémédiable: c'est qu'en étendant la surface de nos connoissances, nous n'ajoutons rien à leur profondeur: nous demeurons toujours à la même distance des réalités, des essences: les expériences ont beau se multiplier, les calculs se compliquer: ce ne sont que des manipulations, des tours de force, auxquels l'on acquiesce, faute de mieux. Le corps & des propriétés: mais quel en est le nombre? quelles sont celles qu'on doit regarder comme primitives & propres à servir de base aux autres? A quoi mènent toutes les divisions & les subdivisions? à trouver toujours le corps, & même l'espece de corps ainsi traité. Les composés se résolvent, à la vérité dans leurs simples; mais ces simples sont encore très-composés. A quoi ont abouti jusqu'à présent toutes ces mesu-

néfures de la Terre, faites avec tant d'apparat & à si grands fraix? Quel est le résultat de ces déterminations de la parallaxe d'après les observations des passages de Venus & de Mercure, faites aux quatre coins du Globe? Quand on a lû les Considérations de M. *Bonnet* sur les Corps organisés, où l'on ne sauroit lui refuser le mérite d'avoir rassemblé tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, voit-on plus clair dans le mystère de la génération? Des faits analysés, à quelque degré qu'on pousse l'analyse, ne sauroient devenir des raisons, des causes, ou y conduire.

Mais un second défaut de l'état présent des Sciences, qui fait qu'on recule au lieu d'avancer, ou du moins autant qu'on avance, ce sont les hypothèses gratuites que l'on conserve, ou même que l'on introduit dans une doctrine, qui ne sauroit être une Science, si elle n'est démontrée, & si ses démonstrations ne forment une chaîne, dont chaque chaînon soit du meilleur aloi. D'abord, tout le grand édifice de l'Astronomie céleste repose sur l'attraction, base qui, si elle n'est pas chimérique, est du moins incompréhensible. M. *de Fontenelle*, pendant le siècle qu'il a fourni, n'a cessé de protester contre cette qualité occulte. *Newton* cependant est à l'abri de tout reproche à cet égard, ayant formellement déclaré, qu'il don-

noir

donnoit le nom d'*attraction* aux effets observés; sans prétendre en indiquer par là la cause, beaucoup moins l'expliquer. Mais ses disciples ont été fort au delà des intentions de leur Maître; ils ont soutenu que l'*attraction* étoit une réalité, & la vraie cause de tous les phénomènes du Système de l'Univers. On pourroit néanmoins user d'indulgence à cet égard, en se bornant au *dato, non concesso*; mais cette indulgence ne sauroit s'étendre aux chimères que des Philosophes, qui prétendent occuper les premières places de nos jours, débitent avec autant de faste que s'ils rendoient des Oracles. Vous les connoissez aussi bien que moi, ces Philosophes & leurs chimères: je ne veux pas les désigner davantage, parce qu'aujourd'hui l'épithète de *genu irritabile* convient plus aux Philosophes qu'aux Poètes.

Ainsi je passe au troisième défaut sensible dans l'état des Sciences modernes, & qui est en même temps le plus déplorable, c'est qu'elles n'ont pas la moindre influence sur les mœurs, & ne rendent pas ceux qui les cultivent, meilleurs. De grands mots, humanité, bien public, bienveillance universelle, retentissent aux oreilles, ou frappent les yeux dans les discours & dans les écrits des Dictateurs actuels de la République des Lettres; mais
où

où est la bienfaisance, où sont la douceur, la modération, l'éloignement pour les intrigues & les tracasseries, le support & le pardon des injures &c.? N'est-ce pas au contraire à qui montrera le plus d'arrogance, d'acharnement, d'animosité; à qui trouvera les moyens les plus efficaces d'élever ses prôneurs, & d'opprimer ses adversaires? Les hommes ont toujours eu les défauts de l'humanité; mais ces défauts entés sur une fausse Philosophie ont poussé des jets énormes. C'en seroit assés pour dégouter de l'étude, si l'on ne se rappelloit la maxime: *Abusus non tollit usum*. L'abus des meilleures choses est sans doute le pire; mais ne seroit-il pas possible d'en user sans en abuser?

T. C'est par cette raison même que je suis revenu, pour vous prier de vouloir bien, après m'avoir guidé dans les Sciences, me rendre le même office, bien plus essentiel encore, dans les mœurs, & par rapport à la conduite que j'aurai à tenir depuis ce moment jusqu'à ma fin.

S. Bien d'autres que moi répondront sans doute mieux à vos vûes, par l'étendue de leurs lumières, par des expériences plus variées, que leurs différentes situations dans le monde leur ont permis de faire, & par leur talent de s'exprimer avec grace, ou avec force. Mais per-

sonne

sonne ne pourroit m'égalér du côté de l'affection la plus sincère, & du desir ardent de vous être utile. Ces sentimens & ces dispositions suppléeront, je l'espère, à ce qui pourroit me manquer d'ailleurs. Après cela j'ai vécu, & ma carrière est avancée; je n'ai pas vécu sans réflexion; j'ai observé continuellement, attentivement, les objets qui ont passé sous mes yeux, les événemens dont j'ai été témoin: sans sortir de ma ville natale, j'ai été à portée de voir des révolutions d'un ordre très singulier, & de vivre avec des personnes très distinguées en tout genre; à quoi je puis joindre le nombre prodigieux d'Etrangers, qui frappent; pour ainsi dire, journellement à ma porte, & parmi lesquels il y en a qui méritent d'être distingués, & de la conversation desquels on tire du fruit. Voilà, mon cher Timophile, le magasin que je vous ouvre, & dont vous aurez l'accès libre autant qu'il vous plaira. Je mettrai au nombre des heures les plus agréables celles que je passerai avec vous; & si je parviens à vous communiquer mes idées & mes sentimens, je croirai, en quittant ce monde, y laisser un autre moi-même.

T. Ce sera le plus précieux héritage que je puisse recueillir.



EN-

ENTRETIEN II.

Sur la connoissance de soi-même.

S. Nous ne voulons pas, selon les apparences, nous jeter dans les définitions & divisions, remonter aux premières notions, ne nous point écarter de la méthode didactique. Vous avez suivi toutes ces routes dans le cours de vos études : celle où il s'agit d'entrer à présent exige le talent de l'observation, l'art de réfléchir sur ce qu'on a observé. Avant cela, de quoi s'agit-il ? De vous ? Et de suite de quoi ? Des relations que vous allez avoir avec les autres dans la société, & de ce que vous aurez de mieux à faire, pour rendre vos relations véritablement utiles à vous-mêmes, & aux autres.

T. Je ne vois en effet qu'une notion fondamentale à présupposer, c'est celle de la liberté. L'homme n'est responsable de ses actions, qu'autant qu'il en est le maître. Mais, si l'on ne se met pas de bonne heure en devoir d'exercer cet empire, il le perd bientôt ; ou même il peut arriver, qu'il n'en fasse jamais usage. Quand, au sortir de l'éducation, imbu de toutes les opinions qu'on a reçues, ayant

Tom. VIII. B pris

pris tous les p^lis qu'on a voulu nous donner, nous ne soumettons rien à l'examen, nous suivons, sans nous en écarter d'un pas, la route de l'autorité & des préjugés; ou que, s'il nous arrive d'en sortir, c'est uniquement par l'impulsion mécanique des passions; l'homme qui vit & meurt dans quelque société, ne diffère gueres de la chevre qui broute où on l'attache.

S. Il est bien certain qu'il n'y a point de Morale pour des automates, ou qu'elle ne diffère pas de l'art d'élever des chiens de chasse. Je fais bien qu'un Philosophe profond a entrepris de prouver *), que la Fatalité même n'est pas destructive de la Vertu & de la Religion. L'homme en effet ne pouvant agir, ni sans motifs, ni contre les motifs, il suffit de le mettre dans un plan où il soit à portée d'éprouver l'impression des motifs, & capable de s'y conformer, pour rendre sa conduite vertueuse & religieuse. Après tout la différence entre la nécessité absolue & la nécessité hypothétique est bien difficile à saisir. Le paralytique & le prisonnier garotté diffèrent en ce que celui-ci marcheroit, si on le débarrassoit de ses fers, au lieu que l'autre est destitué de la force de marcher. Mais, si les fers subsistent

*) Voyez la *Lettre sur la Fatalité*, attribuée à Mr. Thurneyser, brochure in 8vo.

tent toujours, en quoi consiste la prérogative du prisonnier?

T. Quand on s'engage une fois dans le labyrinthe de ces discussions métaphysiques, il y a plus moyen d'en sortir. Le sentiment que nous croyons avoir de la liberté est peut-être illusoire, comme celui qui persuade, que l'ame agit sur le corps & le corps sur l'ame. Cependant il n'a jamais existé un seul malfaisant qui ait osé dire, qu'il n'avoit pu s'empêcher de faire ce qu'il avoit fait, & qu'une nécessité absolue l'y ait forcé. Je méprise tout homme qui cherche à s'affermir dans la négation de la liberté, afin d'entraîner dans sa ruine la moralité des actions, & de commettre ensuite celles qu'il lui plaît, comme étant toutes indifférentes, ou même involontaires. C'est avoir des yeux & les couvrir d'un bandeau, pour marcher de gaieté de cœur à tâtons. Pour moi, toutes les fois que je fais un mauvais choix, que je prends un mauvais parti, & que j'agis mal, ou moins bien que j'aurois pu faire, je suis mécontent de moi-même, je me fais des reproches, & je prends la résolution, ou de remédier au passé, ou de prévenir de semblables cas pour l'avenir.

S. Ce n'est en effet qu'avec ceux qui pensent de la sorte qu'il faut parler de devoirs &

d'obligations; il n'y a qu'eux qui puissent & veuillent être guidés dans les routes de ce bas monde, de façon à le quitter avec le plus doux de tous les sentimens, celui que les Philosophes appellent l'acquiescement en soi-même, & les Chrétiens surtout, le témoignage d'une bonne conscience: à quoi se joint l'espérance d'une meilleure vie, où l'augmentation de nos lumieres diminuera l'imperfection de notre liberté, & nous mettra dans l'heureuse impossibilité de choisir entre le bien & le mal, le premier seul pouvant être alors le principe de nos déterminations.

T. Je suis donc cet homme-là, l'homme que vous cherchez comme digne de vos instructions & de vos directions. Il me semble que le premier pas qu'on fait dans le monde, après avoir atteint le bout de la carrière de l'éducation, ressemble à celui qu'on fait dans les connoissances humaines, après avoir fréquenté les Ecoles, les Colléges, les Académies, L'homme moral ressemble à l'homme philosophe, à Descartes, lorsqu'ayant tout appris, il s'interrogea lui-même pour voir ce qu'il savoit; & s'appercevant qu'il n'avoit eü jusqu'alors d'autre garant de ses assertions que l'autorité d'autrui, il commença par douter de tout. De même ici, sans donner dans l'extravagance du Pyrrhonisme universel, je veux
pour.

autant favoir, autant qu'il m'est possible, ce que je suis, pour me comparer avec mes semblables, & inférer de cette comparaison ce que je puis exiger ou espérer d'eux, sous la condition que je leur rendrai la pareille. Voilà, si je ne me trompe, à quoi se réduit toute la Morale sociale.

Si, j'approuve à cette recherche, & je m'en tiendrai à la fonction d'auditeur, pour ne pas rompre la chaîne de vos idées, me réservant de vous demander des développemens, si me paroissent nécessaires, ou de vous proposer des difficultés, s'il s'en présente à mon esprit.

Et, Vous le voulez ainsi: soit. Je commence. Pour former le dessein de se connoître, il faut se sentir, avoir ce qu'on nomme le *scium sui*. La première enfance en est dépourvue; & le commencement de la seconde, dit-on par les Latins *pueritia*, n'est pas propre à la réflexion. Ce n'est que vers la fin de celle-ci, l'entrée de l'adolescence, qu'un élève à qui on a eu soin de parler raison, peut se replier en quelque sorte sur lui-même & se tâter jusqu'à un certain point. Cependant l'obligation de recevoir des instructions & de se soumettre à des préceptes, rend encore les circonstances favorables; tout au plus l'élève intelligent se prépare de loin les voies & en appla-

nir quelques endroits; jusqu'à ce que l'émancipation scientifique & morale, si je puis parler ainsi, le livre à lui-même, lui remette entre les mains un gouvernail dont il n'a pu, ou n'a osé jusques-là prendre le maniment. Divers Philosophes ont imaginé des Soliloques de l'homme nouvellement créé, ou tombant des nues au milieu de notre Monde, avec l'usage de sa raison. L'homme de l'éducation n'est pas celui de la nature: ce dernier cherche la raison de tout; le premier examine les raisons qu'on lui a données: & son discernement est une balance où il les pèse exactement. La tâche est grande, le travail pénible; mais l'espérance du succès est un puissant motif, & le succès même une magnifique récompense.

Je suis un Tout manifestement composé d'un assemblage prodigieux de parties, qui conspirent à me conserver, avec la vie, la santé & le libre exercice de toutes mes facultés. Je suis continuellement modifié, tant par les impressions du dehors que par mon état intérieur. De ces modifications les unes sont des mouvemens, & les autres des idées ou pensées. Mon existence a commencé par les premières; & je ne suis arrivé aux secondes qu'après un certain espace de temps. Je ne saurois démêler si les mouvemens sont la cause immédiate des pensées; en sorte que celles-ci résultent d'un

in mécanisme perfectionné : ou bien, s'il a en moi deux sujets, dans l'un desquels réside la pensée & dans l'autre le mouvement. Or je serois non seulement un être composé, mais un être mixte : la difficulté consisteroit à trouver le nœud de l'association entre deux substances. Les plus grands Philosophes y ont échoué ; car, quoique l'hypothèse Leibnitz ait quelque chose de plus philosophique que les deux autres, ou soit même la plus philosophique, elle paroît plutôt un jeu d'esprit qu'une doctrine sérieuse. Après tout : l'on soit Moniste ou Dualiste, Idéaliste ou Matérialiste, cela ne change absolument rien aux phénomènes ; & les choses se passent toujours comme si, l'ame & le corps étant posés des substances distinctes, le corps étoit immédiatement sur l'ame, & l'ame sur le corps. Il paroîtroit donc au fond plus difficile de ramener tout au jeu de la machine, que l'influence est manifeste & décide des opérations de l'ame dans tout le cours de la vie.

Le Matérialisme est une doctrine purement philosophique, qui ne devient morale ou religieuse, que quand on l'admet & l'embrasse dans le dessein d'en tirer des conséquences contraires à la Morale & à la Religion. On ne peut croire toutes les vérités de la Théologie naturelle que révélée, en regardant ce qu'on appelle vulgairement *Ame*, comme une

faculté qui s'exerce au moyen de l'organe de la pensée, de même que la vision s'exerce au moyen de l'oeil. Il me suffit d'être assuré que Dieu n'a pas borné mon existence dans l'enceinte de cette vie, & qu'il m'a fait des promesses qui s'accompliront dans le période suivant de mon existence; il est fidele pour dégager ses promesses, & puissant pour en trouver les moyens. Il n'est pas plus difficile de concevoir le corps humain tiré de ses ruines par la résurrection & remonté, pour ainsi dire, de façon à être une Machine parfaite, dont les états seront liés avec ceux par lesquels elle a passé ici bas, que de rejoindre une ame proprement dite à ce corps ressuscité, & de leur faire fournir ensemble une nouvelle carrière. Aussi bien ne fait-on que faire de l'ame, dès qu'elle est privée de son corps; on est réduit à lui conserver un germe dont elle est & a toujours été inséparable; mais l'union d'un être simple, d'une substance spirituelle, avec un pareil germe, est aussi difficile à comprendre que son union avec un corps quelconque, que ce soit celui d'un nain, ou celui d'un géant.

La connoissance de moi-même, & les devoirs de la Morale auxquels je veux que cette connoissance serve de base, ne demandent autre chose, sinon que je sache, autant qu'il est possible.

possible de le savoir, ce que je suis, depuis que je suis, & les divers états par lesquels j'ai passé depuis les premiers vestiges de mon existence auxquels je puis remonter, jusqu'au moment où je parle. Or tout ce que je fais incontestablement, c'est que je n'ai pas toujours été, que j'ai commencé d'exister, & que cette existence a dépendu de causes sur lesquelles je n'ai pu avoir la moindre influence. Les siècles qui ont précédé celui-ci, les années antérieures à celles de ma naissance, sont à mon égard comme n'ayant pas existé, puisque je n'y existois, ni physiquement, ni moralement. Il est venu un jour, une heure, un instant, où deux individus de sexe différent ont joui ensemble d'un plaisir, dont l'accomplissement a été le signal de mon entrée au monde. Que ce soit un animalcule, un oeuf, ou un amalgame de deux liqueurs, il est certain que, depuis cet instant, l'individu femelle a porté dans son sein, d'abord un embryon, ensuite un fœtus, & enfin un enfant, qui au bout du terme prescrit par la Nature, a frappé à une porte, qu'on s'est empressé à lui ouvrir. Outre la contingence de l'acte même de la génération, combien cette première navigation n'a-t-elle pas été périlleuse? Combien d'accidens n'ont pas pu détruire ce frêle corpuscule, & lui dérober la vie, avant qu'il eut pu être compté au nombre des vivans? Mais enfin j'ai tra-

versé heureusement les détroits de Charybde & de Scylla, pour arriver au premier port destiné à me recevoir; c'est le berceau où je me suis reposé, tout harassé des fatigues de ce voyage.

Si je n'eusse pas trouvé ce berceau, & qu'abandonné sur la dure, exposé aux injures de l'air, aucuns secours ne m'eussent été accordés, c'en étoit fait de moi; j'aurois été un animal éphémère. Ce seroit-là le fruit de liaisons vagues, de commerces de pur instinct entre les deux sexes: & c'est encore le déplorable effet de ces amours furtifs, où la crainte de l'opprobre & des peines conduit à l'exposition des enfans, ou même à l'infanticide. Il y a donc eu des devoirs connus de ceux de qui je tiens le jour: & c'est parce qu'ils les ont remplis, que je suis non seulement né, mais que j'ai vécu, & que j'ai reçu les développemens & les accroissemens de toute espece qui constituent mon état actuel. Cela m'apprend deux choses; la première est que j'ai dû à mes parens beaucoup de respect & de soumission, de tendresse & de reconnaissance, pendant toute la durée des soins qu'ils m'ont accordé; & que si leur vie est prolongée au delà de ce tems, je suis obligé de leur témoigner les mêmes sentimens, & de leur en donner les mêmes preuves, jusqu'à la fin de leur carrière, dans
tou-

toutes les situations où ils pourront se trouver. La seconde conséquence que je suis appelé à tirer de ce qu'on a fait pour moi pendant mon enfance, regarde ceux qui pourront naître de moi, à qui je devrai les mêmes soins, à moins que je ne veuille renoncer à tous les droits de la paternité, & même à l'humanité. Voilà des notions primitives, auxquelles il est très dangereux de donner atteinte. La première & la plus intéressante des sociétés est la société domestique; la première & la plus respectable de toutes les autorités est l'autorité paternelle: elle doit servir de modèle à toutes les autres: les Maîtres, de quelque nom qu'on les nomme, peuvent bien se faire obéir, mais ils n'ont droit à nos sentimens qu'autant qu'ils représentent les peres.

Les détails de l'éducation physique & de l'éducation morale sont trop connus, & même trop fastidieusement rebattus de nos jours, pour m'y arrêter. Il seroit à souhaiter que l'une & l'autre de ces éducations fussent toujours aussi bonnes qu'elles pourroient l'être. Mais comment y parvenir? Les plans, les théories, les Livres y contribuent fort peu, selon moi: ou plutôt il en résulte un conflit d'idées & des embarras inextricables pour ceux qui veulent consulter tous ces guides. Comment ont été élevés Aristide & Phocion, Demosthe-

mosthene & Cicéron, Turenne & Dagueffseau? Suivant les méthodes, c'est à dire, les routines usitées de leurs temps. Fera-t-on mieux en fondant toutes sortes d'établissèmens où l'on ne cherche qu'à faire parler de soi, à jeter de la poudre aux yeux, & à s'attirer les libéralités du public? C'est ce que l'on verra, ou même ce que l'on a déjà vu. Ici des pédants, là des polissons; nulle part des Citoyens.

J'avoue pourtant qu'il y auroit une innovation, & même capitale, que je souhaiterois pour le bien de nos neveux, (car la génération présente ne pourroit plus en profiter;) mais je ne crois pas de vivre assez long-tems pour en être le témoin: & si l'on vouloit m'en confier le soin, je n'oserois m'en charger, tant je verrois d'obstacles à surmonter. Quoiqu'il en soit, je considère depuis long tems avec douleur la maniere dont on s'y prend pour faire passer aux jeunes gens destinés aux emplois, cinq ou six années très-précieuses & dont la perte est irréparable. On leur fait apprendre avec les efforts les plus pénibles ce qu'ils ne sauront jamais, & ce qu'ils n'auront plus besoin de savoir, dès qu'on le voudra, le Latin & le Grec, des Langues mortes & très-defuntes, qu'on ne fait revivre que pour en former un véritable jargon, qui feroit mourir de rire le cocher de *Pericles* & la cuisiniere de *Cicéron*.

n. Quel est le fruit de cet immense appareil de travaux, de ces Rudimens, de cette syntaxe, de cette Prosodie, de ces Themes, de ces Versions, de ces Constructions, de ces extraits rapsodiques de toutes sortes de bribes de l'Antiquité? A quoi cela est-il bon pour écher, pour juger, pour guérir. Qu'on seigne les choses mêmes, les vérités de la Religion & de la Morale, les regles de l'Eloquence, les principes de toutes les especes de droit, la structure du corps humain, l'efficace des remedes; qu'on simplifie toutes ces doctrines, & qu'on y répande en même tems un intérêt qui puisse attacher les jeunes gens, lieu de cette sécheresse qui les désole. De bonnes traductions en partie déjà faites, & dont il s'agiroit de compléter soigneusement le nombre, suffiroient pour faire connoître l'antiquité, avec laquelle on n'est pas appelé à vivre. On ne verroit plus de pédans porcs de tristesse; & la vie dans sa fleur ne seroit pas un miroir de douleurs,

En attendant, les années de l'enfance, & de l'enfance malheureusement si prolongée, elle dure quelquefois autant que la vie, et purement passives; chaque sujet est obligé de recevoir l'éducation qu'on lui donne, d'apprendre ce qu'on lui enseigne, & de croire ce qu'on lui affirme. Les choses ne sauroient
même

même être autrement. Si l'on vouloit jeter de bonne heure de la défiance dans l'esprit des élèves, cela détruiroit entierement la manœuvre de l'éducation : & il arrive même souvent, par la maladresse des parens ou des maîtres, que les jeunes gens entrevoient qu'on les mène mal, qu'on leur parle des choses qu'on ne fait pas, ou qu'on ne leur dit pas ce qu'on pense. Dès ce moment ils perdent la confiance nécessaire pour se laisser guider ; & n'étant pas encore en état de se servir de guides à eux-mêmes, ils donnent dans tel ou tel écart particulier, ou même dans le plus grand des écarts, celui du doute universel. Il en est donc de ceci comme de la naissance : rien ne dépend de nous. Heureux seulement ceux qui sont bien nés & bien élevés ; à qui l'on présente de bonne heure les choses sous leur véritable point de vue, en les invitant, du moins aussitôt qu'ils en sont capables, à les bien considérer eux-mêmes, & à en juger d'après leurs observations & leurs réflexions ! Il faudroit ne passer jamais d'une notion à une autre qui y tient immédiatement, d'une vérité à sa conséquence, sans s'être assuré que l'élève a parfaitement compris ce qu'on lui a proposé, & qu'il est parvenu à une pleine conviction de ce qu'on lui a démontré. Voilà pourquoi on recommande tant l'étude de la Géométrie, comme le meilleur préalable à toutes

utes les autres, comme un acheminement
ès - efficace à la certitude inséparable de toute
doctrina scientifique.

C'est ainsi que Mr. *König* enseigna la Méta-
physique à Madame la Marquise du Châtelet ;
& je crois pouvoir placer ici cette digression
qui ne vous déplaira peut-être pas, & sur la
vérité de laquelle vous pouvez compter. Je
la tiens de la bouche même de ce Philosophe
singulier, que sa querelle avec Mr. de Mau-
pertuis a rendu fameux. Madame du Châte-
let s'étant mise en tête de devenir Géometre &
Auteur, étudioit des matieres au dessus de sa
portée, & recouroit à divers Savans qui la di-
rigeoient & corrigeoient ses essais, comme Mr.
s' Gravesande corrigeoit les themes de Mr.
de Voltaire sur la Philosophie de Newton.
Mr. de *Maupertuis* à qui la Marquise s'adres-
soit le plus souvent, las apparemment de ce
travail, lui conseilla de prendre chez elle un
jeune Bâlois, très bon Géometre, avec qui elle
pourroit étudier à son loisir & à toutes les
heures. Ce Bâlois étoit précisément *König*
que quelques étourderies de jeunesse avoient
fait bannir de sa Patrie. Il fut appelé à Ci-
rey, y vint, & entra en fonction. Il n'étoit
question que de Géométrie, & les premiers
entretiens rouloient là-dessus. Mais le pré-
cepteur, plus métaphysicien encore que géo-
metre,

mettre, tout en démontrant des vérités géométriques, exaltoit frequemment les vérités métaphysiques, comme étant les premières de toutes & le fondement de la certitude, même géométrique. *Voilà de belles visions*, disoit la Marquise! *Toutes ces spéculations ne sont que des chimères.* Comment, s'écrioit König, le plus ardent de tous les hommes: *Que voulez-vous dire? Les avez vous étudié ces vérités, pour oser ainsi les blasphemer? Sachez que je me fais fort de vous les enseigner, & qui plus est de vous en convaincre, sans que vous puissiez opposer la moindre ombre de résistance. — Je vous en défie. — Eh bien! convenons de nos faits. Stipulons une somme que vous me payerez, Madame, si j'effectue ma promesse, ou que je vous payerai dans le cas contraire — Soit.* La-dessus les entretiens, ou leçons, commencerent. Mr. König, à mesure qu'il donnoit une définition, qu'il avançoit une proposition, ou qu'il faisoit un raisonnement, demandoit à la Marquise, si elle le comprenoit & si elle acquiesçoit. Lorsqu'elle répondoit affirmativement, il lui présentoit un papier où étoient écrites ces définitions, ces propositions, ces raisonnemens, & lui disoit: *Signez.* Elle signoit; & ainsi, de leçon en leçon & de signature en signature, le cours de Métaphysique parvint à la fin, & K. gagna la somme. Cependant la Marquise ne perdit

redit pas son argent; car, outre la science qu'elle apprend, c'est de ces leçons qu'elle fit introduction à sa Physique, qui est un très beau morceau, dont elle a eu tout l'honneur. Le fond est entièrement de Mr. K. elle n'a fait qu'y donner la forme & y mettre le style.

J'ai voulu montrer combien il importe en tout tems, mais surtout dans le cours de l'éducation, de tomber entre les mains de personnes qui veulent bien prendre la peine de nous instruire, & qui en soient capables. On doit conserver pendant toute sa vie, non seulement le souvenir de semblables instructions, mais encore de l'affection & de la reconnaissance pour ceux de qui on les a reçues. C'est pourtant un devoir fort négligé: il semble qu'on suppose les Précepteurs & les Maîtres de tout ordre, suffisamment payés par le chétif salaire qu'on leur alloue pendant la durée de leurs fonctions. Il est néanmoins incontestable qu'on leur doit plus qu'à ses parens, à moins que ceux-ci n'aient pareillement joint au bien-être de l'existence celui des bonnes instructions. Plus les élèves sont distingués, & plus le bien qui résulte de la manière dont leur esprit & leur coeur ont été formés, est important: ce n'est plus alors eux-seuls qu'il regarde; il influence sur d'autres, sur des Sociétés entières, sur les Etats, sur de grands Royaumes. Que ne

méritent donc pas les Gouverneurs & les Précepteurs des Héritiers du Trône, lorsqu'ils les ont éclairés de toutes les lumières qui leur conviennent, (car il ne s'agit pas ici d'un vain appareil de science,) & surtout qu'ils leur ont donné l'habitude de toutes les vertus. Le Duc de Montausier étoit un homme très-respectable; & il suffit de lire ce qu'il écrivit au Dauphin après la campagne de Philisbourg pour se convaincre qu'il avoit toujours conduit son auguste élève dans la voie de l'honneur. Mais que vouloit-il faire de tous ces Commentaires qu'on nomme *Dauphins*; & quel parti en pouvoit tirer un Prince qui n'avoit aucunes dispositions à ce savoir, & qu'il auroit fallu en détourner, s'il les avoit eues? Quel homme que cet Evêque d'Avranche, qui étudia tant & finit par le Pyrrhonisme, quel homme, dis-je, pour en faire le guide du même Prince! Le sage, l'aimable Fenelon a été le modele, & peut-être l'unique modele des Mentors propres à former des Telemaques; & il est à présumer que son Telemaque auroit été le modele des Rois. Ceux-ci, quoiqu'ils n'aient pas eu le bonheur de trouver des Fenelons, sont toujours louables, lorsqu'ils témoignent de la gratitude envers leurs Précepteurs, & leur accordent les récompenses les plus considérables. Cependant il leur convient d'user de quelque discernement dans ces récom-

recompenses. Alexandre me paroît avoir été plus sensé à cet égard : il n'éleva point Arioste aux dignités, aux grands emplois, mais le combla de tous les biens qui pouvoient mettre en état de philosopher non seulement à son aise, mais de subvenir aux fraix que demande l'immense étude de la Nature. Au contraire Charles V. orna de la Tiare Pontificale la tête de son précepteur, qui fut Pape sous le nom d'Adrien VI., & qui n'avoit aucun des talens, qu'exigeoit, surtout alors, cet important poste. Louis XV a montré un attachement bien louable pour l'Evêque de Fréjus; mais la France auroit pû être mieux gouvernée qu'elle ne le fut par le Cardinal de Fleury, dont l'esprit étoit borné, & qui s'occupoit plus des misérables querelles des Théologiens que des grands intérêts de l'Etat. Il n'y a que les places ecclésiastiques ou littéraires qui puissent convenir à ceux qui n'ont pas été employés de bonne heure dans le maniement des affaires politiques. Fenelon auroit peut-être été capable de servir de premier Ministre à son élève; mais je doute qu'il eût voulu l'être : il étoit trop judicieux pour ne pas sentir combien il y a loin des spéculations du Cabinet à cette pratique fondée sur de tout autres talens, & qui demande le concours de la plus grande activité & de l'expérience la plus consommée.

De quelque maniere qu'on ait été élevé, il est rare qu'on ait réfléchi sur soi-même; ou du moins ne l'a-t-on guères fait que fort superficiellement. Ainsi voilà bien du tems à peu près perdu par rapport à cet objet capital: cependant c'est une avance réelle que d'avoir fait de bonnes études, d'avoir appris à réfléchir, à observer, à raisonner, à démontrer. Ce sont d'excellens outils: il ne s'agit plus que de les appliquer à l'étude de son intérieur, à la connoissance de soi-même. Mais le penchant des hommes ne les porte pas de ce côté-là; si tant est qu'ils n'y montrent pas une répugnance innée. Il ne faut à la légèreté humaine que des distractions; & les études les plus sérieuses & les plus approfondies s'attachent & ne plaisent peut-être que parce qu'elles sont des distractions. Serait-il donc possible, qu'on vécût & qu'on voulût vivre sans avoir contracté aucune liaison avec soi-même, sans avoir tenté de descendre dans ce Cabinet de la Nature, si je puis m'exprimer ainsi, le plus intéressant pour nous, celui où nous trouvons des secrets qui l'emportent de beaucoup sur toutes les raretés & les curiosités des autres Cabinets? Tout cela ne tente point, par bien des raisons. Premièrement, ce seroit une nouvelle habitude à former, un nouveau pli à prendre; & cela dans un âge où l'on a contracté d'autres habitudes essentielles.

tiel-

ellement différentes & pris des plis tout opposés. Les sens & l'imagination ont usurpé un empire qu'il n'est presque plus possible de leur arracher. Ensuite, il s'agit de fixer son attention sur des objets invisibles & impalpables, de suivre un fil, qui dans les commencemens paroît imperceptible, & de s'épier soi-même dans des momens où l'on n'est pas assez maître de soi, & que l'on voudroit employer à toute autre chose. Ajoutez, en troisième lieu, qu'en s'épiant ainsi, on fait le plus souvent des découvertes désagréables; on se trouve imparfait ou vicieux; ce qui mortifie l'amour propre: & l'on sent toute la peine qu'il faudroit prendre pour remédier à ces imperfections ou à ces vices; peine qu'on regarde comme un travail ingrat, tandis que c'est le plus profitable de tous, le seul vraiment profitable. Enfin les autres études, les autres connoissances, donnent du relief dans le monde, conduisent à des avantages temporels, servent à discourir d'une manière imposante dans la société, ou à composer des Ouvrages; tandis que le rôle du Psychologue est presque toujours celui d'Observateur, de Spectateur. En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour dégoûter les hommes faits comme ils le sont; & je ne me flatte pas que ce que je dis ici, en ramene beaucoup. Le *crâniocrâne* peut être appelé *Vox clamantis in deserto*.

Il se présente pourtant de bonne heure une occasion capitale & qui décide du reste de notre vie; dans laquelle il est impossible de se conduire, ou du moins de se bien conduire, sans savoir jusqu'à un certain point ce qu'on est, & à quoi l'on est bon.* Cette occasion est le choix d'un état. Il ne faut pas vivre nul; & quand on feroit le fils du plus riche millionnaire, il est honteux de consumer les biens de la Terre sans être propre à en produire aucun. Il n'y a gueres que les enfans des Souverains, ou même leurs fils aînés, dont la destination soit décidée: & ce feroit une grande avance pour eux, si l'on savoit en profiter. Dans quelques autres conditions, l'état du pere annonce celui du fils; il y a même des charges héréditaires, chose très-mal entendue, le droit de succéder n'y rendant point habile dans le sens propre. Mais, en mettant à part ces cas, qui ne forment que de légères exceptions, c'est un des principaux objets de délibération dans les familles que l'emploi des garçons surtout; car, pour les filles, il n'y a qu'un parti à en tirer, savoir de les élever de manière à trouver des maris & à les rendre heureux. La barbare coutume d'en sacrifier quelques unes au bien-être des autres par la clôture, est le comble de la déraison. Mais encore une fois, c'est des fils qu'il s'agit.

Les premiers juges de leur destination sont sans contredit les parens; mais ils ne doivent que préparer le jugement, sans le prononcer comme un arrêt émané de leur seule autorité. Quel sont donc leurs devoirs à cet égard, en leur supposant le degré de lumière nécessaire pour s'acquitter de ces devoirs, & l'intention sincère de suivre ces lumières? Dans les premières années, ils n'ont autre chose à faire que de veiller à la santé des enfans, de leur procurer autant que cela dépend d'eux la meilleure conformation & la meilleure constitution, & de leur faire apprendre les élémens de ce qu'ils ne sauroient ignorer, dans quelque état qu'ils vivent. Pendant ce tems-là on fait bien des découvertes sur les talens naturels des enfans, & sur ceux qu'ils paroissent capables d'acquérir, sur leurs qualités morales, leurs penchans & leurs goûts: on leur fournit des secours quand ils entrent d'eux-mêmes dans quelque bonne route, on leur suscite des obstacles, quand ils en prennent une mauvaise. C'est à quoi l'on doit se borner pendant longtems; point d'inspiration, si je puis m'exprimer ainsi, surtout point de prestiges & d'artifices pour faire prendre un parti préférablement à un autre, point d'abus du pouvoir, de l'autorité dont on est revêtu. Alors l'élève confié, pour ainsi dire, à lui-même se développe, il énonce avec franchise ce

qu'il juge & ce qu'il desire; on raisonne avec lui à sa portée, on lui expose fidelement les avantages & les désavantages des états, qui pourroient d'ailleurs lui convenir; s'il montre quelque goût trop bas, on fait sentir ce qu'il y a d'humiliant: s'il a des vues trop ambitieuses, on lui parle des dangers du vol d'Icare; en un mot on étend la perspective sur laquelle ses regards portent, & on en place tous les objets au point de vue le plus propre à les lui faire bien distinguer. Cela fait, c'est à lui à s'expliquer & à déclarer son intention, à laquelle les parens doivent rarement s'opposer; quand même elle ne s'accorderoit pas précisément avec la leur. Au moins ne doivent-ils user que du droit de représentation, en rappelant encore le pour & le contre, sans en rien déguiser, & en mettant ainsi l'affaire en révision, pour acquiescer à la dernière sentence. Si l'on prenoit constamment toutes ces mesures, si l'on observoit toutes ces précautions, il n'y auroit pas tant de gens déplacés dans le monde, & dès-lors malheureux, ou propres à faire le malheur des autres.

Quand le choix d'un état est décidé, il ne s'agit plus que de s'y préparer, en réunissant tout ce qui entre dans les vrais préparatifs, & en écartant tout ce qui pourroit y nuire. N'est-il pas inconcevable qu'un apprentif Magistrat

gistrat vive en petit-maître, ne pense qu'à plaire aux Belles, à fréquenter les Spectacles, à courir le lievre, & croye qu'il pourra ensuite siéger sur les fleurs de lys, & décider de l'honneur, des biens ou de la vie de ses Concitoyens? Y a-t-il quelque augure favorable à rir d'un jeune Officier nonchalant, qui, content d'avoir fait son service tellement quellement, passe le reste de son tems à rien faire, à faire *des riens*, à fumer, à boire, à jouer? Il en est ainsi de tous les autres états jusqu'aux métiers les plus abjects, où l'on n'est estimable & estimé, (car on peut l'être dans tous les états,) que parce qu'on fait bien ce qu'on doit faire: & on ne le fait bien qu'autant qu'on s'y est formé à tems.

C'est donc celui qui entre ainsi dans une carrière quelconque, (& je me trouve moi-même dans le cas,) que j'invite à prendre la résolution formelle de s'étudier journellement, pour parvenir à se connoître aussi bien que la chose est possible, & qu'il en est capable. On n'est véritablement propre à rien, jusqu'à ce qu'on se soit assuré.

quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Pour éviter une trop grande prolixité, je me borne à dire qu'il faut d'abord connoître son esprit, le caractère ou l'aptitude de cet esprit,

sa force, & son rapport avec les objets dont on doit s'occuper, & avec les fonctions dont on doit s'acquitter. Tout le monde croit avoir de l'esprit, & chacun croit en avoir beaucoup plus qu'il n'en a. Peut-être qu'à la rigueur personne n'en manque; mais, quand on ne fait à quoi son esprit est bon, & qu'on l'emploie à ce qui ne lui convient pas, c'est précisément comme si l'on n'en avoit point. J'ai connu un honnête homme, d'un caractère fort sociable, qui auroit pû vaquer à quelques petits emplois, ou s'occuper de l'art singulier qu'il avoit de graver sur des cailloux, dont il employoit les veines à faire des portraits fort ressemblants; mais il avoit la métromanie au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il passoit tout son tems à faire des vers détestables; il rima ainsi les Actes des Apôtres; il fit une Comedie, où il n'y avoit pas le sens commun; mais surtout les Acrostiches & les Logogryphes étoient ses plus cheres délices. Il faisoit imprimer tout cela à ses dépens, se mettant à l'étroit pour cet objet, & rejetant avec aigreur les conseils que quelques amis avoient hasardé de lui donner. Il demouroit en 1758 dans ma maison, & je l'y voyois avec plaisir, sa société étant d'ailleurs fort douce. Je fis imprimer vers ce tems-là mon *Philosophe Payen*, espece de commentaire sur les Lettres de Pline le jeune. Il me l'emprunta, & me
le

rendit au bout de quelque tems sans que je
apperçusse de rien. Peu après il me dit
qu'il quitteroit ma maison, alléguant quelque
incommodité attachée au logement. Je crus
qu'il me disoit & lui témoignai mon regret
de le perdre. Mais voici l'enloutûre. Il
me fit trouver dans mon Plin un passage contre
les faiseurs d'Acrostiches & de Logogryphes,
qu'il s'étoit appliqué, dans la pensée que j'avois
eu le dessein formel de l'offenser, quoique je
eusse protesté que son idée ne s'étoit pas pré-
sentée à mon esprit en écrivant, & qu'au con-
traire elle m'auroit fait effacer cet endroit.
L'opprobre étoit faite & le mal incurable. Il
quitta de ma maison, sans que j'en fusse la
cause; mais, quelques mois après, je reçus de
sa part un Volume de sa façon avec un billet
par lequel il me faisoit des excuses d'avoir été obligé
de me maltraiter, son honneur y étant inté-
ressé. Ce Volume étoit une rapsodie de vers
de prose, dont je faisois le principal objet.
Allusions, allusions & surtout des Epigram-
mes à foison; qui devoient l'avoir longtems
occupé. J'allai dans l'instant même chez lui
pour l'assurer de mes sentimens, & tâcher de
le ramener. Il parut se rendre: mais il de-
vint inébranlable dans son éloignement pour
moi. Nous ne nous vîmes plus; & quelque
temps après il résigna un titre & une pension
qu'il avoit à Berlin, pour aller finir ses jours
à Oran-

à Orange sa patrie, où je crois qu'il vit encore. J'ai cru cet exemple assez remarquable pour le rapporter en détail, comme une preuve de la possibilité de méconnoître absolument son esprit, & de se croire un talent dont on est entièrement privé. Combien de Prédicateurs, qui, avant que de revêtir le caractère d'Ecclésiastiques, auroient pu se convaincre qu'ils étoient les antipodes de l'éloquence, & que le métier de leurs peres au dessus duquel ils vouloient s'élever, leur convenoit beaucoup mieux?

Après être parvenu à s'assurer qu'on est propre à son état, il faut s'instruire des devoirs même de cet état, & s'en faire des idées exactes, afin de n'en négliger aucun, & surtout de ne pas prendre, comme on le fait souvent, l'accessoire pour l'essentiel. C'est ce qui arrive encore souvent par rapport au Ministère de l'Evangile. Il y a des parens assez idiots pour dire; *Mon fils réussira, car il a une bonne mémoire*: mais d'autres, s'ils sont moins idiots, ne se trompent pas moins grossièrement, lorsque voyant leur fils en chaire prononcer de bonne grace un sermon, qui obtient des applaudissemens, ils le regardent aussitôt comme un excellent Pasteur, & sauroient fort mauvais gré à quiconque leur diroit que cette dénomination est fondée sur bien d'autres quali-

alités, dont le talent de prêcher n'est pas la incipale. Par la même illusion, le nouveau arysostome croit lui-même avoir atteint le t & la perfection de son état; il se rengorge squ'on lui fait compliment sur quelque au sermon, il regarde du haut en bas ceux i n'ont pas autant de vogue que lui, quoi- i'ils soient incomparablement plus utiles à glise; & enivré de cette fumée, il s'arroge s privilèges qui ne lui conviennent pas, & attire les plus grandes mortifications. Ce cle en a fourni un exemple bien mémora- e dans la personne du célèbre *Jacques Sau- n*. Il étoit incontestablement un grand Pré- cateur; ses sermons, quoiqu'ils ne soient is à l'abri de la critique, en font encore foi: ceux qui l'ont entendu, m'ont assuré que n débit étoit enchanteur. Qu'en arriva-t- ? Il n'arrivoit à la chaire qu'à travers des ots d'auditeurs; les Grands étoient ses admi- teurs outrés; (car dans ces sortes de cas les rands sont toujours plus peuple que le peu- le,) plusieurs carosses l'attendoient à la por- du Temple pour disputer l'honneur de le mener chez lui; des devotes empressées lui dministroient toutes sortes de rafraîchisse- ments: en un mot on l'accabloit de tout ce ui peut faire tourner la tête à un homme qui a pas autant de philosophie, ou ce qui vaut ncore mieux d'humilité chrétienne, que d'élo- quence.

d'éloquence. En attendant les Collegues de Mr. *Saurin* étoient négligés : & s'ils se trouvoient avec lui dans les compagnies, il obtenoit sur eux des préférences qui n'étoient dues ni à son âge, ni à son ancienneté. Ces Collegues avoient aussi leur amour propre ; ils s'aigriront ; ils chercheront les moyens de le chagriner, & ils les trouveront. La sortie de M. de *la Chapelle* dans la Traduction du *Babillard* fut une vive hostilité, mais de laquelle *Saurin* remporta une espèce de triomphe. Il n'en fut pas de même des tracasseries qu'on lui suscita au sujet de la dissertation sur le mensonge officieux, qu'il avoit insérée dans ses *Discours sur la Bible* ; cette affaire fut portée aux Synodes, & lui causa des chagrins cuisans qu'on soupçonne avoir abrégé ses jours. Au lit de mort même, quelques-uns de ses Collegues eurent la dureté de le harceler à cet égard. Il en est ainsi dans tous les autres états ; celui qui connoit bien l'étendue de la sphere de son état & s'y renferme, est fort préférable à ceux qui cherchent à occuper l'attention publique par des singularités, qui ne sont presque jamais que des écarts. Un Ecclésiastique Allemand de Berlin s'avisa de prononcer un Sermon en vers : ses Supérieurs l'en censurerent, & ses amis lui en firent sentir le ridicule : il cessa de rimer, & bientôt après il cessa de vivre.

Quand

Quand on a lieu de croire qu'on s'est mis suffisamment, c'est à dire, pleinement au fait de ses devoirs, on n'est pas au bout de sa tâche; il faut recommencer la revue de ces devoirs, & les comparer entr'eux pour découvrir leur subordination, & en inférer les exceptions inévitables dans les cas de collision. Ces cas ont lieu, quand on a tout à la fois à remplir deux devoirs, dont l'un ne permet pas de s'acquitter de l'autre, de sorte qu'il s'agit de choisir, & d'omettre l'un tandis qu'on vague à l'autre. Cette connoissance est quelquefois délicate, ou profonde; on n'y parvient qu'à l'aide d'une grande justesse d'esprit, ou d'une suite des raisonnemens exacts. Quiconque reconnoit un Dieu, & croit une Religion, ne se départira jamais de cette grande maxime: *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Mais, comme Dieu lui-même veut que nous nous soumettions aux Puissances supérieures, on peut se trouver dans des situations très embarrassantes, ou du moins qui paroissent telles à ceux qui ne sont pas en état de remonter aux premières notions, & de saisir les véritables principes de ces sortes de devoirs. Dans l'affreuse boucherie de la St. Barthelemy, il y eut de sages & généreux Commandans qui refusèrent d'exécuter les ordres sanglans qu'ils avoient reçus, en disant qu'ils n'étoient pas des bourreaux; & de pieux Evêques

ques approuverent cette désobéissance. Mais toutes les fois que l'Eglise a voulu faire un Corps à part, devenir un Etat dans l'Etat, & se soustraire aux ordres légitimes du Souverain, elle s'est mise dans le cas d'une rébellion formelle; à plus forte raison lorsqu'elle a voulu dominer sur les Empereurs & les Rois, elle a été coupable de l'usurpation la plus criante. Les exemples de cette importance ne sont pas nombreux; mais il s'en présente en foule de moins considérables dans le cours de la vie & dans le train des affaires. Il est avoué que, par rapport aux bons offices, aux devoirs de l'humanité & de la charité, les parens & les amis, toutes choses d'ailleurs égales, doivent être préférés aux étrangers & aux inconnus. Il n'en est pas de même en fait de justice: la balance doit être parfaitement égale, & le bon droit donner seul gain de cause. Dans la collision entre les petits & les grands, entre les pauvres & les riches, on ne doit jamais faire tort aux derniers, mais les premiers ne laissent pas de mériter quelque faveur, quelque préférence, pour peu qu'il y ait d'égalité dans le droit. Un Médecin encore doit servir indifféremment tous les malades qui l'appellent; mais, bien loin de négliger les pauvres, il lui convient de leur donner des attentions plus particulières, parce qu'ils sont d'ailleurs mal soignés & secourus. Quant
aux

aux autres malades, le danger le plus pressant, & le plus d'importance réelle attachées à la conservation du malade sont des motifs prépondérans. Il est aisé d'imaginer de semblables collisions dans tous les genres.

Ces préparatifs dûement faits, on entre dans la carrière à laquelle on s'est voué. *Medium temere beati.* L'excès d'ardeur & de travail, le relâchement & la dissipation, sont les deux extrémités qu'il faut éviter pendant toute la durée de cette carrière. La première est celle où tombent le plus aisément & le plus fréquemment les commençans; & cela par plusieurs raisons. D'abord, ils présument trop de leurs forces tant d'esprit que de corps, & au lieu d'allumer une lumière durable, ils brûlent; suivant l'expression proverbiale, la chandelle par les deux bouts. Ensuite ils veulent se distinguer, se tirer du pair; motif qui tient à l'orgueil; ou s'attirer des chalans, des pratiques, en fait de Jurisprudence, de Médecine &c. motif plus grossier encore, tiré de l'intérêt, du lucre. Quelquefois ils se proposent des modèles qu'ils voudroient égaler, ou même surpasser, sans en être encore capables, ou même sans pouvoir jamais le devenir: espèce d'émulation blâmable, dès que la prudence ne la guide pas. Enfin il y en a qui ont les meilleures intentions du monde, qui

voudroient faire tout le bien possible, mais qui, en voulant trop embrasser, étreignent mal. Tels sont ces Ecclésiastiques, qui accumulent sermons sur sermons, prières sur prières, catéchismes sur catéchismes, donnant à tous ces exercices une longueur démesurée, qui ne sert qu'à lasser l'attention, & à épuiser la patience de leurs auditeurs, jusqu'à ce qu'à la fin ils succombent & sont même moissonnés à la fleur de leur âge. Je conserve cherement la mémoire d'un ami, *) qui atteignit ainsi le terme de ses jours d'une manière honorable, mais néanmoins imprudente. Un Colleague **) plus âgé & plus sensé lui répétoit journellement: *Non durabit*; & la prédiction ne tarda pas à se vérifier.

L'écueil du relâchement peut aussi exister dès les commencemens, lorsqu'on est naturellement paresseux, ou qu'on s'est accoutumé à la dissipation. Il est douloureux de voir de jeunes gens occuper les places les plus respectables, les postes les plus importants, & n'en être pas moins livrés à leurs frivoles amusemens. Cette disposition pour l'ordinaire ne fait que s'accroître & va toujours en empirant, à moins que des Supérieurs vigilans & rigides n'inter-

*) Mr. Cabrit, Pasteur de l'Eglise françoise de Francfort sur l'Oder, mort en 1741.

**) Mr. Ezechiel Cauffe, Pasteur de la même Eglise

n'interposent leur autorité, & n'assujettissent au travail ceux qui le négligent, ou les punissent de leur négligence par la privation de leurs emplois. Le relâchement est plus naturel & mérite quelque indulgence, quand il se manifeste au bout d'une longue & pénible carrière, soit à cause que les forces sont usées, ou parce qu'on est las de revoir toujours les mêmes objets, & de réitérer toujours les mêmes opérations. Cette satiété est presque inévitable; & il seroit peut-être à souhaiter que les arrangemens de la société fussent tels qu'on n'employât, ni de trop jeunes gens, ni des vieillards trop cassés. Le défaut de subsistance, de pensions de grace & de retraite, oblige plusieurs de ceux-ci à soutenir jusqu'au dernier moment de leur vie un fardeau qui les accable, ou qu'ils ne font que traîner au lieu de le porter. J'ai vu notre célèbre *Lensant*, qui avoit été un Orateur du premier ordre, prononcer si nonchalamment les dernières années de sa vie des sermons qu'il apprenoit mal, & qu'il répétoit continuellement, que cela n'étoit plus supportable. Il faut cependant remarquer que cela venoit moins de l'épuisement de ses forces en général, que de ce qu'il les consumoit dans des travaux d'un autre genre, en composant des Ouvrages considérables dont il tiroit beaucoup d'honneur & quelque profit. Surtout, lorsqu'il prévint que sa fin pou-

voit être prochaine, il redoubla tellement son travail que cela contribua sans doute beaucoup à l'attaque d'apoplexie, qui le terrassa. *) Ces Ouvrages méritoient sans doute de l'occuper; mais dans le cas de collision, ils devoient céder à l'exercice de ses fonctions pastorales.

D'après cet exemple, je dis en général, & j'établis comme une règle de conduite, que quiconque a embrassé une profession, ne doit point s'en détourner pour se livrer à des occupations d'un genre différent, quelque importance intrinsèque qu'elles puissent avoir, & quelques avantages qu'il puisse en retirer. Cependant rien n'est plus commun, par bien des raisons. On se dégoûte aisément de ce qu'on fait toujours, surtout parce qu'on est obligé de le faire: on veut montrer qu'on est propre à plusieurs choses & affecter une espèce d'universalité; on prête l'oreille à la louange, on rend la main au profit. Aucun de ces motifs ne doit contrebalancer le devoir. Si un Ecclesiastique écrit des Ouvrages, ce ne devoit être que de ceux qui tendent à l'édification, & il n'y eut jamais de modèle plus digne d'imitation dans ce genre que le pieux *Drelincourt*. Quand même non seulement le style, mais le tour & la manière de traiter les sujets, auroient vieilli, on ne peut qu'être infiniment touché des efforts de son zèle & de

la

*) En Août 1728.

la véritable flamme de la charité. Après ces Ouvrages peuvent venir ceux de controverse, dans les temps où la controverse est nécessaire; car, hors de là, c'est un travail ingrat, dangereux même, & qui ne fait que réveiller des animosités assoupies. Le même Pasteur a aussi écrit sur diverses controverses; mais la palme dans ce genre est réservée à Mrs. *Daille & Claude*; car le fougueux *Pierre du Moulin* nuisoit plus à sa cause par la véhémence de ses sorties qu'il ne lui rendoit service. Mais laisser-là toutes ses fonctions pour s'enfoncer dans son cabinet, & pâlir sur des recherches de pure érudition, c'est manquer à ses engagemens essentiels, violer des devoirs sacrés, comme faisoit l'Evêque *Huet*, inaccessible pour ses ouailles, qui demandoient quand on leur enverroit un Evêque qui eût achevé ses études. Si la force du penchant ou l'éminence du talent distinguoient un Ecclésiastique & l'entraînoient dans la carrière de l'érudition, j'aimerois mieux qu'il demandât une Chaire dans les Universités que de continuer à monter dans celle de l'Evangile. Je crois que le célèbre *Bochart* auroit été dans le cas.

Au reste ces excursions sont communes à tous les genres de professions; & l'on croit même avoir remarqué que ce sont les Médecins qui s'y livrent le plus volontiers. Alors

les corps ne sont pas moins en danger entre leurs mains que les ames dans le cas précédent. Avec l'étalage pompeux de grands mots, ils éblouissent & étourdissent le vulgaire de toutes les conditions; ils en imposent aux malades dont l'esprit est presque toujours foible, & ils exercent à leur aise le métier de tuer impunément. Si j'avois recours à un Esculape, ce que je ne fais guères, je préférerois toujours un Praticien assidu, consommé dans la Médecine clinique, à un Auteur célèbre par les théories les plus spécieuses. Ce n'est point ainsi qu'on guérit: & j'en ai trouvé la preuve dans la prédilection que ces prétendus grands Médecins ont pour certains remedes dont ils font des selles à tous chevaux, & que je leur ai vu ordonner indifféremment à des personnes de tout sexe, de tout âge, de toute constitution, & attaquées de maladies quelconques.

Je serois tenté de faire une digression sur le passage d'un genre d'étude à un autre, pour observer qu'il est toujours nuisible à ceux-mêmes qui ne sont astreints à aucun devoir, & qui n'ont à rendre compte à personne de leur temps & de leurs occupations. Les Géomètres n'ont été pendant une longue suite de siècles que Géometres: leur Patriarche moderne *Newton*, n'a point quitté cette orbite, mal-

malgré la fantaisie qu'a eue Mr. de *Voltaire* de vouloir l'ériger en Métaphysicien, parce qu'il favoit son Catéchisme. *Leibnitz* fait une exception peut-être unique, à cause de cette universalité qui a fait dire à M. de *Fontenelle* qu'il atteloit toutes les sciences de front. Mais nos Géometres modernes, qui, quelles que soient leurs prétentions, n'oseroient, je pense, s'égalér à *Leibnitz*, ont voulu être Philosophes & Beaux-Esprits: & cela ne leur a servi qu'à dessécher & flétrir tout ce à quoi ils ont touché, sans compter les écarts qu'ils se sont permis & la hauteur du ton qu'ils ont pris. Le goût s'est évanoui: on ne voit que champs arides là où tout étoit émaillé des plus belles fleurs. En attendant, la Géométrie n'y a rien gagné: ou plutôt elle est devenue sophistique, contentieuse, quérelleuse. Il existe cependant encore des Géometres du premier ordre, qui ne font que cela, & qui en valent d'autant mieux.

Concluons. Je crois avoir assez bien analysé l'homme, & donné à celui qui entre dans le monde, pour y être quelque chose, les directions les plus salutaires. Mais ce n'est pas assez qu'il connoisse ces directions; il faut qu'il se les rappelle continuellement, & qu'il ne néglige jamais d'en faire l'application aux cas qui se présentent.

S. Vous jugez assez par l'attention que je vous ai prêtée, du plaisir avec lequel je vous ai écouté; & j'aurois été bien fâché de vous interrompre en si beau chemin. Mais, comme vous le remarquez vous-même, celui qui se connoit lui-même & qui est au fait de ses devoirs, a encore quelque chose à faire pour fournir avec succès la carrière où il entre, sauf les foiblesses attachées à la nature humaine, ou même malgré les chûtes auxquelles les hommes les plus justes & les plus saints sont exposés.

T. Je voudrois qu'il demeurât tous les jours de sa vie tel que je le suppose, & qu'il est ordinairement, le premier jour de son entrée dans un état & de l'exercice de ses fonctions. Rien de plus vif que les mouvemens, rien de plus louable que les résolutions de tous les commençans, qui ont d'ailleurs des lumières & de bonnes intentions. Il n'y a qu'à remonter jusqu'aux Catéchumènes. On les voit s'attendrir, fondre en larmes, quelques-uns à la vérité machinalement, mais d'autres de bonne foi, de bon cœur & avec l'intime persuasion qu'ils seront jusqu'à leur dernier soupir les meilleurs Chrétiens du monde. Il n'est pas besoin de dire à quel point toute cette ferveur se rallentit, fait place à la tiédeur, à l'indifférence, & finalement à l'oubli de ses
enga-

engagemens, à la violation de ses devoirs, Ainsi en est-il de presque tous les Récipiendaires; aujourd'hui tout de feu: demain, ou du moins bientôt, tout de glace. Il n'y a pas jusqu'aux Souverains qui, en montant sur le Trône, n'ayent des vellétés de rendre leurs peuples heureux, & qui, dans les commencemens, ne fassent quelques démarches, qui tendent à ce but. C'est à leur histoire à dire le reste. Les sermens que quelques uns d'entr'eux prêtent à leur Sacre devroient demeurer tracés en gros caractères & placés sans cesse sous leurs yeux; mais hélas! combien de causes ne concourent pas à effacer cette empreinte!

S. Voilà le mal: quels sont les remèdes?

T. Essayons de les trouver. Vous remarquerez d'abord que je suppose un homme suffisamment éclairé & bien intentionné. Le défaut de l'une de ces deux conditions suffit pour décider d'avance des erreurs où l'on tombe, des écarts auxquels on ne sauroit manquer de se livrer. Mais l'honnête homme, après avoir achevé avec succès la carrière de ses études, donné les plus heureuses espérances, ne laisse pas quelquefois de les démentir dans la suite. J'exige donc de lui d'abord qu'attentif à cette époque où sa vie civile commence, pénétré de tout ce que les circon-

ces. de son installation peuvent lui avoir offert de touchant, il prenne une ferme résolution de ne jamais oublier ses vœux, ses engagements, ses promesses, & qu'il imagine quelque moyen de se les rappeler sans interruption. C'est sans doute beaucoup que d'avoir cette volonté décidée, de prendre cette résolution qu'on peut nommer un propos arrêté, & de l'appuyer, en la prenant, de tous les motifs, qui peuvent la rendre inviolable & vraiment sacrée. Mais, en vain voudroit-on le dissimuler, l'esprit de l'homme est si léger, son cœur si inconstant ! L'époque dont nous parlons, est précisément celle où les passions déploient leur plus grande vivacité, & où les objets du monde s'offrent sous les aspects les plus séduisans. A qui entendre ? Et de quel côté se tourner ? Dès qu'on s'arrête et qu'on accorde quelque attention à ces prestiges, les progrès de l'illusion sont rapides & ses effets immanquables. On se trouve séduit avant que d'avoir remarqué la séduction, égaré avant que de s'être aperçu qu'on changeoit de route. L'ame tombe dans une espece de sommeil léthargique ; & à son réveil elle est dans le cas d'*Epiménide*, elle ne se reconnoit plus ni tout ce qui l'environnoit. Une seule journée de dissipation, (car il ne s'agit pas des amusemens permis, des distractions nécessaires,) une seule journée de dissipation, dénature

ture quelquefois, pour ainsi dire, le meilleur sujet, lui fait perdre le goût de ses devoirs, & le porte à des récidives, qui le font bientôt passer du blanc au noir, qui arrachent à ceux qui le voyent aussi frivole qu'il étoit solide, aussi déréglé qu'il étoit régulier, cette exclamation: *Quantum mutatus ab illo!* Où sont-elles alors ces belles résolutions, prises avec tant de ferveur? C'est la rosée du matin, entièrement dissipée par les premiers rayons du Soleil. On ne peut compter sur personne: on a vu les plus beaux commencemens s'évanouir pour faire place aux suites les plus déplorables. Neron obligé de signer un arrêt de mort, témoignoit être affligé de savoir écrire; & ce monstre qui a fait couler des torrens de sang, est demeuré l'horreur du genre humain. Il y a eu, grâces à la Providence, peu de Nérons sur le Thrône; mais combien n'y en a-t-il pas eu dans la vie privée, à qui il ne manquait que le même pouvoir pour commettre les mêmes excès?

S. Il y a beaucoup de légèreté dans le fait de la plupart des hommes, de ceux-même qui paroissent avoir le plus de solidité & faire le plus d'usage de leur raison. Souvent ils se trouvent tout étonnés du changement opéré en eux, tantôt d'une manière lente & imperceptible, tantôt par quelque impression subite
qui

qui les a maîtrisés. Salomon est dans le premier de ce deux cas: il demande la sagesse à Dieu; il l'obtient; il en fait la règle de sa conduite; il excite l'admiration non seulement de ses sujets, mais de ceux qui habitent les climats les plus éloignés: mais insensiblement il se ralentit & s'amollit, jusqu'à ce qu'enfin il tombe dans une langueur létargique, & n'est plus qu'un vieillard efféminé, ou même idolâtre. Son père David avoit éprouvé l'autre situation. Plein de zèle & de piété, descendant à toute heure de son Trône pour psalmodier & prier, tantôt dans les parvis du Temple, tantôt dans le fond de son Cabinet, il monte sur sa terrasse, il voit une nudité séduisante, il devient adultère & meurtrier. Après cela sur qui compter? Et si tels sont les Saints & les Sages, quel fera l'imbécille vulgaire, & ne pourra-t-on pas dire de lui:

*Quo teneam vultus mutantem Protea
nodo?* HORAT. Lib. I. epist. I.

Je me rappelle un passage de *La Mothe le Vayer*, dans son *Dialogue de la philosophie sceptique*, *) où il s'exprime là-dessus avec cette naïveté de style, ces citations érudites,
& ce

*) C'est le premier des *Cinq Dialogues*, faits à l'imitation des Anciens, par Oratius Tubero. J'ai l'Edition de Mons, 1671. & ce que je cite est pag. 29. 30.

& ce penchant déclaré pour le scepticisme, qui font autant d'endroits, par lesquels il ressemble beaucoup à Montaigne. „Hector dis-
 „cours tout différemment dans Homere avant
 „& après ses blessures, comme a même remar-
 „qué Aristote au quatrieme de sa Metaphysi-
 „que; & chacun de nous peut rendre assuré
 „tesmoignage que nous pensons bien autre-
 „ment des choses en un temps qu'en un autre,
 „jeunes que vieux, affamés que rassasiés, de
 „nuit que de jour, fâchés que joyeux, varions
 „ainsi à toute heure par milles autres circon-
 „stances qui nous tiennent en une perpétuelle
 „inconstance & instabilité. Ce n'est donc pas
 „sans sujet que le même Aristote, nôtre Sex-
 „tus & tous les plus grands Philosophes ont
 „si souvent répétés ces deux vers de la divine
 „Poésie:

Τοῖς γὰρ τοὺς ἐς τὸ ἐκκτανεῖν ἀνθρώπων,
 Οἷος ἐκ' ἡμῶν ἄγχι πάτερ ἀνδρῶντι θίοντι.

„*Talis enim est mens mortalium homi-*
 „*num qualem in dies indit pater hominum*
 „*atque Deorum.* Et que Senèque sur le mê-
 „me sens a fait cette remarque très-digne de
 „lui: *Pauci illam quam conceperunt men-*
 „*tem, domum perferre potuerunt.*

T. Tout cela est aussi vrai que bien exprimé. Mais nous ne taririons point sur ce chapitre;

pitre; & en attendant nous n'avancons pas dans la recherche des remèdes. Seroit-ce qu'il ne faut pas espérer de les trouver, & que l'homme ressemble à une barque fragile, que les vents & les flots agitent à leur gré?

S. Peu s'en faut: mais dans ce moment, il me vient dans l'esprit qu'on tireroit peut-être quelque parti de l'art mnémonique. Je ne sais si vous m'entendez; voici ma pensée. Les hommes naturellement bons, droits, & bien intentionnés, ne sortent de la voie où ils étoient d'abord entrés que par distraction, ou par la force de quelque attrait qui les éblouit. Il faudroit donc qu'au moment critique, quelque avertissement sensible fit rentrer en lui-même celui qui s'est en quelque sorte perdu de vue; comme si l'on tiroit par la manche quelqu'un qui boit plus que de raison, ou l'on faisoit un signe de l'oeil à celui qui entame quelque propos indiscret, ou qu'on employât tout autre moyen qui fût une espèce de *remora*. Malheureusement nous n'avons point d'ange gardien qui se charge de cet office; & l'idée d'avoir un domestique, comme celui qui crioit à Philippe: *Souviens-toi que tu es mortel*; a plus de forfanterie que d'utilité. La tête de mort dans les festins des Egyptiens étoit, pour ainsi dire, plus parlante: mais, à la longue, on s'accoutume à ces voix & à ces vues; & de pa-

reils

reils signes, à force d'être familiers, n'en font plus.

T. Cela est si vrai que les habillemens attachés à certaines professions n'ont pas été autre chose dans leur origine, & qu'ils ont perdu leur efficace depuis long-tems. Les Magistrats & les Médecins ont pris le parti de renoncer à ces distinctions: il ne reste que les Ecclésiastiques & les Militaires qu'on reconnoit à leur habit. Ceux-ci n'ont pas coutume d'en faire une leçon d'ordre & de régularité, si ce n'est pour la discipline de leur état & pour la défense de leur honneur: mais par malheur la plupart d'entr'eux-croyent y trouver un privilege pour bien des écarts. Les Ecclésiastiques n'ont aucun subterfuge valable: ils ne peuvent se considérer dans leurs accoutremens sans se rappeler leur vocation & leurs devoirs. Ceux qui le font en effet, rendent non seulement leur habit, mais leur personne & leur ministère respectables. Les Ordres de Chevalerie & les Ordres monastiques sont dans le même cas: en un mot tout ce qui tient aux signes & aux cérémonies, a un but de commémoration; mais encore une fois le laps du temps ensevelit ces choses dans l'oubli: il ne reste plus que la décoration, sans qu'on puisse quelquefois se rappeler d'où elle tire son origine.

S. Ne

S. Ne nous rebutons pourtant pas encore, & n'abandonnons pas cette idée. Je vais l'envisager sous un autre point de vue. Il est certain que nous sommes modifiés, & jusqu'à un certain point déterminés, par les objets qui nous environnent & font sur nous des impressions journalles. Chacun rassemble & place autour de soi les choses dont il veut principalement s'occuper. Tels sont les Cabinets des Curieux dans tous les genres, les Bibliothèques des particuliers; telles la toilette & les parures du petit maître & de la coquette; tels les fusils & les chiens du Hoberau &c. &c. Chaque matin la vue de ces objets rappelle les goûts & les occupations qui s'y rapportent. Un voluptueux se délecte à contempler des peintures & des estampes licencieuses, comme un Sultan à raffaïssier ses sens des beautés réelles de son ferrail. N'y auroit-il que les gens vertueux & pieux à qui de semblables moyens fussent interdits & de semblables secours inutiles? Je vous avoue que j'affectionne cette idée, & que je l'ai même portée en chaire; mais elle n'a pas été saisie par le gros des Auditeurs, qui ont cru que je voulois ramener les superstitions, le Papisme, l'idolâtrie: ce qui me fit renoncer à la discussion ultérieure de cette matiere.

T. Je ne m'étonnerai jamais des méprises & des caprices des assemblées populaires, & je

je ne doute pas que vous n'ayiez mis dans vos réflexions toute la précision qui leur convenoit. Mais oserois-je vous prier de me faire part de ce morceau qui excite ma curiosité.

S. Je le veux bien; je vais vous le lire, tel que je l'ai fait imprimer d'après mon manuscrit, sans aucun changement. *)

„Il me reste à jeter un coup d'oeil sur quelques usages particuliers & relatifs à la vie domestique, qui seroient propres à fortifier dans la piété, & dont on s'abstient de peur de passer pour superstitieux. De cette façon la crainte d'un mal imaginaire privé de bien des avantages réels. Je condamne sans contredit deux choses, l'une avec force, c'est l'ostentation dans les pratiques de piété, qui ressemble à l'ancien Pharisaïsme; l'autre avec plus d'indulgence, c'est le caractère minutieux qui, après tout, est un simple défaut, & non un vice. Qu'entens-je donc dans ce moment par les objets sur lesquels je cherche à fixer votre attention? Voici ma pensée.

„Nous sommes entourés dans le monde de toutes sortes d'écueils & de dangers, de pièges & de tentations: à chaque pas, pour ainsi dire,

*) Dans mes *Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte*, à Leyde, chez S. & J. Luchtmanns, 1772. Tome I. p. 86 — 89.

„dire, nous rencontrons des occasions de nous
„livrer à quelqu'une de ces *convoitises qui font*
„*la guerre à nos ames.* Le parti de la fuite
„seroit le meilleur; mais il n'est pas toujours
„possible. La situation où l'on est placé, le
„poste, le rang, obligent quelquefois à revoir
„tous les jours ces objets séduisans, à vivre avec
„les corrupteurs les plus versés dans cet art fu-
„neste. Je voudrois que le fidele dont les sens
„sont ainsi affectés, se servit aussi de la voie
„des sens pour contrebalancer de semblables
„impressions, qu'il s'environnât lui-même, au-
„tant qu'il le peut, d'objets propres à lui rap-
„peller ses devoirs, ses espérances, tous les
„grands motifs à la sanctification. Qu'il ait,
„par exemple, dans sa maison un lieu de re-
„traite où, sans affectation, il aille s'entretenir
„avec son Dieu, chanter ses louanges, invo-
„quer son nom! Tandis que les Palais sont
„remplis d'appartemens dont les usages infini-
„ment variés se rapportent tous au faste &
„à la volupté; pourquoi n'y en auroit-il pas
„un où le Monarque, émule du Roi Prophète,
„vint se prosterner journellement aux pieds du
„Roi des Rois, & s'y affermir dans toutes les
„excellentes dispositions que vous pouvez lire
„au Ps. CI. ? Ah ! j'aimerois bien mieux,
„quand on m'ouvre les portes d'un superbe
„Château, y voir la poussière où seroit l'em-
„preinte des genoux du Maître, que toute la
„maje-

„majesté du Trône. Je préférerois un Ora-
„toire simple aux Sales les plus splendidement
„décorées.

„On a brisé les Images, parce qu'elles étoient
„devenues l'objet des abus les plus grossiers;
„mais ces temps sont passés & ne sauroient reve-
„nir. Il est moralement impossible que ni nous,
„ni nos enfans & les enfans de nos enfans fai-
„sent fumer l'encens devant le bois & la pierre.
„Pourquoi donc ne ferions-nous pas des Ima-
„ges l'usage legitime, l'usage salutaire, au-
„quel elles peuvent être rapportées? Ne vo-
„yons nous pas dans les Palais dont j'ai parlé,
„chez les Riches & les Grands, des Tableaux
„sans nombre, où tout respire la sensualité?
„Prenons le contrepied. Rassemblons autour
„de nous, & surtout dans le lieu que nous con-
„sacrerons particulièrement aux exercices de
„piété, rassemblons-y des représentations vi-
„ves & touchantes des principaux événemens
„de l'Histoire Sainte, des circonstances les plus
„frappantes de l'ouvrage de notre Rédemp-
„tion. Pourquoi, avant que de nous occu-
„per, ou après nous être occupés de la lecture
„& de la méditation des faits évangéliques, ne
„considérerions-nous pas avec attention, avec
„sensibilité, de beaux Tableaux, de la naissance,
„des miracles, de la mort, de la résurrection,
„de l'ascension de notre Sauveur? Pourquoi

„en particulier l'image du divin Crucifié, por-
 „tant nos langueurs & chargeant nos dou-
 „leurs, ne feroit-elle pas sur nous l'effet de
 „celle de la personne la plus chérie, du plus
 „tendre ami, du plus généreux Bienfaiteur?
 „Pensez - y bien, M. F. & vous verrez que
 „tout est pur aux purs, saint aux saints; & que
 „comme le mondain s'enflamme à la vue des
 „objets de la concupiscence, le fidele pourroit
 „augmenter le feu sacré qui brule au dedans
 „de lui, s'il savoit lui fournir de semblables
 „alimens.“

Voilà, ce me semble, le procès suffisam-
 ment instruit: je le sou mets à votre décision.
Unus mihi pro populo, & populus pro uno.

T. L'arrêt sera bientôt prononcé. Je vous
 erois pleinement en droit de dire: *quid viro
 bono cum saliva vulgi?* Mais laissons à pré-
 sent à ceux qui voudront peser ces avis le soin
 de les adopter ou de les rejeter. L'inconvé-
 nient perpétuel se retrouvera toujours; c'est
 qu'à force de voir ou d'entendre les mêmes
 choses, on ne les voit & ne les entend plus.
 Ainsi, pour aller, s'il est possible, au *non plus
 ultra* sur un article aussi essentiel, j'ai encore
 deux ressources, dont je crois pouvoir me
 promettre quelque succès.

S. Hâtez - vous de me les faire connoître.

T. Elles

T. Elles ne sont pas précisément neuves, mais, vu la rareté de leur usage, c'est presque la même chose. La première est celle d'un Journal où nous marquions tous les soirs ce que nous a offert de plus remarquable l'espace quotidien. A prendre cette idée dans sa généralité, elle a un grand agrément & une fréquente utilité. On vit beaucoup trop machinalement; on accumule les jours, les mois, les années, sans qu'il en reste presque aucune trace. On se rappelle sans doute certains faits capitaux, publics ou particuliers, trop intéressans pour sortir de la mémoire; mais leurs circonstances s'effacent à la longue, & l'on ne voit plus ce qui avoit affecté le plus vivement que comme à travers un brouillard; c'est autant de rabattu sur ce que les Philosophes appellent *la personnalité morale*. Cette personnalité consiste dans le nombre & la liaison des chaînons, dont chacun sert à nous rappeler quelque fait, quelque situation d'esprit, de corps ou de fortune, dont le souvenir a droit de tenir une place dans notre mémoire. On a, pour ainsi dire, d'autant plus existé qu'on a de semblables documens de son existence; à peu près comme un homme qui veille plus qu'un autre, peut compter plus d'heures dans sa vie. Cette idée se lie à celle de notre existence future: si, en commençant la carrière de l'éternité, nous ne nous souvenions

absolument de rien, ce ne seroit pas proprement nous, malgré le physique de notre être qui subsisteroit; ce seroit une autre personne morale qui entamerait une autre vie. Donc, *a majori ad minus*, plus nous aurons rassemblé & lié de faits appartenants à notre histoire, plus nous en emporterons avec nous, & plus nous serons nous-mêmes après la fin de notre vie.

S. Sans remonter jusqu'à ces spéculations, qui sont cependant très-dignes d'occuper l'esprit, je vous dirai que je connois par expériences tous les avantages d'un Journal, & que j'en ai un, commencé le premier jour de l'an 1740, qui me rend de très-grands services, soit pour constater des dates, pour me rappeler des occupations, des visites d'étrangers, des correspondances, & en même tems pour faire une revision succincte de mes destinées & des impressions successives qu'elles ont faites sur moi. Ce n'est point un travail; trois ou quatre lignes par jour, sauf des cas fort extraordinaires, suffisent; je les écris avant que de me coucher; & les cahiers qui en résultent, forment dans mon armoire une pile, à laquelle j'ai recours dans le besoin ou que je feuillette pour m'amuser. J'ai quelque fois conseillé à de jeunes amis, dont la plupart avoient été mes disciples, de saisir quelque époque de leur

vie

vie pour partir de là & commencer un semblable Journal. Ceux qui l'ont fait, s'en sont bien trouvés, & m'en remercient encore.

T. C'est l'utilité morale que j'ai ici principalement en vue. Cette Gazette de notre vie, si je puis m'exprimer ainsi, en nous rappelant le tissu des événemens qui l'ont composée, doit nous offrir des hauts & des bas, des succès & des revers, des passions qui ont eu leur cours & nous ont laissé des souvenirs agréables ou amers, des démarches judicieuses ou imprudentes; en un mot cet assemblage bizarre de bonnes & de mauvaises qualités qui étonne souvent celui-même en qui il existe. Pour peu qu'en notant les faits, on y ait joint d'observations & de réflexions, cela découvrira jusqu'à un certain point, quel on a été, quel on est devenu, & quel on doit encore tâcher de devenir. Je n'exige point de longs Soliloques qui pourroient faire tomber la plume des mains & dégouter de cette occupation, convertie en travail. Non; quelques mots peuvent être plus significatifs que d'amples tirades: *Quel tort n'ai je pas eu? Combien n'ai je pas souffert? Que n'ai-je pris plus de tems pour y penser? Pourquoi ne pas m'être défié de conseils dangereux, m'être livré à de faux amis, avoir éloigné les véritables, négligé des bienfaiteurs, perdu mon tems,*

mon argent, ma santé? &c. Quelques mortifiantes que soient la plupart de ces réminiscences, c'est pourtant le cas de dire; *Memento juvat*. Autrement nos propres sottises sont perdues pour nous, comme Mr. de Fontenelle a dit que celles des peres l'étoient le plus souvent pour leurs enfans.

S. Ainsi vous avez prescrit à l'homme qui veut se connoître, tout ce qu'il peut & doit faire pour y parvenir.

T. Non; j'ai réservé pour la clôture de cet entretien un dernier secret, un véritable *arcanum*, recommandé de tout temps par les Moralistes, mais presque généralement négligé; c'est l'examen quotidien. Le Journal dont nous venons de parler en est la simple esquisse; ce n'est qu'un trait de plume; mais il faut un coup de sonde, qui entre profondément & pénétre jusqu'au vif. On a tort de s'alarmer de cette idée, comme s'il s'agissoit d'une torture continuelle, ou du moins d'une tâche à laquelle on ne pourroit suffire. Rien de tout cela; tout ce que l'on fait journellement, devient bientôt facile, & s'exécute en quelque sorte de soi-même. Il en est comme d'un homme d'étude, ou d'affaires, sur lequel roulent beaucoup de choses à expédier; s'il les laisse accumuler, il ne pourra plus s'en tirer, que par l'expédient de *Palaprat*, Secrétaire du

du Duc de Vendome, que son Maître surprit un jour brûlant un tas de lettres; sur quoi il dit: *Il répand à ses correspondans.* Mais un homme rangé & routiné nettoye, pour ainsi dire, sa table d'un jour à l'autre, & dans les petites choses de même que dans les grandes, pense comme Jules-César, qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Pareillement, s'il s'agissoit d'examiner des années, des mois, ou même des semaines, on ne sauroit par où s'y prendre; mais pourroit-il en coûter de saisir l'ensemble d'une journée, & d'en récapituler les opérations? Il faut pourtant le faire si l'on veut s'assurer qu'on ne l'a pas perdue dans le sens moral, ou si étant perdue il n'y auroit pas moyen, soit de réparer cette perte, soit d'en éviter de semblables à l'avenir. Vous m'avouerez que celui qui ignore l'art de compter ainsi avec soi-même, perd ce qu'il y a de plus précieux, le tems, ce tems qui s'enfuit, qui s'envole, & à la fin duquel il vaudroit autant n'avoir pas vécu, ou même il vaudroit beaucoup mieux n'être jamais né.

S. J'ai toujours connu la nécessité de cet examen; l'essentiel est de le commencer de bonne heure, & de ne l'interrompre jamais. C'est ce qui fait la différence entre ce qu'on nomme la conscience qui veille, & la con-

science qui dort. Tout homme digne de ce nom connoît les devoirs de la Morale, ceux de la Religion, la volonté de Dieu, son état particulier & les engagemens qui en résultent; il s'agit de voir, en finissant une journée, si l'on n'a rien dit, si l'on n'a rien fait qui répugne à ces différentes regles. Les journées ordinaires, comme vous l'avez insinué, sont fort simples: c'est une sorte de routine, de tablature que l'on est appelé à suivre: depuis le Prince qui gouverne l'Etat jusqu'au Laboureur qui conduit sa charrue, chacun fait ce qu'il a à faire & comment il le doit faire; chacun peut se rappeler s'il ne s'est rien permis qui déroge à sa vocation. Il y a sans doute plus d'objets & plus de circonstances intéressantes dans la journée du Prince que dans celle du Laboureur; mais aussi le Prince a, ou est censé avoir plus de lumieres, plus de pénétration, plus de force & d'habitude de raisonnement que le Laboureur. Ainsi il ne lui en coûte pas plus, s'il le veut, de se mettre au fait de sa journée, en la supposant une de celles où les choses vont leur train accoustumé.

Mais il y a aussi dans la vie des journées extraordinaires, d'un ordre tout particulier, & où il a fallu se décider, prendre quelque parti qui influe considérablement sur notre état présent & à venir, faire quelque action qui
a des

à des conséquences intéressantes à notre égard ou à celui du prochain. Il y a des pas singuliers, des défilés embarrassans; il ne faut pas marcher tête baissée & les yeux fermés, il faut au contraire redoubler son attention & se faire une juste idée de toutes les circonstances qui caractérisent de semblables démarches. Or comme la brièveté du tems dans lequel l'action a été renfermée, l'émotion, ou elle nous a jeté, & mille autres particularités accessoiress, empêchent souvent de voir & de savoir bien précisément tout ce que l'on fait au moment même où on le fait; on n'en doit pas renvoyer l'examen plus loin qu'à la fin même du jour où la chose s'est passé; on doit à tête reposée, avant que de se livrer au sommeil, se retracer l'ensemble des dits & des faits, les comparer avec les principes sur lesquels on a coutume de régler sa conduite, juger de ce qu'il y a de moralement bon & de moralement mauvais, & prendre des résolutions qui s'y rapportent, qui tendent à confirmer tout ce qui s'y trouve de bon, à rectifier tout ce qui s'y trouve de mauvais. Un semblable examen n'est pas, je l'avoue, l'ouvrage d'un moment; il peut consumer des heures entières; mais outre que ces cas sont rares, y a-t-il un tems mieux employé, que celui-là? Ne le prodiguons-nous pas, ce tems dont nous voudrions être avares ici, ne le perdons-nous pas
jour.

journallement de mille manieres plus frivoles les unes que les autres?

T. Il me seroit impossible de rien ajoûter à ce que vous venez de dire sur la nature de l'examen quotidien : je croirai la matiere épuisée, si j'expose encore les avantages d'une semblable pratique. Par cet examen seul, on peut savoir, si je puis m'exprimer ainsi, sa propre histoire, se faire le tableau de toute la portion de sa vie écoulée jusqu'au moment actuel, considérer ses actions comme une chaîne, & juger de quelle consistence, de quel aloi, sont les chaînons qui la forment. En particulier on peut connoître ses penchans & ses passions, remonter à leur origine, en suivre la piste, prévenir leurs accroissemens, découvrir comment nous avons été tantôt séduits par des surprises, tantôt entraînés par des assauts, & mettre ordre à ce que nous ne nous retrouvions pas dans les mêmes situations. Sans cela on est véritablement étranger à soi-même. A chaque pas on rencontre des personnes de cet ordre. On les entend dire : *Quoi ! c'est moi qui ai dit ou fait telle chose ! Je ne me la rappelle pas ! Je ne saurois comprendre comment j'en ai été capable. Je ne m'y reconnois point.* Cela n'est pas surprenant. Comment se reconnoître si l'on ne se connoît pas ? Et comment se connoître, si l'on n'a jamais employé aucun des

des moyens propres à parvenir à cette con-
noissance ?

Par l'examen quotidien encore, on jouit de la plus douce, de la plus vive de toutes les satisfactions, de celle de voir son ame à nud, pour parler ainsi, & de la voir distinctement; au lieu que celui qui ne s'entretient jamais avec lui-même, ne sauroit s'appercevoir qu'en gros & très confusément. Cet examen fait véritablement l'effet des Instrumens destinés à fortifier notre vue, à lui faire découvrir les objets que leur éloignement ou leur petitesse nous déroboient. On rappelle le passé, on analyse le présent, & l'on y saisit presque toujours le germe de l'avenir. Les changemens successifs qui arrivent dans nos idées, dans nos sentimens, dans notre caractère, nous affectent d'un plaisir indicible, lorsque nous voyons insensiblement nos défauts diminuer, nos bonnes qualités augmenter, nos penchans vicieux s'affoiblir & s'éteindre, nos vertus briller d'un éclat toujours plus pur. O l'homme heureux que celui qui fait & qui sent qu'il devient tous les jours meilleur ! O le ravissant spectacle que celui des progrès de sa propre perfection ! L'avare qui entasse des trésors, l'ambitieux qui accumule des titres, le voluptueux qui a l'art de raffiner sur les plaisirs, sont autant d'enfans qui s'amuseut de coquilles, de bulles de savon,

favon, de châteaux de cartes. Leurs joyes font puérides, leur bonheur est chimérique. L'homme qui, en disant: *J'ai vécu*, peut ajouter: *Et j'ai mis la vie à profit*, cet homme seul a su réunir la vraie sagesse & le vrai bonheur.

Lorsqu'on est parvenu à un état confirmé dans ce genre, lorsqu'on a des principes invariables, des habitudes inaltérables, l'examen journalier se fait avec la plus grande facilité; il s'exécute en un clin d'oeil, sans la moindre négligence, & avec la pleine certitude qu'il est dûment fait. Il n'est pas besoin d'avoir un catalogue de toutes les vertus & de tous les vices, pour s'en faire l'énumération à soi-même, s'interroger article par article, confronter chacune de ses actions à tous ces articles; & faire de grands efforts d'application pour juger de ce qui s'est passé dans la journée. On a des modèles de Confession dans l'Eglise Romaine, qui sont dressés de cette manière; & il s'en rencontre aussi quelques uns dans nos Livres de Communion. Ce n'est pas ainsi qu'on parvient à se connoître. L'homme de bien, le bon Chrétien, fait, quand il finit sa journée, qu'il n'a été ni parjure, ni blasphémateur, ni meurtrier, ni adultère, si on lui a proposé quelque action contraire aux grandes loix du Décalogue & de l'Evangile, il n'a pas

pas délibéré sur l'affirmative ou la négative : il à dit avec Joseph résistant aux sollicitations de l'impudique Epouse de Putiphar : *Comment ferois-je un si grand mal, & pécherois-je contre Dieu?* Dès qu'on est tel que la Religion veut qu'on soit, dès qu'on observe le deux grands préceptes : *Aimez Dieu de tout votre cœur & votre prochain comme vous-mêmes* ; l'examen de l'état journalier est aussi simple que celui qu'un Econome habile & integre fait d'un trait de plume, lorsque chaque jour il arrête ses comptes.

Tout ce qu'on appelle examen dans la vie n'est rien & ne peut servir de rien, s'il n'a l'examen journalier pour base. Que prétend-on faire, par exemple, quand dans une semaine de Communion, on veut se rappeler les trois mois écoulés depuis la Communion précédente? De quoi peut-on se souvenir au bout d'un pareil terme? Les idées ne sont-elles pas effacées & les impressions détruites? C'est comme si quelqu'un vouloit régir une grosse ferme & en rendre les comptes de mémoire? Où sont les pieces justificatives; lui diroit-on? Ces pieces sont ici les résultats de chaque journée bien vérifiés. Celui qui, en tout tems, peut dire le matin : Hier au soir l'état de ma conscience étoit tel; peut en tout tems se présenter à la Table du Seigneur, &

au Tribunal du Juge supreme. Que penser donc de ceux qui attendent l'heure de la mort pour récapituler leur vie toute entiere, faire je ne fais quelle confession générale à un Pasteur, & lui demander en conséquence un sauf-conduit pour l'éternité? Bon Dieu! que les hommes sont bornés dans leurs idées, inconséquens dans leurs jugemens, lors qu'il s'agit de leurs plus grands intérêts, tandis qu'ils consomment tout ce qu'ils appellent prudence & politique pour les petites affaires de la vie! On admire un Négociateur qui vient de conclure un Traité important, avec la plus grande habileté, dans les conjonctures les plus épineuses. Mais je voudrois bien savoir si ce Négociateur a jamais pensé à son ame, & à faire sa paix avec son Dieu, ou s'il y pensera jamais. Insensé, son nom brillera dans les Fastes du monde, mais il sera effacé du Livre de vie!

S. Vous aviez raison de dire qu'il falloit épuiser la matiere; & j'estime que vous vous en êtes acquitté sans aucune superfluité. Mais croiriez-vous qu'il me reste encore une question à proposer, à laquelle j'attribue quelque importance? Puisqu'on ne sauroit en trop faire comme Philosophe pour la perfection, & comme Chrétien pour le salut, ne seroit-il peut-être pas bon de commencer aussi la journée par l'examen de ce qu'on y fera? Et comme

me j'ai médité là-dessus, je vous épargnerai la peine de répondre. J'observe donc d'abord que dans les journées ordinaires cela est tout décidé. Ainsi, après les dévotions accoutumées, il suffit d'aller à son travail, à son négoce, à sa tâche réglée, avec les principes de probité & de piété dont je suppose qu'on est imbu. Un honnête Marchand sait qu'il passera la journée dans sa boutique; & il n'y veut commettre aucune fraude: le voilà tout préparé. Mais quant aux journées extraordinaires, j'ai une distinction à faire. Si ce qui doit s'y passer est tout-à-fait imprévu, on ne sauroit prendre aucunes mesures, aucun arrangement d'avance: il suffit d'*avoir en horreur le mal & de se tenir collé au bien.* Mais si les événemens de la journée qu'on commence peuvent être prévus en tout ou en partie, j'ai un excellent conseil à donner, un conseil dont l'observation exacte me paroît une des choses les plus propres à conduire aussi près de la perfection qu'il est possible d'y atteindre, tous ceux qui sauront & voudront le pratiquer. Le voici ce conseil. C'est de se mettre déjà dans la situation d'esprit & de cœur où l'on veut être & demeurer dans l'action même, dans la crise, pour ainsi dire, à laquelle on a lieu de s'attendre. Un exemple, (car il faut finir) vous mettra au fait de ma pensée. Je dois avoir dans la journée une affaire de dis-

cussion, & d'une discussion fâcheuse à traiter avec un homme vif, emporté, prévenu, aigri contre moi, de la part duquel j'ai tout sujet de craindre de mauvais procédés. Si je me trouvois au rendés-vous sans réflexion & sans préparation, ma tête s'échaufferoit bientôt; je rendrois aigreur pour aigreur, invective pour invective; & cela feroit une querelle affreuse, un démêlé atroce. Mais c'est ce qui n'arrivera point. Je me tiens sur mes gardes, je me possède, je me modere; j'oppose la douceur, la patience, une tranquillité inaltérable aux assauts les plus redoublés, aux cris les plus violens, jusqu'à ce qu'enfin je sois victorieux de ce combat, le seul où il y ait une véritable gloire à acquérir; car il est bien plus beau de se vaincre soi-même que de gagner des batailles & de conquérir des Empires. Si vous appliquez cette méthode à toutes les situations, à toutes les tentations, à toutes les épreuves; vous verrez que nous ne sommes presque jamais les esclaves & les victimes de nos passions que parce que nous nous livrons volontairement à elles pieds & poings liés.

T. Je saisis d'autant mieux l'importance de ces derniers préceptes que je sai, non pour en avoir été le témoin, (j'étois encore trop jeune,) mais sur le rapport d'une foule de témoins, l'usage étonnant & soutenu que vous avez fait de ce plan de conduite dans une des circonstances

stances de votre vie les plus épineuses & les plus propres à en troubler le cours.

S. Je vous entens, & je me rappelle en effet avec la plus grande satisfaction le succès avec lequel j'ai opposé pendant des années entières, & à peu près journellement, une modération & une douceur qui n'avoient rien de simulé; ni de contraint, aux emportemens les plus inouis & aux attaques les plus furieuses. Je crois pouvoir récapituler ici ces anecdotes qui seront peut-être instructives pour ceux qui les liront, s'il leur arrive de se trouver dans des cas au moins approchans; car il seroit difficile qu'il existât un cas revêtu des mêmes circonstances.

En 1752, vinrent à Berlin deux personnes, qui avoient déjà passé par bien des situations, & qui paroissoient unies par une communauté d'idées & de talens, comme de sentimens & de fortune. C'étoient Mr. & Madame *de Prémontval*. Je me ferois le plus grand scrupule de rien dire au désavantage, ni de leur caractère, ni de leur conduite: il existe encore un très-grand nombre de personnes qui les ont connues particulièrement, & qui en peuvent juger par elles-mêmes. Je me borne à l'énoncé de mes relations avec Mr. de P. Je lui fis de bon cœur l'accueil que j'ai coutume de faire aux étrangers & aux gens de lettres. Quand ensuite M. *de Maupertuis* l'eût

fait entrer à l'Académie, j'agis en Confreze, & je proteste ne me rien rappeler qui ait pu le moins du monde le blesser. Il se mit à lire des Discours dans nos Assemblées, & à publier des Ouvrages. J'entrevis bien quelques traits tant en général sur la Philosophie que j'enseigne que plus personnels & assez faciles à m'appliquer. Je n'y fis cependant qu'une legere attention, n'ayant jamais aimé les altercations, & m'imaginant que le combat finiroit faute de combattans. Point du tout: les traits redoublerent & devinrent plus acérés. Par malheur il parut vers ce tems-là dans la *Bibliothèque Impartiale*, à laquelle il étoit connu que je travaillois, un Extrait du *Diogene décent* de M. de P. où on le maltraitoit beaucoup. Aussitôt il me l'attribua, ou plutôt il voulut bien me l'attribuer, rien n'étant plus aisé à lui fournir que les preuves de ma parfaite innocence à cet égard. Dès ce moment il ne garda plus aucun ménagement, il afficha les dispositions de l'animosité la plus irréconciliable; & partout où il avoit occasion de parler de moi, il se livroit à des transports de colere qui effrayoient la plupart des assistans. J'apprenois tout cela; je rencontrois fréquemment M. de P. je le voyois au moins une fois par semaine à l'Académie, & je lui montrois le même visage, je lui tendois la main, je m'informois de sa santé; il souffroit mort & passion

tion de ces prévenances, & je n'en allois pas moins mon train.

Las de ferrailer sur la Métaphysique, il dressa une autre batterie, dont il se promettoit plus de succès: il entreprit le *Préservatif contre la corruption de la Langue Françoisé*. Il m'en envoya le *Prospectus*; ce qui n'étoit pas de la meilleure foi du monde: & je m'empressai à recommander de tous côtés son entreprise, & à lui procurer autant de Souscripteurs qu'il étoit possible. On peut juger après cela que je fus surpris, lorsque la première Partie de ce *Préservatif* parut, de voir que c'étoit à moi & à moi seul qu'il en vouloit, & qu'il alloit donner successivement les autres Parties de ce Livre, où je serois toujours traité de la même manière. Nature ne pouvoit sans doute que pâtir de cette perspective: cependant je pris tout de suite mon parti, le seul que je connoisse, celui de la tranquillité & de la résignation. Il étoit douloureux de penser qu'un homme plus jeune que moi, citoyen de la même ville, membre de la même Académie, & dont la fougue paroissoit indomptable, me préparoit une persécution qui probablement devoit durer autant que ma vie.

Je n'en demurois pas moins éloigné de jeter la plus petite goutte d'huile sur un pareil brasier: mais, par un enchaînement de fatalités, je m'y vis à la lettre forcé. Feu M.

le Grand-Chancelier de *Jariges* avoit contracté des liaisons intimes avec moi, pendant que je tenois la plume pour lui à l'Académie, depuis 1746 jusqu'en 1748, où il me résigna son poste de Secrétaire perpétuel. Quand la première Partie du *Préservatif* parut vers le milieu de 1759, il témoigna une extrême indignation, & me dit qu'il falloit absolument demander une défense juridique de continuer cet Ouvrage. Je lui montrai la plus grande répugnance à cette démarche, telle que je la sentoie effectivement; mais il insista, il voulut absolument, comme Chef de la Magistrature, que la demande eût lieu. Il fallut donc la faire, j'obtins à regret un Ordre que le Juge ordinaire François intima au délinquant. Celui-ci écuma véritablement de rage, & s'avisa, (je ne puis m'empêcher d'en rire aujourd'hui,) ne pouvant faire imprimer, de faire graver un feuillet in 8vo qui ne contenoit pas des litanies à mon honneur. C'étoit au Chancelier à réprimer cet attentat, qui le regardoit plus que moi. Point du tout: il mollit, il craignit je ne sçai quoi, & m'abandonna peu généreusement. J'eus toujours recours à ma panacée, la patience. Les Parties du *Préservatif* recommencerent; & l'antidote que j'y opposai, ce fut de dire dans les Ouvrages périodiques ou autres, que je publiois alors, des choses obligantes sur M. de P. & ses écrits. Je

ne

ne me permis jamais un seul mot contre lui à qui que ce soit, & je l'envisageai toujours du même œil, lorsque nous nous rencontrâmes; quoique des Confreres philosophes m'assurassent que cette contenance leur auroit été impossible.

Je ne sçai quelles furent les réflexions qu'il fit pendant ce tems-là, ni d'où partit précisément le dessein qu'il forma de se rapprocher de moi. Vers la fin de 1763, lisant à l'Académie, assis à mes côtés, il y eut un trait de son Discours que j'aurois pu croire lâché contre moi, mais en l'achevant, il mit sa main sur la mienne, & me dit: *Cela ne vous regarde pas. J'en suis persuadé*, lui répondis-je d'un air affectueux. Le lendemain il m'écrivit un billet où il m'assuroit en termes aussi énergiques que l'avoient été ceux de ses attaques, qu'il avoit du regret à ce qui s'étoit passé; mais qu'il n'avoit pu s'en dispenser, m'alléguant des raisons telles qu'on peut les imaginer, entr'autres qu'ayant à démontrer la corruption de la Langue françoise, il avoit été obligé d'en puiser les exemples dans un Auteur qui eût de la célébrité. On peut bien croire que je ne lui contestai aucune de ses assertions; & sur ma réponse il vint embrasser étroitement celui que pendant si longtems il avoit paru vouloir étouffer. Ma joie fut pure; je n'eus aucune rancune à bannir de mon

cœur, qui n'en a jamais été susceptible; je l'assurai de mon amitié, & ses assurances furent, à ce que je crois, aussi sincères que les miennes. Au nouvel-an suivant, en 1764, il vint chez moi deux fois au lieu d'une pour m'offrir ses vœux. Nous nous rendîmes depuis des visites réciproques, toujours cordiales. Il eut une prise très-vive, après une Assemblée de l'Académie, avec un Académicien respectable, à présent défunt; & je lui dois le témoignage qu'il se posséda & se modéra au delà de tout ce qu'on pouvoit attendre de lui. Mais il déchargea ensuite son cœur dans un entretien avec moi. Nous étions en ces termes lorsqu'il tomba malade. On prétend que cela vint d'un saisissement causé par la prochaine arrivée de feu M. *Toussaint*, avec qui il avoit eu des disputes par écrit, & qu'on lui disoit, un peu malicieusement, devoir l'emporter sur lui par la pureté du langage. Quoiqu'il en soit, la maladie fut violente, comme elle le devoit être dans un tempérament comme le sien; & il y succomba le 2. Septembre 1764. Son Eloge que je lus à l'Académie dans l'Assemblée publique du 24 Janvier suivant, est un monument des sentimens que je conservois pour lui & que je conserverai toujours. Il ne m'a point fait de mal réel; & il m'a fait du bien à plusieurs égards, en me fournissant les occasions de re,
fléchir

méchir profondément sur bien des objets que je ne connoissois pas encore suffisamment, & de m'affermir dans des dispositions innées, cultivées par la raison & par l'expérience, & qui, s'il plaît à Dieu, m'accompagneront jusqu'au bout de ma carrière. J'ai pénétré en particulier à travers l'écorce mince & fragile de la fausse amitié que m'avoient jusqu'alors témoignée des hommes légers, faux & ingrats. J'ai tres-bien démêlé la malignité du coup d'œil & du sourire de ceux qui s'imaginoient que j'éprouvois la plus grande confusion intérieure, ou même que j'étois écrasé sans retour. Depuis quatorze ans que tout cela est fini, j'ai joui avec la même tranquillité des faveurs dont la Providence n'a cessé de me combler, & qu'elle n'a sans doute entremêlées de traverses, qu'afin que j'en sentisse mieux le prix, ou pour m'empêcher d'en abuser.

J'espère que vous ne me taxerez pas d'égoïsme à cause de l'étendue de ce narré. Soyez assuré que j'en ai parlé avec le même desintéressement que s'il s'agissoit d'autres personnes, d'autres tems & d'autres lieux.

T. Il seroit plus facile de vous louer que de vous imiter, mais les éloges ne pourroient que vous déplaire, au lieu que l'imitation est le moyen le plus assuré de serrer ces liens si précieux pour moi qui nous unissent.



ENTRETIEN III.

Sur l'obligation & les moyens d'avancer sa propre perfection.

S. Nous avons, ce me semble, développé suffisamment tout ce qui concerne le devoir fondamental de la connoissance de soi-même. Il en coûte pour le remplir; & sans doute en prenant cette peine, en faisant de semblables efforts, on a un but vers lequel on tend.

T. C'est le caractère distinctif de la sagesse de se proposer un but dans tout ce qu'elle fait, de choisir le plus important, & d'employer pour y arriver les moyens les plus efficaces, la voie qui est en même tems la plus courte & la plus sûre. Or tout cela se trouve réuni dans la conduite de l'homme moral: il veut devenir meilleur, il se propose continuellement cette fin, & muni des secours que donne la connoissance de soi-même, il tend vers la perfection; & quoiqu'il ne puisse jamais y arriver, il ne laisse pas d'être tel qu'il doit être, de répondre aux vues de son Créateur & d'accomplir sa destination, dès qu'il fait des progrès

grès non interrompus dans la carrière où il est une fois entré.

S. Mais ne se trouvera-t-il point des gens qui diront qu'il vaudroit mieux s'en tenir à la nature, suivre ses directions, & voguer doucement au gré du courant qui nous emporte, que d'être sans relâche aux prises avec nos penchans, de vouloir les assujettir, les dompter & exercer sur eux un empire dont on ne recueille d'autre fruit que de s'être tourmenté en vain?

T. Vous savez mieux que moi ce qu'il faut répondre à ceux qui donnent ou veulent faire donner les autres dans un piège aussi grossier; mais vous voulez m'engager à développer mes idées sur cette matière, & je le ferai avec plaisir, parce qu'elle me paroît très-digne d'attention. Je n'en connois gueres où les sophismes soient plus fréquens & plus artificieux.

La Nature est un de ces termes vagues qu'on prend dans une foule de sens différens. Laissons à l'écart ceux qui ne se rapportent pas à nôtre sujet. Il s'agit de l'homme: on ne peut entendre par sa nature que l'assemblage des facultés du corps & de l'esprit, dont il est doué & qu'il apporte au monde. On n'oseroit affirmer qu'en naissant il se suffit à lui-même, & qu'il n'y a qu'à le laisser courir
comme

comme le petit poulet au sortir de la coque. On sçait ce que c'est qu'un enfant qui vient au monde, & quel est son sort si on l'abandonne. Il s'agit donc de l'élever: & en quoi peuvent consister les soins qu'on lui accorde? Se bornera-t-on à lui fournir des alimens & à le mettre à portée d'exercer sa faculté locomotive, en le posant à terre, afin qu'il y rampe d'abord & qu'il parvienne à y marcher à quatre. Non; quoique la gent rustique fasse durer trop long tems cet état, elle y fait pourtant succéder des secours & des directions qui redressent l'animal à deux pieds, en lui apprenant à se servir de ses membres pour les ouvrages auxquels il est destiné.

Et l'esprit, l'ame, qu'en fera-t-on? Il faut, dans toute éducation, apprendre un langage & le parler. N'employera-t-on que les mots qui désignent les objets sensibles & les besoins de la vie? Hélas! comment se passera cette vie? Comme celle du quadrupède qui, après avoir tiré la charrue, broute & rumine.

L'homme de la Nature dont on ne cesse de parler est la plus vaine de toutes les chimères, la plus absurde de toutes les fictions. C'est un bloc; on n'en tirera la figure plus ou moins finie qu'il recèle qu'après une suite plus ou moins longue & plus ou moins exacte de coups de ciseau. Le dessein de la Nature, par laquelle

laquelle on ne peut entendre que son sage Auteur, ne sçauroit être d'introduire au nombre des créatures existentes l'individu humain dans un état où il ne peut subsister, ni être bon à rien. Tout comme la structure de ses pieds & de ses mains annonce qu'on pourra lui donner de l'agilité, de l'adresse & de la force; les premiers rayons de son intelligence, à moins que la barbarie la plus grossière ne les ait étouffés, décelent jusqu'où peut être poussé le développement de cette intelligence. Protéger contre ce développement, prétendre faire consister tout l'être & le bien-être de l'homme dans son ignorance, dans sa grossièreté, dans son imperfection primitive; c'est dire qu'une cabane où la pluie pénètre & où toutes les intempéries de l'air se font sentir, vaut mieux qu'une maison solide & habitable.

L'homme naît donc pour être formé par une éducation quelconque. Je n'ai garde de m'engager dans le labyrinthe de toutes les éducations possibles dont on a tellement multiplié les routes de nos jours, & que l'on se plaît à rendre si tortueuses qu'aucun homme sensé ne daigne s'y engager. J'en reste à l'article des penchans dont il est principalement question. Ce sont ces penchans qu'on se plaît surtout à regarder comme l'ouvrage de la Nature, & dont on soutient qu'il ne faut pas les contraindre.

rier, qu'ils doivent se déployer librement & nous servir de guides. Je conviens que ces penchans sont naturels, entant que nous sommes ainsi faits, & qu'en général nous nous portons vers les objets qui nous plaisent, nous nous éloignons de ceux qui nous déplaisent; & cela avec une vivacité, une véhémence, qui répondent d'un côté à notre tempérament, & de l'autre à la force avec laquelle les objets agissent sur nous. Mais seroit-il possible qu'on pût sérieusement s'imaginer que tous ces coursiers fougueux, abandonnés à eux-mêmes, sans mors ni frein, ou la bride sur le col, mèneront constamment & régulièrement l'homme où il doit aller, c'est à dire, à l'emploi de toutes ses facultés de manière à en tirer le meilleur parti possible. C'est précisément, (pour continuer la comparaison qui est fort juste,) comme si, pour traverser les chemins les plus difficiles, pour passer entre les précipices les plus formidables, on atteloit à sa voiture des chevaux indociles, qui n'eussent jamais été dressés. Il n'y a point d'animal plus furieux que l'homme indiscipliné & indompté.

L'intention de la Nature est donc, non que ces penchans soient détruits, (la chose est impossible, autant vaudroit se couper bras & jambes, & le Stoïcisme sur ce point n'est qu'un misérable jargon,) mais qu'ils soient employés
& ap-

& appliqués à leurs véritables usages. Nous avons un goût qui nous fait distinguer entre les alimens ceux dont la saveur est la plus agréable, entre les liqueurs celles qui chatouillent le mieux le gosier. Conservons ce goût; il nous sera utile pendant tout le cours de notre vie, & les plaisirs qu'il nous cause sont très-innocens. Mais ne nous asservissons pas à ce goût de manière à en être les esclaves, à ne nous occuper que des dons de Cérès & de Bacchus, à devenir des Apicius, en un mot à donner dans tous les raffinemens de la friandise, ou dans tous les excès de la gourmandise & de l'ivrognerie.

Il est aisé d'appliquer cet exemple à tous les autres appétits, & en particulier au plus fort de tous; à celui qui porte un sexe vers l'autre. Où en seroit la Société si l'âge de puberté devenoit l'époque d'une licence effrénée? Tous les hommes seroient autant de Satyres; toutes les femmes des Laïs. Et il ne reste que trop des uns & des autres, malgré les entraves des institutions morales & religieuses, pour prouver que ce penchant dégénère aisément en manie. Toutes les passions dans leur origine sont des penchans; retenus dans leurs bornes, ce sont des rames & des voiles qui servent à la navigation, & font avancer vers le port: déchaînés, ils se transforment en vents impé-

impétueux, en tempêtes furieuses, qui fracassent le vaisseau porté contre quelque écueil; ou l'engloutissent dans l'abîme des flots. Le monde n'est-il pas le tableau continuel de tous ces événemens? N'y voit on pas journellement les heureux fruits de la modération & de la sagesse en contraste avec les revers & les catastrophes du dérèglement & de tous les genres d'écarts?

Quel est donc le mot de l'énigme? Que s'est proposé la Nature dans la formation de l'homme? Les Philosophes Payens ont dit que les Dieux s'étoient amusés à produire cette plaisante marionette, *) & qu'elle leur servoit de jouet. Cela étoit digne de leur Philosophie. La nôtre a des principes plus solides, plus dignes & de Dieu & de l'homme. L'Auteur de la Nature a fait l'homme *homme*, c'est à dire, tel qu'il pouvoit être par sa nature, par son essence, tel que l'Intelligence divine se l'étoit représenté de toute éternité, avec ses imperfections, & ses limitations, qui constituent ce *mal métaphysique* inséparable de tous les êtres finis. Il n'y auroit donc à opter pour l'homme qu'entre être & ne pas être; car s'il est, il faut qu'il soit homme. Mais l'existence seroit-elle onéreuse pour lui, s'il veut mettre à profit tout ce qui peut la lui rendre inté-

ressante

*) Οὐ τοι παῖγνιον μηχανημένον ὁ ἄνθρωπος.

ressante & précieuse. J'avoue que c'est à la Religion seule qu'il appartient de résoudre pleinement toutes les difficultés qui concernent les maux de la vie & la manière dont & ces maux & les biens sont dispensés. La Raison a cependant découvert de tout temps des moyens de rendre l'homme, jusqu'à un certain point, arbitre & artisan de son sort, de lui ouvrir des sources de bien-être, telles que l'intégrité, la modération, la bienfaisance, & de lui fournir des remèdes au mal-être, tels que l'abstinence & la patience. On a reconnu de tout tems que l'homme comblé des faveurs de la fortune pouvoit être rongé, déchiré par d'impitoyables vautours, tandis que le pauvre, le misérable même, pouvoient porter tout avec eux & s'envelopper de leur vertu.

A quoi tient donc le bonheur de l'homme ? A sa perfection ? Et d'où procède sa perfection ? De sa perfectibilité. Cette perfectibilité est ce que j'appellois tout à l'heure le mot de l'énigme. Seul entre tous les animaux, l'homme jouit de cette prérogative qui compense abondamment l'instinct, la force, l'agilité, la finesse des sens & d'autres avantages, qui sont dispersés parmi les différentes espèces. La jeune hirondelle bâtit son nid avec autant d'art que la vieille ; mais ces nids sont les mêmes depuis que le monde est monde ; au lieu que les cabanes

font devenues des Palais, des chefs d'œuvre d'Architecture. Le Renard & le Chat, le Singe & l'Eléphant l'animal le plus cher à l'homme, le Chien, ont dans ce siècle toutes les fines-
ses & les dispositions à rendre certains services à l'homme, qu'ils avoient lorsqu'Adam passa les bêtes en revue; mais chacune de ces especes demeure exactement renfermée dans les limites qui lui sont propres; le chat ne courra jamais le lievre & le singe ne gardera jamais les troupeaux. L'homme au contraire est tout ce qu'il veut être, & fait tout ce qu'il veut faire, dans une étendue limitée aussi à la vérité, mais qui surpasse toute imagination. Lumieres, vertus, talens, industrie, réunion de travaux & d'efforts; de quoi les hommes ne viennent-ils pas à bout, & combien de modifications étonnantes n'ont-ils pas imprimées à la surface de notre Globe, que les animaux laissent constamment intacte? Oseroit-on dire après cela que l'homme soit fait pour demeurer tel qu'il vient au monde, c'est à dire, le plus imparfait de tous les animaux, la plus misérable de toutes les créatures? N'est ce pas la voix même de la Nature qui lui crie: *Sors de ta léthargie, éveille toi, évertue toi, tous les matériaux de ton bonheur sont autour de toi, toute la capacité de mettre ces matériaux en œuvre est en toi: la lice s'ouvre, pars, elance toi, cours, ne te ralientis point,*
Et tu

Et tu atteindras le but, c'est à dire, le degré de perfection qui résulte de la perfectibilité humaine en général, Et de ta perfectibilité individuelle.

Ah! si tous les hommes prêtoient l'oreille à cette voix, au lieu du nombre prodigieux de ses habitans qui ne franchissent pas les bornes de l'animalité, on ne verroit qu'une échelle de perfection, si je puis m'exprimer ainsi, où chacun s'empresseroit à l'envi de monter & de devancer ceux qui y monteroient avec lui. Pardonnez l'étendue que je donne à cette discussion; ces considérations sont celles qui m'occupent le plus fréquemment; & pour l'ordinaire leur méditation aboutit à me jeter dans un véritable enthousiasme, à la pensée de ce que l'homme pourroit être, s'il le vouloit.

S. Vous pouviez parler encore long-tems, sans que j'eusse pensé à vous interrompre. Rien n'est plus vrai que tout ce que vous avez dit, & rien n'importe plus aux hommes que de se pénétrer de ces vérités. Mais le plus grand nombre n'y pense pas, & les autres prennent aisément le change. L'illusion qu'ils se font est sans doute grossière; mais elle leur suffit, & s'ils se trompent, c'est qu'ils veulent bien se tromper. Quand quelqu'un a un talent qu'on lui fait appercevoir, ou qu'il remarque lui-même, il s'attache à le cultiver; &

si le succès répond à ses espérances, il croit avoir fait tout ce qu'un homme peut & doit faire pour sa perfection. Un grand Artiste laisse à la postérité un nom qu'il pense lui tenir lieu de tout. Un Philosophe, un Géometre, un Ecrivain, un Poëte même, s'imaginent être par cela seul des hommes aussi excellens, aussi parfaits que le comporte la nature humaine. Tous leurs défauts de caractère & de conduite disparaissent à leurs yeux fascinés par la gloire que certains talens, ou certaines productions leur ont acquise: petits & méprisables par une foule d'autres endroits, ils prétendent passer là-dessus le vernis de leur réputation, qui perd au contraire ainsi tout son éclat. Est-ce donc pour les vocations particulieres que nous avons été placés ici bas? Des mots arrangés, des phrases cadencées, des découvertes mêmes, de véritables inventions, ou bien des exploits, des législations, quelque bonté intrinsèque ou physique qu'ayent ces différentes choses, ont-elles par cela seul une bonté morale, & peuvent-elles tenir lieu de vertus & de perfections? On aime à se le persuader: la flatterie contribue puissamment à fortifier cette persuasion; & c'est ainsi qu'on obtient place parmi les grands hommes, les hommes illustres. Le bon, l'honnête *Plutarque* a suivi le torrent en plaçant dans sa Galerie plusieurs têtes ornées de lauriers, mais chargées de forfaits:

T. Le

T. Le monde est trop vieux pour se corriger, trop imbu de ses préjugés pour y renoncer. Il ne fera jamais d'attention qu'aux perfections partiales, ou plutôt à ce qu'il lui plaît d'appeller des perfections : quant à la perfection totale, à la rectitude, il ne la connoit pas, & par conséquent il n'y pense pas. La beauté tient lieu de tout aux Belles, cette beauté dont l'éclat est aussi passager que celui de la rose, & qui peut être le simple masque de la sottise, de la méchanceté, des plus grands vices. Quiconque est riche est tout : Plutus a la foule des adorateurs : les oreilles de Midas ne l'empêchent d'être exalté comme un Mécène. Qu'un homme se présente de bonne grace dans une compagnie, qu'il y parle avec volubilité, qu'il laisse échapper quelques traits ingénieux, c'est un homme charmant, son commerce est délicieux, il faut le voir, se lier avec lui, quoique ce soit le plus léger, le plus vain, le plus faux des mortels. En attendant la vertu se morfond : le juste vit & meurt sans que personne y prenne garde. Il n'est pas surprenant après cela que tant d'esprits bornés se mettent peu en peine d'acquérir une perfection qui ne leur paroît bonne à rien, une vertu de laquelle on soit réduit à dire en mourant, comme Brutus :

*Te colui, virtus, ut rem; at tu nomen
inane es.*

L'obligation demeure néanmoins dans sa force, & les avantages conservent leur prix pour ceux qui savent les apprécier. Le témoignage intérieur de sa conscience, les suffrages de gens de bien, l'approbation du Juge suprême, ne l'emporteroient-ils pas sur de la fumée & du clinquant ?

S. Malgré l'évidence de ces notions, malgré la vive impression qu'elles font sur nous, il y a une impossibilité morale qu'elles deviennent le principe général & constant des actions humaines. Considérez, je vous prie, ces millions de créatures prétendues raisonnables dont la face du globe est couverte ! Que de soustractions à faire & quelle réduction avant que d'arriver à celles qui peuvent être censées raisonner, avoir des notions abstraites de quelque ordre que ce soit, & partir de là pour arriver à des conséquences ! Quand vous voudrez trier cette portion de la masse, vous vous trouverez bien éloigné du but, c'est à dire, de la classe des hommes qui ont une théorie morale, qui s'en occupent, & qui se proposent d'arriver au but que la sagesse prescrit, à la perfection. Mettez tout d'un coup à l'écart les Sauvages proprement dits, ensuite ces nations plus ou moins grossières, telles que sont celles qui habitent la plûpart des Provinces du vaste Empire de Russie ; ne tenez aucun compte de
tous

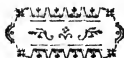
tous les pays où la superstition domine & fait plier sous son joug tout ce qui voudroit revendiquer les droits de la raison ; laissez dans leur ignorance & dans leur misère tant d'habitans des campagnes, consumant leurs forces pour se procurer la plus chétive subsistence, sans cesse courbés sous la verge de l'exaëteur, & ne produisant que de déplorables héritiers de leurs infortunes ; que vous restera-t-il ? Athènes & Rome autrefois, Paris & Londres aujourd'hui, avec quelques autres grandes villes, où les sciences, les arts, les talens, l'esprit & le goût ont des sanctuaires plus ou moins brillans ; sont-ce là en même tems les asyles de la sagesse, les Temples de la vertu ? Mettez dix millions d'habitans dans ces villes ; & ensuite distribuez-les par classes pour estimer à combien de têtes monte la classe des Sages proprement & rigoureusement ainsi dits ? Il faudra de nouveau élaguer cette totalité ; & bien des gens, qui se croient à l'abri de cette opération, ne pourront éviter d'y être compris. Le bas-peuple apparemment la subira sans murmurer, quoiqu'il puisse s'y trouver quelques individus respectables, quelques âmes honnêtes & droites, aux droits desquelles je n'ai garde de vouloir porter le moindre préjudice. Mais l'étage supérieur fera encore d'une bien moindre consistance ; & presque toutes ces têtes altières que le rang, la noblesse, l'opulence &

toutes les distinctions d'apparat remplissent de vent, ne seront bonnes qu'à être précipitées dans la fange du vulgaire. L'état mitoyen offrira sans doute plus de gens sensés, capables de gouverner prudemment leurs affaires, d'élever honnêtement leur famille & de fournir leur carrière sans reproche. Mais dans tout cela il y a plutôt une louable habitude, un heureux mécanisme, qu'un véritable plan & des vues proprement dites. Insensiblement donc nous voilà comme circonscrits dans l'enceinte, non des simples études qui resserrent souvent plus l'esprit qu'elles ne l'étendent, mais des connoissances raisonnées, scientifiques, en un mot, de la Philosophie. Rien n'est plus vrai; le seul Philosophe peut être sage par théorie, vertueux par principes. Mais est-ce là l'effet que la Philosophie a produit de tout tems sur les hommes? Est-ce celui qu'elle produit aujourd'hui? Je ne me joindrai point à ceux qui font de véhémentes sorties contre ces hommes plus ou moins célèbres qui s'arrogent aujourd'hui exclusivement le titre de Philosophes; mais je me garderai bien de reconnoître cette qualité dans tous ceux qui la prennent: je la vois trop fortement démentie par leur conduite, & surtout je dégraderai hardiment tous ceux qui attaquent, non seulement d'une manière formelle, mais par des voies indirectes quelconques, cette

cette Religion qui, indépendamment de tous ses autres caractères, est l'unique lien de la société, la base de tous les établissemens, la source unique & infaillible du bonheur éternel.

T. L'analyse que vous venez de faire du genre humain & le dépouillement successif de toutes les classes qui le composent, sembleroient nous remettre dans le cas de Diogene, & nous obliger à reprendre la lanterne, pour chercher l'homme, cet homme qui tend d'un pas ferme & constant vers la perfection; & nous aurions peu d'espérance de le trouver. Cependant vous avez fait renaître cette espérance en finissant par les salutaires effets de la Religion. S'il y a de vrais Sages, (& il y en a, j'oserois même prédire qu'il y en aura toujours,) ce sont les Chrétiens éclairés, qui pénétrés de l'excellence de la doctrine du Sauveur, font consister toute leur gloire & tout leur bonheur à la pratiquer, ne participent point à la corruption du siècle; ne se laissent point entraîner par le torrent de l'irrégion; & qui, dans quelque tems qu'ils vivent, dans quelque lieu qu'ils se trouvent placés, n'ont point honte de l'Evangile, dans la profession & dans la pratique duquel ils vivent & meurent. Le nombre de ces sages Chrétiens est même plus grand qu'on ne se l'imagine; mais la modestie, l'humilité, le silence, la retraite,

en déroben la plupart aux regards du public : *leur vie est cachée en Christ.* On ne parvient à les découvrir que lorsque leur naissance ou leurs emplois les exposent au grand jour, ou qu'il survient dans leur vie quelque circonstance particulière où ils sont obligés de rendre raison de la foi & de l'espérance qui est en eux. De tous les illustres modernes qui ont connu le prix de cette gloire, la seule solide, & qui se sont montrés les plus dignes d'en jouir, je n'en connois point dont l'exemple m'ait plus édifié, touché, convaincu que l'immortel Chancelier DAGUESSEAU.





ENTRETIEN IV.

Sur l'obligation & les moyens d'avancer la perfection des autres.

 La Nature a donc mis dans l'homme l'empreinte manifeste de la *perfectibilité*; elle lui a fourni tous les moyens qui peuvent le faire entrer dans cette carrière, & l'y conduire par une suite de degrés aussi loin que le permettent sa nature & ses forces. Mais nous avons vu que tout cela demeure inutile sans le concours des circonstances requises, & que c'est le cas du terroir en friche à qui sa bonté intrinsèque ne causera jamais aucune fertilité.

T. Il n'est plus nécessaire d'insister là-dessus: l'homme ne sauroit, à aucun égard, se suffire à lui-même. Abandonné, il périt en naissant, il s'abrutit en croissant: & dans tous les âges de la vie, lors même qu'il a eu les secours de l'éducation, jetté sur quelque plage inhabitée, dans quelque Isle comme celle de Robinson, si son industrie peut le faire subsister, sa condition ne laisse pas d'être déplorable. Ce Roman, beaucoup plus philosophique

que qu'il ne le paroît à ceux qui ne le lisent que pour s'amuser, montre également bien deux objets très-importans; le premier, c'est qu'on fait bien d'acquérir dans la jeunesse des connoissances & une dextérité qui peuvent rendre des services essentiels au besoin; la seconde, c'est qu'avec ces connoissances & cette dextérité on ne laisse pas d'être fort à plaindre; dès qu'on devient parfaitement isolé. Mais ces cas sont trop rares, pour faire des théories & donner des préceptes qui s'y rapportent. Saifissons plutôt une conséquence qui mérite bien notre attention, c'est que l'homme qui a besoin du secours de tous ses semblables pour vivre & jouir de la vie, doit accorder des secours réciproques à tous ceux d'entre ses semblables qui se trouvent à portée de les implorer, & en droit de les exiger.

S. J'apperois là, en effet, de quoi suffire aujourd'hui à notre conversation, & la rendre une des plus satisfaisantes pour nous. Et d'abord, comme la revue des habitans de la terre nous a prouvé qu'il y en a bien peu qui aient l'idée de leur propre perfection, de l'obligation d'y travailler, & des moyens d'y réussir, je pense qu'il y en a moins encore qui s'occupent de l'idée de la perfection des autres, qui croient devoir la procurer, & qui s'en occupent sérieusement. L'amour propre fait au moins

moins que nous avons des notions confuses & des velléités imparfaites sur notre propre perfection; mais ce même amour propre nous détourne communément de l'attention que nous devrions faire à la perfection des autres. La façon la plus ordinaire de vivre est de n'être au monde que pour soi & de rapporter tout à soi.

T. Cette façon de penser est cependant utile qu'on jette les yeux sur les autres, & qu'on leur fait du bien, parce qu'ils nous sont nécessaires, utiles, ou agréables. Sans ce motif, quelque subalterne qu'il soit, la société seroit, pour ainsi dire, beaucoup plus aride; mais en vertu de l'axiome par lequel nul ne se suffit à lui-même, il faut engager, inviter, amorcer ceux qui peuvent subvenir à quelques uns de nos besoins, naturels ou artificiels, à se prêter à nos desirs. Ici l'intérêt est l'unique ressort; & toutes les conventions dans la société se réduisent à ces deux formules: *Do, ut facias: facio, ut des.*

S. Il faut traiter les hommes en général, comme les mauvais payeurs; en tirer ce que l'on peut & comme l'on peut. Après cela il s'agit d'épurer leurs sentimens & d'annoblir leurs actions. La tâche est sans doute difficile. Ce n'est pas sans peine qu'on obtient leur attention, toujours absorbée dans la frivolité;
&

& quand on l'a obtenue, mille sophismes se présentent pour combattre les raisons solides qu'on leur allégué.

T. J'attens de vous l'exposé de ces raisons ; & je suis d'autant plus avide de l'écouter , que j'ai peut-être plus parlé que je ne l'aurois dû dans nos Entrétiens précédens ; mais il m'a paru que vous vouliez juger du fond de mes idées & de mon talent pour les développer. Quelque ton que je prenne vis-à-vis de vous, je n'en reconnois pas moins ma qualité de disciple , & en vous celle de maître.

S. Il est à peu près tems que cette subordination disparoisse. Quiconque a fini la carrière de ses études, est censé maître, sauf à lui à penser modestement sur son propre compte, & à faire cas des lumieres dûes à l'âge, à l'expérience & à une longue habitude de la réflexion. A présent, puisque vous voulez écouter, je vais parler.

Le premier motif que je propose aux hommes pour travailler de concert à leur perfection, c'est la communauté de leur nature, & les indices manifestes que cette nature leur fournit que c'est là leur vocation, leur intérêt proprement dit, la source toujours ouverte & inépuisable de tous les avantages dont ils peuvent jouir. Les petites sociétés que certaines
espe-

especes d'animaux, comme les abeilles, les castors &c. sont capables de former, sont un emblème de ce que les hommes peuvent & doivent faire. Ces animaux n'ont qu'un art, un talent; mais l'homme a tous les arts, tous les talens: il n'a qu'à s'instruire; il en instruira d'autres; & ces hommes instruits feront les uns des maisons & des villes, les autres des vaisseaux & des flottes; ceux-ci des ateliers de Peinture, de Sculpture, ceux-là des fabriques, des manufactures; ici des économies rurales, là des observatoires; la terre se couvrira, se revêtira de tout ce qui peut l'orner & l'embellir; & si les vertus mettent le ciment à l'édifice, il sera aussi durable que brillant. Je ne conçois pas qu'un homme puisse envisager un autre homme, sans dire: Voilà mon frere, un autre moi-même; il peut être mon compagnon, mon ami; deux vaudront mieux qu'un; & en suivant le fil de cette progression, en ne perdant point de vue la maxime: *Vis unita fortior*, le genre humain entier, douce illusion! ne formeroit qu'une seule famille, dont les liens seroient plus étroits que ne le sont souvent ceux qui unissent les familles proprement dites. Un événement heureux, favorable à une Nation, à quelque distance qu'il arrivât, répandroit la joye chez toute autre; à peu près comme le soleil, en se levant, dore de ses rayons toute la surface de l'horison. J'en puis parler

parler par expérience dans ce moment même. *) On vient m'annoncer l'heureuse délivrance de la Grande-Duchesse de Russie, & la naissance d'un Prince, héritier de cette vaste & puissante Monarchie. Je me livre à un véritable sentiment de cette joye pure, qui accompagne en tout tems la bienveillance universelle: & quoique je n'ignore pas les deux faces qu'offre la naissance des Princes destinés à regner, & qui d'ailleurs peuvent tomber sur les marches du Thrône avant que d'y être assis, je partage avec la Nation que cette naissance jette dans des transports d'allégresse, l'illusion pareille à tant d'autres sans lesquelles les mortels seroient trop à plaindre. Qu'il vive donc cet auguste enfant, & qu'un jour il égale en bonté Titus & en bonheur Trajan! Je ne dois pas dissimuler non plus que j'ai tant de relations anciennes et particulieres avec la Russie qu'il y auroit non simplement de l'insensibilité, mais réellement de l'ingratitude dans mon fait, si je n'étois pas affecté comme je le suis. Je serois fort tenté de me permettre des détails qui ne vous ennuyeroient peut-être pas; mais qui, nos Entretiens étant destinés à devenir publics, pourroient avoir un air de *jaillance*, pour lequel j'ai toujours eu le plus grand élo-

*) Le Samedi 3. Janvier de la présente année 1778. à dix heures du matin, étant dans mon cabinet, la plume à la main.

éloignement. Ainsi je me hâte de reprendre le fil de mon sujet, & de passer à un second motif déterminant de travailler à la perfection de nos semblables.

Je le puise dans le plaisir qui résulte d'une semblable union, dans les charmes de l'amitié, dans la satisfaction inexprimable qu'on éprouve en voyant tout fleurir & prospérer autour de soi, surtout quand on y contribue & qu'on recueille manifestement le fruit de ses soins. Tous ces sentimens, il est vrai, ne sont faits que pour des âmes nobles & généreuses : tandis que les âmes communes & basses les regardent comme de pures chimères, comme de vrais écarts du but, auquel elles estiment qu'on devoit toujours tendre, savoir son propre bien-être, l'accroissement des avantages qu'on desire le plus, suivant qu'on est ambitieux, avare ou voluptueux. Au lieu de se féliciter d'avoir aidé une personne à qui quelque sorte de besoin ou de souffrance rendoit l'assistance d'autrui nécessaire, ils auroient du regret d'avoir perdu leur temps, leurs soins, & surtout leur argent. Il n'y a que trop de ces gens durs, inaccessibles, à l'épreuve des sollicitations les plus vives & des impressions les plus touchantes ; le mal d'autrui n'est jamais pour eux que songe ; ou bien ils ont des prétextes tout prêts pour se dispenser d'accorder leur secours : tan-

tôt on veut leur en imposer & les besoins ne sont pas réels; tantôt on s'est jeté volontairement dans la misère, & l'on y demeure par sa faute, par ses désordres, par sa paresse; tantôt on a des ressources, & le travail suffit pour tirer d'affaire. Ah! si ces cœurs de marbre étoient dans de pareilles situations, (& il est très-aisé qu'ils y tombent,) ils sauroient combien elles sont dignes de pitié; ils reconnoîtroient la première de toutes les règles, la plus indispensable de toutes les obligations: celle de faire à autrui ce que nous voudrions que l'on nous fît.

Mais c'est encore une, des plus fortes illusions des personnes de cet ordre que de se croire exemptes des revers, des disgrâces, des situations fâcheuses où d'autres se trouvent sous leurs yeux. Elles disent, sinon formellement, au moins tacitement: Que m'importe! Cela ne me regarde pas. Je ne me verrai jamais dans le cas de tendre la main & de solliciter la compassion. Crésus ne faisoit aucune attention à la réflexion du sage Solon, que personne n'est heureux avant sa fin: & la splendeur du Trône lui dérobait la perspective du bûcher. J'accorderai cependant, si l'on veut, au gros des heureux du Siècle, que rien ne leur manquera jusqu'à leur fin: & je chercherai d'autres avenues pour arriver, ou à leur esprit

esprit par la voie du raisonnement, ou à leur cœur, par celle du sentiment. Ils traitent les principes de la bienveillance universelle, & ses effets immédiats compris sous le nom de bienfaisance; ils traitent, dis-je, & cette théorie & cette pratique, de rêveries; comme le Cardinal Dubois appelloit les projets de l'Abbé de St. Pierre, *les rêves d'un homme de bien*. Pour ne laisser aucun fondement à ces imputations, il faut en effet déterminer exactement les notions dont il s'agit ici, & les dégager de tout ce qu'on y mêle quelque fois d'outré & d'exagéré.

La bienveillance universelle est une disposition réelle & sincère par laquelle on veut le bien de tous les hommes sans exception, & l'on est disposé à le procurer en toute occasion, mais avec des restrictions sans lesquelles ce devoir seroit impraticable ou déraisonnable. La première est qu'il ne s'agit pas de faire la revue de tous les individus, non seulement du monde entier, mais d'une Société quelconque, sur laquelle on n'est pas chargé de veiller, pour s'informer au juste de l'état & des besoins de chacun dans l'intention d'y subvenir. La moindre partie d'une semblable tâche épuiserait bientôt les forces & les facultés de quiconque voudroit l'entreprendre. Ce seroit donner dans les visions de ces Che-

valiers qui s'érigeoient en redresseurs des torts, ou imiter la simplicité du bon Académicien *Des-Billetes* qui, remarquant que le milieu des banquettes du Pont-neuf s'usoit parce que tout le monde y marchoit, prenoit toujours les bords, afin de les user proportionnellement. Non: comme, personne ne sauroit se suffire à soi-même, personne aussi ne sauroit suffire à tous.

Il s'ensuit de là que chacun doit se tracer une enceinte dans laquelle il exerce ses œuvres d'humanité & de charité; & qu'ici comme partout ailleurs, le principe des indiscernables a lieu, cette enceinte étant différente pour chaque individu, à raison de ce qu'il est & de ce qu'il peut. Est-on pere de famille? On élève sa famille, & non celles des autres; mais, si l'on peut être de quelque utilité à celles-ci, on en saisit les occasions avec plaisir. Il en est ainsi de toutes les relations où l'on peut se trouver, de tous les postes que l'on peut occuper. Plus on a les moyens de faire du bien; plus on doit en faire. Qu'on mesure après cela de l'œil l'intervalle entre le Magistrat d'une petite Ville & le Souverain d'un vaste Etat: on comprendra sans peine ce qui convient à l'un & à l'autre, entant qu'ils peuvent influer sur le bonheur de leurs semblables. On a bien raison de dire que les Rois sont les images

ges de la Divinité; mais on n'a raison qu'autant qu'on fait consister cette image dans le pouvoir de faire du bien, dans la volonté de le faire & dans l'emploi des moyens les plus convenables à ce but. Un Prince qui ne pourroit point faire du bien, seroit une Idole; un Prince qui ne le voudroit pas, seroit un Démon; celui qui le veut & le fait, est un Dieu. Mais la sagesse est encore plus caractéristique à cet égard que la bonté. Celle-ci seule peut être foiblesse, prodigalité. La vraie bonté, celle de Dieu, consiste à rendre heureux des êtres susceptibles de bonheur, en leur accordant tout ce qui peut contribuer à leur véritable bien. Quand donc l'Homme du peuple, (car c'est là la fonction & le plus beau titre des Maîtres du monde,) quand cet homme est véritablement homme, & peut dire: *Nihil humani a me alienum puto*, il donne à tous ses sujets, non la même attention, mais l'attention qui leur convient; ses regards s'étendent jusqu'aux objets les plus éloignés & pénétrent jusqu'aux plus cachés; il maintient l'ordre & l'harmonie entre les différens Ordres de l'Etat; & ne se bornant pas à une représentation théâtrale, il est Roi de nom & d'effet, *Rex a regendo*, il connoit tous les ressorts du Gouvernement, & les fait mouvoir avec la justesse requise. Tel est un bon Roi, un Roi véritablement bienfaisant. S'il ouvre ses

trésors, s'il répand des largesses, il ne se contente pas de les destiner aux usages les plus louables, à soulager, par exemple, des Provinces désolées par la Guerre, ou affligées par quelque calamité publique; mais il veille à la dispensation, à la distribution de ces largesses, pour empêcher que la faveur n'en règle les portions, ou qu'en passant par des mains infidèles, elles ne s'y attachent en bonne partie. En descendant de ce faite de l'élévation humaine, & en parcourant tous les degrés qui lui sont inférieurs, il ne sera pas difficile de concevoir ce que chacun peut faire de bien, l'obligation ou il est de le faire, & la manière dont il lui convient de s'en acquitter. Je ne crois pas que ceux à qui j'expose ces idées, osent les réléguer dans le pays des chimères: je me persuade au contraire que, sous quelque Gouvernement qu'ils vivent, ils voudroient que les choses y fussent sur un semblable pied, & que toute extorsion, concussion, oppression, & autre déprédation en fussent bannies, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes les concussionnaires & les déprédateurs.

Cependant, puisqu'on veut des restrictions, & qu'il en faut effectivement, je vais en indiquer. Je les réduis à trois, & j'exprime la première par l'axiome Latin: *Nemo ultra posse tenetur*. On ne sauroit aller au delà de
les

les forces; on n'est pas obligé de faire, non seulement ce qui n'est pas physiquement possible, mais même ce qui ne l'est pas moralement. Vous me demandez ce que je n'ai pas; je ne saurois vous le donner. Vous voulez que je supporte des fatigues accablantes pour moi: le devoir de ma conservation s'y oppose. Vous avez besoin d'une somme que j'ai effectivement; mais sans laquelle je ne puis faire la dépense de ma maison, soutenir mon commerce &c. ne soyez pas surpris que je vous la refuse, bien entendu que je ne vous paye pas de vaines excuses, de mauvaises défaites. Je jouis de la protection d'un Grand, de la faveur d'un Prince: vous me priez de faire en votre faveur une démarche, qui d'un côté vous seroit inutile, & de l'autre me seroit préjudiciable: la pouvez-vous exiger?

En second lieu, quand quelqu'un demande des services & des secours dont il peut se passer, soit parce qu'ils ne sont d'aucune conséquence, ou même qu'ils ne lui sont pas réellement avantageux, ou bien parce qu'il peut se tirer d'affaire par lui-même, le refus n'a rien de dur & d'inhumain. Un joueur, un dissipateur, qui veulent mettre des amis à contribution, ne doivent pas s'attendre à en trouver parmi les gens sensés. Un homme qui auroit une bonne voiture & de bons chevaux, mais

voudroit les épargner par quelque tems fâcheux ou sur quelque chemin difficile, ne feroit pas bien venu s'il s'adressoit à un autre pour lui emprunter ce qu'il a sous sa main & à ses ordres. Les paresseux bien avérés, *mendicantes validi*, sont indignes d'assistance. Sans cette sage circonspection, on seroit continuellement harcelé & bientôt épuisé. Mais il faut se garder de juger sur la simple étiquette. Les haillons, par exemple, couvrent quelquefois l'impudence, ou même masquent l'aïssance. Un honnête homme, du nombre de ceux qui sont qualifiés à bon droit *pauvres honteux*, aura conservé un vêtement simple en bon état; n'allez pas dire là-dessus; il est bien mis & n'a besoin de rien; la méprise seroit cruelle. Il n'en seroit pas de même d'une personne du sexe qui mendieroit avec des affiquets & des pompons: il n'y auroit point d'inconvénient à la renvoyer, & même à la relancer. Toutes ces distinctions demandent de la sagacité; mais, dans les cas douteux, il faut toujours pencher du côté favorable. J'aurai toujours plus de regret d'avoir rebuté un véritable indigent, que de m'être laissé duper par dix escrocs.

Enfin, dans les cas de collision entre nous-même, & le prochain, il est encore permis de dire: *Primo mihi, deinde tibi*: principe
équi-

équivalent à celui-ci ; *Charité bien ordonnée commence par soi-même*. Je me souviens d'avoir entendu dans mon adolescence un vieux Prédicateur rempli de singularités, *) qui citoit quelquefois ce diction, & ne manquoit jamais d'ajouter ; *Maxime diabolique*. Il avoit raison, dès qu'il considéroit ses applications ordinaires, faites par un amour propre aveugle, par une cupidité démesurée. Mais il en est comme de toutes les sentences vulgaires & proverbiales, dont le fond ne manque presque jamais d'être vrai. L'intérêt personnel l'emporte incontestablement sur celui d'autrui, pourvu que l'intérêt soit réel & la collision effective. Mais les hommes étant les juges dans leurs propres causes, on n'a pas de peine à deviner comment ils prononcent. D'abord ils appellent intérêt ce qui n'en est pas un, comme la fausse gloire, un ridicule point d'honneur, tous les succès qu'on obtient & tous les gains qu'on fait par des voies obliques. On se félicite, on se glorifie d'avoir réussi, de l'avoir emporté sur des concurrens, dans des cas où l'on devroit rougir, être couvert de confusion. On appelle aussi collision ce qui ne doit pas porter ce nom. Il faut que les choses soient égales, sinon avec la dernière précision, au moins à peu près, pour

H 5 que

*) M. François Repey, Pasteur de l'Eglise du Werder, mort à la fin de 1724.

que la prépondérance de notre intérêt sur celui du prochain ait lieu. Irois-je, pour gagner un écu, en faire perdre cent à un autre? Ou si cent écus ne sont pas plus pour moi qu'un écu pour un autre, serai-je avide d'un gain presque nul pour moi, & très-considérable pour un autre. Voilà une balance qu'il faut toujours tenir & où il faut mettre les poids que j'indique, ceux des valeurs relatives, & non ceux des valeurs effectives, avant que de se décider. Changeons d'exemple: celui qui me vient dans l'esprit, me paroît frappant. On s'insinue dans les bonnes grâces d'un Grand, on parvient à lui plaire par une conversation amusante. Fort-bien jusques-là. C'est la rôle que jouoit l'Abbé *de Bois-robert* auprès du Cardinal de Richelieu: il déridoit le front sombre de ce Ministre altier, & étoit si utile à sa santé, que le Patron l'ayant une fois disgracié pour quelque écart, *Citois*, Médecin du Cardinal, faisant semblant de donner une Ordonnance, écrivit *Recipe Bois-robert...* Mais les trois quarts de ces Causeurs amusent aux dépens du prochain, ramassent les nouvelles vraies & fausses, épuisent la chronique scandaleuse, & peuvent par là faire le plus grand tort à quantité d'honnêtes gens. Auroient-ils bonne grace de recourir à la collision: il faut que je fasse mon office; souffre ou sauve qui peut. Autant siéroit au voleur de

de dire: Il faut que je vole. La réponse de M. d'Argenson à l'Abbé des Fontaines quadre ici à merveille. Ce Pirate littéraire étant repris par le Magistrat au sujet de quelque brocard injurieux qu'il avoit mis dans ses feuilles, crut s'excuser en disant; *Monseigneur, il faut que je vive*: à quoi M. d'Argenson répondit avec une gravité tout à fait plaisante: *Je n'en vois pas la nécessité.*

A ces exceptions je joins, pour lever toute difficulté, une observation générale sur le devoir qu'on appelle *amour du prochain*, c'est qu'il ne faut point attacher au sentiment qu'il suppose ce qu'on nomme ordinairement amour ou amitié. L'idée seroit extravagante. D'abord tous ceux que nous ne connoissons pas, ne sauroient nous modifier, nous déterminer en aucune façon. *Ignoti nulla cupido*, & par conséquent *nullus amor*. Ensuite, parmi ceux que nous connoissons, la très-majeure partie ne peut que nous laisser dans une parfaite indifférence: & parmi le reste il y a des gens méprisables, des gens haïssables, dont la présence inspire de la répugnance, & avec qui l'on ne pourroit se résoudre à lier aucun commerce. Que reste-t-il donc? Les amis proprement dits. Et où sont-ils? Personne n'ignore tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on peut dire à cet égard. Dieu lui-même ne pourroit

roit refondre nos idées & nous prescrire des sentimens qui heurtent de front ou détruisent ceux que la Nature inspire. Autant vaudroit nous imposer la loi de trouver l'amer doux & le doux amer, le triangle quarré & le quarré triangulaire. J'avoue que nous avons souvent de préventions injustes & des aversions machinales; mais je n'avoue pas moins qu'il y a des prochains qui ne furent jamais faits pour être aimés, & qui travaillent continuellement à étouffer jusqu'au germe de toute disposition à prendre pour eux quelque attachement. Mais le fond de la bienveillance n'en souffre aucune atteinte, & les effets de la bienfaisance n'en vont pas moins leur train. Et voici le véritable état de la question à leur égard. D'abord je voudrois qu'ils fussent autres qu'ils ne sont, que tous leurs défauts se changeassent en perfection, tous leurs vices en vertus; & si je pouvois y contribuer, ce seroit avec empressement. Ensuite je fais tout ce qui dépend de moi pour les supporter, je prens les choses du meilleur côté, si elles en ont un, ou du moins mauvais; je leur donne des conseils, s'ils veulent les entendre, ou du moins des exemples propres à les rendre meilleurs: & quand tout cela ne sert à rien, je prens le parti de m'éloigner d'eux comme on s'éloigne d'un buisson qui pique, d'un feu qui brûle, d'un chien qui veut mordre. Tout cela ne m'inspire point
de

de haine contr'eux, lors même que j'en ai reçu personnellement quelque offense, ou quelque dommage. C'est là, il est vrai, le plus sublime effort de la raison; ou même il n'y a peut-être que la Morale évangélique qui puisse y conduire; mais si elle y conduit, ce n'est point par la voie de l'autorité, insuffisante ou même inutile en pareil cas; c'est par celle du raisonnement, rien n'étant plus parfait que l'accord de la Raison & de la Religion pour ceux qui savent & veulent saisir les vrais principes de l'une & l'autre. Raisonnons donc: pourquoi haïr? Qu'y gagne-t-on? C'est un état incommode, un tourment: c'est ajouter un mal à un autre mal, & se punir soi-même. Allons plus loin. Celui dont nous nous plaignons, a tort ou droit. Si c'est le premier, il faut le laisser dans son tort; il est seul à plaindre par son aveuglement, par son emportement: Voudrions-nous l'imiter, lui ressembler? S'il a droit, ne nous en prenons qu'à nous mêmes de ce qui nous arrive, & cherchons les moyens de réparer ce que nous avons dit ou fait, de ramener & d'apaiser notre adversaire.

: Quand on est venu à bout, en approfondissant de pareilles considérations, de fermer l'accès de son cœur à la haine, l'obligation naturelle renaît, elle prend le dessus & l'on y satisfait

tisfait sans contrainte, ou même avec plaisir. Toute occasion de rendre le bien pour le mal, devient alors précieuse. Depuis longtems quelqu'un me rendoit des embûches, cherchoit à me faire périr. Je le vois prêt à tomber dans un piège dont je le garantis, formellement engagé dans un danger dont je le délivre. Quelles délices pour une ame humaine, pour un cœur généreux ! J'ai été méprisé, rebuté par un homme placé dans une élévation dont il est déchu, tandis que je m'y vois parvenu. Il ne s'apercevra jamais que j'aye conservé le moindre souvenir de ses procédés ; & je ne connoîtrai d'autres représailles que celles de lui témoigner les égards, de lui accorder les secours qu'il m'avoit refusés. Le mot de Louis XII. réunit toute cette théorie du cœur, si je puis m'exprimer ainsi : *Un Roi de France ne venge point les injures d'un Duc d'Orléans.* Sans être Roi, dans quelque situation que l'on se trouve, on peut penser en Roi, ou en homme digne de l'être.

Je m'apperçois que je ne finirois point, si je voulois me livrer à tout ce que cet intéressant sujet m'offre avec d'autant plus d'abondance qu'il n'y en a point sur lequel j'aye plus médité. C'est pour cela même que je finis *ex abrupto*, en disant qu'on ne sçauroit porter avec soi un plus riche trésor qu'un
fond

fond de bienveillance que rien n'est capable d'altérer ni d'épuiser. De toutes les vertus c'est la plus propre à l'homme, & celle qui porte continuellement & immédiatement sa récompense avec elle. Qu'on est à son aise quand on sent qu'on ne veut de mal à personne, & qu'on fait en toute occasion & sans acception de personne tout le bien dont on est capable! Qu'il est doux de vivre, d'avoir vécu, de mourir, arrosé, rafraîchi par cette eau pure & vive, par cette eau jaillissante en vie éternelle! *Bienheureux en effet sont ceux qui meurent ainsi au Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux, & leurs oeuvres les suivent.*

T. Il me semble, à mesure que je vous entends, que j'arrive à ce période fortuné: mon ame franchit l'intervalle qui l'en sépare encore, & s'élance vers ce ravissant objet. Oui, mon digne Ami, on n'est & l'on ne peut être heureux qu'en voulant le bien & en le faisant. Si chaque homme pensoit & agissoit ainsi, la Terre redeviendrait un Paradis terrestre, qui ne différeroit de celui qui fut le séjour de l'innocence que par les accidens physiques & les calamités publiques. Quelque redoutables que soient les maux de cet ordre, ils seroient bien adoucis, je dirois presque amortis, par l'empressement avec lequel tous courroient au secours
de

de chacun, & contribueroient autant qu'il dépendroit d'eux au soulagement des souffrans & à la consolation des affligés. Au lieu de cela la plupart des maux & les plus grands maux viennent non seulement des hommes mêmes qui se les font les uns aux autres; mais encore ils sont aggravés par ceux qui en sont témoins, dont la plupart ressembtent aux Consolateurs de Job, & se plaisent à ajouter affliction à l'affligé. Je ne sçai si je me trompe; mais ceux-ci me sont encore plus odieux que les premiers, & je souhaite d'avantage d'être délivré des faux amis que des ennemis déclarés. Aussi les Pseaumes de David sont-ils remplis des plaintes les plus amères contre la perfidie & les trahisons de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits & admis à sa confiance la plus intime.

Je crains de multiplier les digressions; mais je ne saurois me résoudre à supprimer une façon d'envisager l'exercice de la bienfaisance, qu'on est porté à prendre pour accessoire, & que je regarde au contraire comme essentielle & capitale. On croit avoir complètement défini l'homme bienfaisant en disant que c'est celui qui fait du bien, qui donne ce qu'on lui demande, qui accorde en général les secours requis dans une mesure, sinon abondante, au moins suffisante. Dans tout cela on n'a point égard

moins suffisante. Dans tout cela on n'a point égard à la manière : & c'est cette manière qui, selon moi, fait le prix du bienfait, & caractérise le vrai bienfaiteur. Est-ce donc donner que de résister pendant longtems aux plus pressantes sollicitations, aux plus vives instances, de ne céder qu'à regret, d'affaiblir ses dons de reproches, de duretés, de les faire de la plus mauvaise grâce, & de navrer par là beaucoup plus sensiblement le nécessaire, qu'on ne peut le réjouir par l'utilité & la valeur intrinsèque du don ? Voilà pourtant comment la partie souffrante du genre humain est presque toujours traitée par la partie florissante : voilà ce qui rend les riches si odieux, les Grands si méprisables : voilà ce qui change les actions de grace & les bénédictions dont les voûtes de l'atmosphère devroient retentir dans les différentes régions du Globe, en imprecations & en malédictions. Je sçai que l'humilité & la patience conviennent aux pauvres ; mais il y a bien des cas où je ne sçaurois blâmer leur sensibilité, cette noble fierté qu'inspire l'égalité naturelle à ceux qui voyent des pigmées prendre une attitude colossale, des reptiles s'efforçant d'en écraser d'autres. Loin de moi donc le bienfaisant dénaturé, qui non seulement a du regret aux miettes qui tombent de sa table, mais qui laisse l'honnête pauvre exposé aux injures de l'air, au milieu

des chiens qui lui rendent au moins l'office de lécher ses playes.

Je n'ai pas tout dit; & je voudrois même que ce qui me reste à dire, fût encore plus d'impression que ce qui vient de précéder. Il n'est pas toujours possible de faire du bien; & avec les meilleures intentions du monde, on se trouve souvent dans l'impuissance d'obliger. Quel est le devoir de ceux qui se trouvent dans ce cas? c'est de rendre leur refus équivalent à un don par l'affabilité & les démonstrations les plus sincères de tous les sentimens de la plus grande bienveillance. Ceux qu'on renvoye de cette manière sont bien plus satisfaits que ceux qui obtiennent avec les desagrémens dont nous avons parlé. Je suis vivement indigné quand je vois des mortels pêtis du limon le plus grossier, bouffis de l'orgueil le plus ridicule, se prévaloir de quelques petits postes qu'ils occupent, de quelque supériorité qu'ils s'arrogent, pour traiter du haut en bas des gens qui valent mille fois mieux qu'eux, pour les humilier par leurs propos désobligeans, & passer jusqu'à de vraies insultes, qui sont autant de coups de poignard pour celui qui les reçoit. Le malheureux n'est-il donc pas une chose sacrée? Et si réellement nous ne pouvons l'aider, ne dépend-il pas de nous de substituer au fiel dont nous l'abreu-

vons

vous le miel & le baume d'une vraie charité? Qu'on ne la confonde pas cette charité avec le langage imposteur d'une fausse compassion, qui s'épuise en belles paroles & en vaines promesses, sans avoir aucun dessein de secourir ceux à qui l'on donne de pareilles espérances. Il vaut mieux être un *bourru bienfaisant*; mais pourquoi être bourru? Si c'est un défaut de tempérament, il est supportable; mais dans la plupart de ceux qui se présentent sous ce caractère, c'est un défaut de caractère, un manque d'humanité. Souvenons-nous toujours que la perfection est notre but, & qu'il faut y tendre sans relâche.

S. On voit bien que c'est le cœur qui vient de parler dans tout ce que nous avons dit, vous & moi, sur le plus aimable de tous les devoirs, celui d'aimer, sur la plus satisfaisante des occupations, celle de faire du bien. Il résulte donc de cet Entretien & du précédent, que nous devons travailler constamment & avec une égale ardeur à notre perfection & à celle du prochain; ce qui offre encore un point de vue, ou une manière d'énoncer cette assertion qui la détermine exactement, & bannit toutes les fausses restrictions, toutes les réserves injustes que l'amour propre pourroit suggérer. Cet énoncé est, que nous ne devons jamais avancer notre perfection aux dépens de celle d'autrui, &

en général nous procurer aucune sorte d'avantage au détriment du prochain. Rien pourtant de plus commun : c'est un usage, pour ainsi dire, décidé ; & l'on se moque de la simplicité de ceux qui ne veulent pas s'y conformer. Dès qu'on entre dans le monde, il faut y faire ses affaires, & les y bien faire, *facere rem, quomodocunque rem* ; celui qui a le plutôt atteint le degré d'élévation, la somme de richesses, auxquels il aspireroit, est le plus habile, le plus considéré, le plus honnête homme.

On ne peut s'empêcher, quand on a des principes, de frémir intérieurement en voyant à qui l'on accorde les égards, les déférences, les distinctions dans la société. Un Monopoleur qui a coulé à fond cinquante familles & les a privées d'une subsistance honnête, pour remplir des coffres où l'or & l'argent sont entassés sans compte ni mesure, est un pilier de l'Etat, un homme qu'on ne sçauroit trop révéler. Un Publicain qui est inventif en fait d'exactions, & entre les mains duquel les produits de la sueur & du sang du peuple grossissent annuellement, est un mortel précieux, qu'il faudroit faire venir du Monomotapa, s'il ne se trouvoit pas ailleurs. Dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, on ne connoit point d'autre manœuvre. Traversé-t-on une campagne en voiture ? Pour épar-

gner

gner quelques tours de roue, on foule un champ & l'on fait le dégât dans une moisson? Est-on voisin de quelqu'un? On détourne de sa propre maison tout ce qui pourroit la détériorer, non seulement sans s'inquiéter si la maison contigue en pâtit, mais en y contribuant formellement? Ce que de simples particuliers font en petit, les Princes, les Rois, les Conquérans surtout le font en grand : des milliers de malheureux ne font jamais à leurs yeux qu'un *minimum* ; & le plus chétif laurier, tout dégoutant de sang, & sali par la fange des barbares les plus atroces, demeure un *maximum*.

Deux traits que je me rappelle confirmeront bien ce tour d'esprit & cette dureté de cœur des Héros auxquels le monde encense. Le premier à la vérité n'est qu'un mot, dans lequel il peut y avoir eu plus de légèreté que d'inhumanité, mais qui prouve encore suffisamment combien est superficielle l'impression que font les spectacles les plus touchans sur les âmes de cette trempe. Pendant les Guerres civiles, dites de la Fronde, qui troublèrent la minorité de Louis XIV, il y eut auprès de Paris un sanglant combat qui laissa le champ de bataille jonché de cadavres. Condé, le grand Condé, promenant ses regards sur cette tuerie, dit d'un ton goguenard : *Il ne faut qu'une nuit de Paris pour réparer cela.* Tels

font, Citoyens, ceux aux passions ou aux caprices desquels vous vous immolez : ils voyent tomber vos têtes, comme ils verroient couper celles des choux de leurs jardins.

L'autre trait est beaucoup plus atroce ; il est horrible , exécration. Le Roi Guillaume, ce Prince taciturne , qui n'aima jamais , & ne fut jamais aimé , est à la tête de son Armée rangée en bataille , & prête à la livrer. On lui remet des dépêches fermées ; c'étoit la signature de la Paix, il le sçavoit, ou du moins il avoit tout lieu de le croire. Il met ces dépêches dans sa poche, fait sonner la charge, & donne la bataille qu'on nomme de Saint Denis, où périrent plusieurs milliers de braves gens, dont ce barbare fut le véritable bourreau. Si la Justice humaine ne connoit pas de ces sortes de crimes, la Justice divine peut-elle leur réserver de trop grands supplices ?

T. *Ultra Sauromatas fugere hinc libet*, est-on souvent tenté de dire à la vue des désordres de la société & des maux que les hommes se font les uns aux autres. Cependant il faut résister à cette misanthropie, & ne pas se livrer aux paradoxes de ceux qui croient qu'on est mieux dans les deserts, ou parmi les sauvages, que dans le sein de nos sociétés. Heureusement ils ne prêchent pas d'exemple ; & le Pere *Castel*, autre original dans son genre, plaisan-

santoit fort agréablement le Philosophe Genoïso, en le pressant d'exécuter son prétendu dessein, de partir par les premiers vaisseaux qui mettroient à la voile, & d'aller trouver ses chers sauvages pour finir délicieusement ses jours avec eux. Un honnête homme doit demeurer dans la société pour y faire tout le bien dont il est capable, & qui iroit beaucoup plus loin qu'on ne se l'imagine ordinairement, si quiconque peut faire le bien, le vouloit aussi décidément, & y travailloit avec autant d'activité, que les méchans veulent & font le mal. Les honnêtes gens sont isolés; ils ne forment pas des associations au moyen desquelles ils prévaudroient certainement, parce que la vertu a des droits inamissibles, & que les bons exemples font de vives impressions, lorsqu'ils sont fréquens & donnés par des personnes d'un certain poids. Un seul personnage grave, vertueux, éloquent qui se présente au milieu d'un grand tumulte, peut, suivant Virgile, le calmer & imposer par son seul aspect. *Mathieu Molé*, Premier Président du Parlement de Paris, l'homme peut-être le plus intrépide qu'il y ait jamais eu, & dont je mettrois l'intrépidité fort au dessus de la valeur de Condé, sortant de chez lui au fort d'une sédition, & quelqu'un voulant l'arrêter & l'empêcher de s'exposer; *Apprenez, jeune homme*, lui dit-il, *qu'il y a loin du poignard d'un scélérat*.

au coeur d'un honnête homme. Que seroit-ce donc, si, à chaque pas, dans tous les états de la vie, dans toutes les Sociétés, les Compagnies, les Tribunaux, les Cours, les Camps, on rencontroit des personnages doués de cette éminente vertu, & la professant sans faste, mais sans y déroger jamais ?

J'ajoute qu'un Sage peut ainsi rester dans la société & y fournir la plus longue carrière, de manière à la recommencer, si on lui en faisoit l'offre. C'est là le cas de *Fontenelle*, que j'ai toujours admiré sous ce point de vue. Il a passé ses jours dans une Ville où les scènes publiques & particulières se renouvellent journellement & causent de fortes émotions à ceux qui n'ont pas des principes de fermeté philosophique ; il a essuyé toutes les tracasseries auxquelles on peut s'attendre quand on jouit d'une grande réputation & qu'on est entouré d'envieux de toute espèce : il les a laissés dire, écrire, multiplier les épigrammes, les satyres ; tous ces traits n'atteignoient point jusqu'à lui ; comme Nestor, il a vu renouveler trois générations, il a vu approcher le dernier terme sans crainte, & n'a senti, comme il le disoit, *qu'une difficulté d'être.*

S. Vous m'avez véritablement intéressé & même fortement remué, en parlant de M. de *Fontenelle*. C'est un des hommes de tous les siècles

siècles philosophiques dont j'ai la plus haute idée, & à qui j'ai toujours le plus souhaité de ressembler. Si j'avois une Chapelle de Philosophes, il y feroit un des plus grands Saints. Je viens de rencontrer un morceau de lui que je ne trouve ni dans l'Édition de ses Oeuvres en dix Volumes, (je ne sçai s'il en existe un onzième, qu'on avoit comme annoncée,) ni dans l'Histoire de l'Académie de l'année 1744, à laquelle il sembloit appartenir, ni dans les *Mémoires* de M. l'Abbé Trublet. C'est le discours que M. de Fontenelle prononça le 28. Août 1741. sur la cinquantième année de sa réception à l'Académie française. Le *Mercur* de France du mois de Septembre suivant l'inséra dans ses *Nouvelles*, en disant qu'il avoit été extrêmement applaudi. Je vais vous le lire, & terminer par là notre Entretien.

MESSIEURS,

„Avant que de faire en public les fonctions
 „de la place où j'ai l'honneur d'être dans ce
 „jour solennel, je me sens obligé à Vous ren-
 „dre grace de ce que j'y suis. Une Loi, tou-
 „jours exactement observée, veut que ce soit
 „le sort qui mette l'un d'entre Vous à Votre
 „tête; & Vous avez voulu me déférer cette
 „dignité, indépendamment du sort, en consi-
 „dération des cinquante années que je compte
 „présentement depuis ma réception. Un de-

„mi - siecle passé parmi Vous m'a fait un mé-
„rite; mais je l'avoueraï, Messieurs, je me flat-
„te d'en avoir encore un autre, & plus confi-
„dérable, & qui Vous a plus touchés, c'est
„mon attachement pour cette Compagnie,
„d'autant plus grand que j'ai eu plus de temps
„pour la bien connoître. Je dirai plus. Ceux
„qui la composent présentement, je les ai tous
„vus entrer ici, tous naître dans ce Monde lit-
„téraire; & il n'y en a absolument aucun, à la
„naissance de qui je n'aye contribué. Il m'est
„permis d'avoir pour Vous une espece d'a-
„mour paternel, pareil cependant à celui d'un
„pere, qui se verroit des enfans fort élevés au
„dessus de lui, & qui n'auroit guères d'autre
„gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

„Les trois âges d'hommes que Nestor avoit
„vûs, je les ai presque vûs aussi dans cette Aca-
„démie, qui s'est renouvelée plus de deux fois
„sous mes yeux. Combien de talens, de gé-
„nies, de mérites, tous singulierement esti-
„mables en quelque point, tous différens en-
„tr'eux, se sont succédés les uns aux autres, &
„en combien de façons le tout s'est-il arrangé,
„pour former un Corps également digne dans
„tous les tems de prétendre à l'Immortalité se-
„lon qu'il a osé le déclarer dès sa naissance?
„Tantôt la Poésie, tantôt l'Eloquence, tantôt
„l'Esprit, tantôt le Sçavoir, ont eu la plus
„grande

grande part à ce Composé, toujours égal à lui-même & toujours divers; & j'ose prédire sur la foi de ma longue expérience, qu'il ne légénérera point, & soutiendra cette haute & noble prétention dont il s'est fait un devoir.

„J'ai vu aussi, & de fort près, & longtems, une autre Compagnie célèbre, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique sans une nécessité absolue; mais à l'exemple de ce Nestor que je viens de nommer. Quand l'Académie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de Vos illustres Confreres, il lui inspira le dessein de répandre, le plus qu'il seroit possible, le goût de ces sciences abstraites & élevées, qui faisoient son unique occupation. Elles ne se servoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine Langue sacrée, entendue des seuls Prêtres, & de quelques Initiés; leur nouveau Législateur voulut qu'elles parlassent, autant qu'il se pourroit la Langue commune; & il me fit l'honneur de me prendre ici pour être leur Interprete, parce qu'il compta que j'y aurois reçu des leçons excellentes sur l'art de la parole.

„Cet Art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit avec celui de penser. Il semble que l'Académie françoise ne s'occupe que des mots; mais à ces mots répondent sou-

„vent

„vent des idées fines & déliées, difficiles à fai-
„sir, & à rendre précisément telles qu'on les a,
„ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à con-
„fondre avec d'autres par des ressemblances
„trompeuses, quoique très fortes. L'établif-
„sement des Langues n'a pas été fait par des
„raisonnemens & des discussions académiques,
„mais par l'assemblage bizarre en apparence
„d'une infinité de hazards compliqués; & ce-
„pendant il y regne au fond une espèce de Mé-
„taphysique fort subtile, qui a tout conduit;
„non que les hommes grossiers qui la suivoient,
„se proposassent de la suivre: elle leur étoit
„parfaitement inconnue, mais rien ne s'établif-
„soit généralement, rien n'étoit constamment
„adopté que ce qui se trouvoit conforme aux
„idées naturelles de la plus grande partie des
„esprits; & c'étoit là l'équivalent de nos As-
„semblées & de nos Délibérations. Elles ne
„font plus qu'avec assez de travail ce qui se fit
„alors sans aucune peine; de la même manie-
„re qu'un homme fait n'apprendra pas sans
„beaucoup d'application la même langue qu'un
„enfant aura apprise sans y penser.

„Un des plus pénibles soins de l'Académie
„est de développer dans notre Langue cette
„Métaphysique qui se cache, & ne peut être
„aperçue que par des yeux assez perçans.
„L'esprit d'ordre, de clarté, de précision, né-
„cessaire

«*essaire dans ces recherches délicates, est ce-*
«*lui qui sera la clef des plus hautes Sciences,*
«*pourvu qu'on l'y applique de la maniere qui*
«*leur convient ; & j'avois pu prendre ici quel-*
«*que teinture de cet esprit, qui devoit m'aider*
«*à remplir les nouveaux devoirs dont on me*
«*chargeoit. Avec un pareil secours, ce sça-*
«*voir que les Maîtres ne communiquoient pas*
«*réellement dans leurs Ouvrages, mais qu'ils*
«*montroient seulement placé de loin, sur des*
«*hauteurs presque inaccessibles, pouvoit en*
«*descendre jusqu'à un certain point, & se lais-*
«*ser amener à la portée d'un plus grand nom-*
«*bre de personnes.*

«*Ainsi, Messieurs, (car je cesse enfin d'abu-*
«*ser des privileges de Nestor,) c'est l'Acadé-*
«*mie françoise qui m'a formé la premiere ;*
«*c'est elle qui, en mettant mon nom dans sa*
«*Liste, y a la premiere attaché une certaine*
«*prévention favorable ; c'est elle qui m'a ren-*
«*du plus susceptible de l'honneur d'entrer*
«*dans de pareilles Sociétés ; & je me tiens heu-*
«*reux de pouvoir lui en marquer aujourd'hui*
«*publiquement ma vive reconnoissance. La*
«*cérémonie du Renouvellement des vœux au*
«*bout de cinquante ans se pratique dans de*
«*certain Corps ; & si quelque chose d'appro-*
«*chant étoit d'usage dans celui-ci, je descen-*
«*drois volontiers de la premiere place pour*
«*me*

me mettre à celle de Récipiendaire, & y prendre de nouveau les mêmes engagemens que j'y pris il y a si longtems. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur que je suis présentement plus redevable que jamais à cette respectable Compagnie.

T. Quel Interprete pour une Académie qu'un homme d'esprit aussi philosophe, qu'un Philosophe aussi spirituel. On ne sçauroit faire de compliment plus flatteur au Secrétaire d'une Académie que de l'appeller un *Fontenelle*; mais je crois que ce n'a jamais été & ne sera jamais qu'un compliment, une flatterie.

S. Nous pensons ainsi, mon cher Timophile; & nous avons cela de commun avec tous ceux qui pensent, qui ont de l'équité, des principes, du goût. Mais il reste toujours des êtres que la nature a pétris d'un vil limon, qui ne sçavent ce que c'est qu'honorer le mérite & respecter la vertu. En voici sur ma table de bien fortes preuves dans les deux brochures que vous y voyez. Ce sont les No. XVIII. & XIX. des Annales du féroce *Linguet*. Acharné contre les Encyclopédistes par un pur ressentiment personnel, sans avoir à cœur les intérêts de la science & de la vertu, auxquels il est incapable de contribuer, il s'avise de remonter à M. de *Fontenelle* comme à leur Patriarche & à leur Précurseur, Ce Doyen des

Sça-

çavans n'a fait qu'entrevoir les premiers rayons de ce qu'on appelle aujourd'hui la doctrine des Philosophes; j'ignore ce qu'il en a pensé, ni ce qu'il en auroit pensé, au cas qu'il eût vue au point où elle est parvenue; mais je suis persuadé qu'il auroit rendu à tant d'hommes célèbres qu'on désigne par ce nom la justice qui leur est due. D'ailleurs il n'a point été Philosophe dans ce sens: son esprit étoit occupé de tout autres objets, & ses Ouvrages en font foi. Quant à sa conduite elle a été irréprochable; & c'est beaucoup de ne donner aucune prise pendant un siècle entier.

Il a eu de son vivant des *Linguets* acharnés contre lui: cependant ils n'ont osé toucher à ses mœurs; & le mordant Abbé *des Fontaines*, en l'accablant de sarcasmes, n'en a voulu rien à son style, à sa façon d'écrire. Le cœur de M. *de Fontenelle* n'avoit pas cette sensibilité machinale qui n'est qu'une foiblesse, & où le mal découle aussi aisément que le bien. Mais il avoit cette sensibilité réfléchie, si précieuse, qui examine le besoin & y proportion-

le secours, en faisant même toujours pencher la balance du côté le plus favorable. J'ignore s'il auroit donné cinquante Louis avec la facilité qui tient de la nonchalance, sur le mot de Madame *Geoffrin*; & de pareils ans me paroissent d'ailleurs trop considérables pour qu'il ait été coutumier du fait.

Mais

Mais j'ai des preuves qu'il ouvroit sa bourse, & faisoit des prêts équivalens à des dons, dans des cas où les raisons qui le déterminoient n'étoient pas des plus pressantes. Il connoissoit, par exemple, à peine M. de Prémontval, qui fit la compilation intitulée *l'Esprit de Fontenelle*, la lui présenta sans doute, & lui emprunta 600 Livres; dont le billet fut trouvé après la mort de M. de Fontenelle. On m'écrivit pour sçavoir si M. de Prémontval étoit en état d'acquitter cette dette; mais, comme il se déchaînoit alors contre moi avec violence, je n'eus garde de lui faire parvenir cette demande, & je répondis que sa situation ne me paroissoit pas assez favorable pour répéter la somme en question.

Je laisse à l'écart tout le venin que M. Linguet dégorge contre les manes de Fontenelle, & je m'en tiens au misérable conte des *asperges*, qu'il a brodé avec une licence effrénée pour en faire un tissu d'horreurs & d'infamies. Le voici d'abord dans sa simplicité & dans la plus exacte vérité. *) M. de Fontenelle man-
goit de tems en tems en maison tierce avec un *quidam*, qui n'étoit point ce qu'on appelle un
ami,

*) Feu M. de Bachaumont avoit bien raison de dire dans ses Mémoires Tom. VI. p. 154. M. Linguet dont la réputation est des plus mauvaises, du côté de l'exactitude & de la véracité.

mi, mais une connoissance. Quand ils se rencontroient ensemble dans la saison des asperges, il y avoit une plaisanterie entr'eux sur la manière de les accommoder, l'un les voulant à l'huile, l'autre au beurre. On terminoit le différent en les apprêtant des deux manières. Un jour ils étoient invités ensemble, comme à l'ordinaire, dans un lieu tiers, 1. de Fontenelle s'y rend, on attend l'autre, il ne vient pas, on se met à table, on envoie demander des nouvelles de l'absent, & la réponse arrive: il étoit mort. Là-dessus M. de Fontenelle élevant la voix, dit: *Tout au beurre.* j'aimerois mieux qu'il ne l'eût pas dit; mais n'est-ce un mot aussi atroce qu'on voudroit le présenter? Et y a-t-il une ombre de comparaison entre ce récit & l'horrible fable de Maître Linguet, qu'il s'agit à présent d'examiner?

On l'interroge, dit-il, de toutes parts sur cette merveilleuse anecdote dont il a orné son No. précédant; & il se met en devoir de satisfaire une curiosité aussi louable. L'autre mangeur d'asperges est, selon lui, l'Abbé Dubos, qu'il commence par juger à sa façon: „Il étoit, dit-il, un peu philosophe dans un tems où il ne valloit pas l'être beaucoup pour figurer dans la littérature, attendu que le gros Cathéchis-
me *)

„me *) encyclopédique n'avoit pas encore ré-
 „glé la foi des SAGES, Académicien de plus,
 „& qui pis est, Secrétaire de l'Académie, après
 „la retraite de *Fontenelle*.“ Ici se termine la
 période, sans aucun verbe ni régime, après
 tous ces nominatifs. Mais ce n'est pas les
 fautes de grammaire qui y font les plus cho-
 quantes : il s'agit des faits dont les contradic-
 tions sautent aux yeux.

Apprenons d'abord à connoître l'Abbé *Du-
 bos* par son Article, tel qu'il se trouve dans le
Nouveau Dictionnaire Historique portatif.

„*DUBOS*, (*Jean Baptiste*) né à Beauvais
 „en 1670, fit ses premières études dans sa Pa-
 „trie, & vint les achever à Paris. Après avoir
 „été reçu Bachelier de Sorbonne, en 1691, il
 „entra dans le Bureau des affaires étrangères
 „sous *M. de Torcy*. Ce Ministre, juste appré-
 „ciateur du mérite, reconnut & employa celui
 „de l'Abbé *Dubos*. Il fut chargé d'affaires
 „importantes dans différentes Cours de l'Eu-
 „rope, en Allemagne, en Italie, en Angleterre,
 „en Hollande, & s'en acquitta en homme con-
 „sommé dans les négociations. On sçait la
 „part qu'il eut aux Traités conclus à Utrecht,
 „à Ba-

*) *M. Linguet* n'a guères manié de *Catéchismes*,
 puisqu'il ne sçait pas écrire ce mot ; car ce se-
 roit trop prétendre de lui que de lui alléguer l'é-
 tymologie Grecque.

à Bade & à Rastadt. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices & des pensions, & enfin par l'Abbaye de Notre Dame de Resons près de sa patrie. Il mourut à Paris en 1742, Secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ses Ouvrages sont une preuve de l'étendue & de la variété de ses connoissances. J'omets la liste raisonnée de ces Ouvrages qui fait le reste de l'Article.

Voilà donc le *Chanoine de Beauvais*, qu'il plaît à M. *Linguet* d'outrager, en lui accordant tout au plus un peu de philosophie, tandis qu'il réunissoit le sçavoir, le goût & les talens politiques dans un degré très-éminent. Mais à la bonne heure : ce jugement n'altérera pas une prescription décidée. Encore une fois, il n'est question que des faits. *L'Abbé Dubos a été Secrétaire de l'Académie après la retraite de Fontenelle.* J'ouvre les yeux, je me les frotte, & je ne saurois me persuader qu'un homme de bon sens ait écrit ces paroles à la face de tant de témoins vivans de la notoriété contraire.

De quelle *Académie* s'agit-il ? M. de *Fontenelle* n'a été Secrétaire que de l'*Académie des Sciences*. Il prit la plume au renouvellement en 1699, il la posa en 1740. M. de *Mairan* la tint jusqu'en 1743. M. *Grandjean de Fouchy* lui succéda, & s'est très-bien

acquitté de ses fonctions jusqu'en 1776. où il les a résignées à M. le Marquis *de Condorcet*, digne Interprète de cet illustre Corps. Où l'Abbé *Dubos* trouve-t-il sa place ici. Il a été Secrétaire de l'Académie Française, & Mr. *de Fontenelle* ne l'a jamais été. L'Abbé *Regnier Desmarais* avoit succédé dans ce Secrétariat à Mezeray en 1684. & mourut en 1713. Comme M. *Dubos* n'a été reçu à l'Académie qu'en 1720. il y eut entre l'Abbé *Regnier* & lui un Secrétaire dont je ne me remets pas le nom. Mais il n'importe: Mr. *de Fontenelle* n'appartient pas plus à la liste des Secrétaires de l'Académie Française que M. *Dubos* à celle des Secrétaires de l'Académie des Sciences. Cependant c'est sur cette liaison & sur cette succession que M. *Linguet* fonde le début de sa fiction. "L'Abbé *Dubos*, continue-t-il, „sans avoir achevé la période précédente, vi-
 „voit beaucoup avec son prédécesseur: ils
 „s'appelloient même *Amis*, & dans la bouche
 „du Chanoine ce mot là signifioit peut-être
 „quelque chose." Je ne puis rien affirmer sur les liaisons plus ou moins particulieres de ces deux illustres personnages: c'est à leurs concitoyens à déposer ce qu'ils en sçavent. Ils se sont sans doute vus, connus, estimés; mais ils me paroissent avoir suivi des routes trop différentes, pour s'être souvent rencontrés, & avoir contracté des liaisons d'intimité. Après cela

la qu'on juge de la catastrophe. Je n'épilorerai point sur toutes les mauvaises faillies, & lesquelles M. *Linguet* croit enjoliver son écrit : elles ne peuvent plaire qu'à lui & à ses semblables que, pour l'honneur de l'espèce humaine, je crois en petit nombre.

„Un jour ils dînoient tête à tête chez l'Auteur des *Mondes*. On lui avoit fait présent d'une botte d'*asperges*, dans la primeur. La rigesse n'exclut point la gourmandise. Les deux *Socrates* agiterent comme ils mangeoient leur botte : & s'étant trouvés de goût différent, l'un aimant les légumes à l'*huile*, l'autre à la *sausse*, ils convinrent pacifiquement d'en prendre chacun moitié. Ce partage étoit plus facile & plus équitable que celui de la Pologne. L'ordre donné à la cuisinière, ils se mettent à table.

„Avant l'entremets, l'Abbé est frappé d'une apoplexie : il tombe sans connoissance : les domestiques s'agitent pour le secourir. Vous voyez peut-être que le créateur des *idées fixes* parmi nous, leur donne l'exemple de l'empressement & du zèle : il s'élance bien en effet, (*horrendum dictu*) mais c'est pour passer sur le corps de son ami mourant, & courir lui-même sur l'escalier, crier à la cuisinière : *Toutes les asperges à la sausse ! Toutes les asperges à la sausse !* c'étoit son plat.

„Dans cet intervalle le cadavre avoit disparu; le Philosophe vint tranquillement se remettre à table; & peut-être en voyant arriver les asperges, dit-il en lui-même, qu'une apoplexie étoit bonne à quelque chose.

Quelle ame que celle qui a pu imaginer d'aussi affreuses circonstances! Quel pinceau que celui qui les décrit! Voilà donc l'Oracle de tant de Lecteurs, tout émerveillés de l'esprit, de la raison, de la généreuse liberté, des profondes spéculations d'un homme unique effectivement dans son genre. C'est ainsi qu'il instruit l'Angleterre, & qu'il lui dépeint ses plus illustres compatriotes! Mais encore une fois au fait. Il y a environ 26 ans que l'Abbé *Dubos* est mort. Quelqu'un se souvient-il que ce soit d'apoplexie en mangeant chez *M. de Fontenelle*? Indépendamment des *asperges*, cette mort avec une pareille circonstance, ne se trouveroit-elle pas dans tous les mémoires du tems, *Mercur*, *Journaux* &c. qui l'ont annoncée? Je suis persuadé que l'Abbé est mort dans son lit à la suite d'une maladie ordinaire; & je prie ceux qui en savent les détails de les certifier. Je voudrois aussi connoître la disposition du logement qu'occupoit alors *M. de Fontenelle*, pour sçavoir si en courant à l'escalier il pouvoit se faire entendre de sa cuisinière. Mais quelqu'un pourroit-il se

se persuader qu'un homme de 85 ans, sous les yeux desquels un ami tombe mort, n'en soit point affecté, & s'élançe pour commander une sausse d'asperges! Quiconque veut répandre un pareil opprobre sur un homme que l'Europe a tant respecté, ne mérite-t-il pas d'en être couvert à perpétuité! Mais M. *Linguet* n'a garde de se reprocher des calomnies aussi atroces; il croit encore être au Barreau & s'applaudit de ses sublimes inventions.

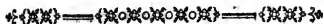
„Voilà cependant, continue-t-il, l'homme
„des faits & des gestes *je ne sçai quel Abbé*
„*Trublet* *) nous a entretenus près d'une an-
„née. Voilà le Philosophe qui étoit parvenu
„à obtenir de ce qu'on appelle *la Bonne Com-*
„*pagnie* une espee de culte, & dont il n'a été
„longtems permis de parler qu'avec véné-
„ration.

Et moi, je finis en disant; voilà M. *Linguet*,
voilà celui qui, deux pages après dit, *suivant*
l'absurde définition du P. de Montesquieu.
Voilà le *Cathéchisme* d'un Auteur qui écrit
Dardannelles, Kamstkakka, Bavière, as-
K 4 *phixie,*

*) Il faut être un *je ne sçai qui* pour s'exprimer ainsi sur le compte de l'homme le plus respectable & de l'Ecrivain le plus distingué. Mais nous aurons à venger plus bas l'Abbé *Trublet* et d'autres injurés.

phixie, pour *Dardanelles*, *Kamschatka*, *Baviere*, *asphyxie*; voilà celui qui ignore qu'*en agir*, pag. 170. n'est pas françois, & qu'on dit *agir*, au lieu qu'on dit *en user*. Voilà celui qui, comme un Aretin moderne, insulte aux Souverains & aux Nations, dans l'attente de quelque chaîne d'or.





ENTRETIEN V.

Qu'il faut se faire estimer, & comment?

S. Nous voulons de concert rassembler tous les matériaux de l'édifice du bonheur temporel, en faveur de ceux qui voudroient les conoître & les employer dans la véritable saison, dans ce bel âge de la vie, si mal employé pour l'ordinaire, si follement détourné de sa véritable destination & consumé dans la dissipation, ou même dans des excès ruineux dont les suites sont irréparables.

T. C'est une grande entreprise que celle de se faire écouter des jeunes gens, & de leur rendre agréable, ou du moins supportable, tout ce qui tend à modérer leur impétuosité, à ralentir cette ardeur qui dégénere presque toujours en fougue, quand on a négligé de suivre le précepte: *Principiis obsta*. Entre tous les caractères de cet âge tracés par Horace, il n'y en a point qui se fasse mieux sentir que celui de *monitoribus asper*. Et il faut avouer que l'imprudence de ceux au milieu desquels les jeunes gens vivent, & les maximes vagues, dangereuses, fausses, qu'ils débitent en leur présence,

fence, les affermissent puissamment dans la résolution de se livrer à leurs penchans & de ne négliger aucune des occasions de les satisfaire. La vie, dit-on, est assez longue; il faut profiter des beaux jours qui passent si vite; on trouve du tems pour tout; & quand on a fait quelques écarts, on n'en sent que mieux le prix de la sagesse. Là-dessus on ne manque pas de citer quelques exemples d'étourdis, de libertins, de débauchés, qui sont devenus des gens réglés & ont vécu honorablement; mais on ne dit pas que le nombre de ceux qui sont demeurés plongés dans le borbier, ou que le torrent a engloutis, est infiniment plus considérable. *Rari nantes in gurgite vasto.* Suivez à la piste ceux qui se livrent de bonne heure à Bacchus, à Venus, au Jeu & à toutes les espèces de prodigalités: vous les aviez vus, vous repasserez, & vous ne les verrez plus. Heureux ceux, qui sur le point d'entrer dans la même route, reculeront d'effroi, & s'écrieront: *Vestigia terrent.*

S. Aussi n'y a-t-il rien de plus essentiel dans l'éducation que de montrer de bonne heure aux élèves des exemples vivans, des preuves de fait, de tous les maux, de toutes les miseres, dont l'*inconduite* est la source. C'est ainsi que le pere d'Horace le formoit aux vertus, qu'il posséda en effet; mais qu'il allia mal-

malheureusement à des vices fort grossiers. Marc-Aurele est un Docteur plus épuré; un guide plus sûr. Mais il n'y a qu'un Maître infailible, celui duquel il a été dit: *Jamais homme ne parla comme cet homme.*

T. C'est sans doute par les leçons de l'Evangile qu'il faut terminer & consommer l'éducation du Chrétien; mais la morale pratique, usuelle, peut frayer les premières voies: c'est une Galerie de tableaux dont la considération occupe utilement les jeunes gens, comme les tailles-douces des fables occupent les enfans. Voyez, mon fils, peut dire de nos jours un pere, voyez ce riche héritier qui, à peine parvenu à la majorité, s'est vu possesseur de richesses suffisantes pour vivre splendidement jusqu'à la dernière vieillesse, pourvu qu'une sage économie eût été la base de cette splendeur; la tête lui a tourné comme à ceux qui se trouvent subitement placés à une trop grande hauteur; il a donné, jeté, acheté, revendu, entrepris, imaginé les plus grandes extravagances: il a dissipé ce qui lui appartenoit & ce qui ne lui appartenoit pas; faute d'être déclaré prodigue à tems, il s'est trouvé sur le bord du précipice; & la perspective de l'avenir auroit été déplorable pour lui, si la mort véritablement charitable dans cette occasion ne lui avoit ouvert l'asyle du sépulchre où il repose. Voyez cet autre qui s'est vu pareillement maître

tre

tre de bonne heure d'une ample fortune, à laquelle il joignoit l'avantage de la naissance, les agrémens de la figure & de l'esprit, & tout ce qui pouvoit le distinguer dans les Cours. Un seul écueil a suffi : il est allé s'y briser en éclats, il s'est abymé sans ressource. La manie du Jeu a fait de ses mains un crible par lequel toutes ses finances sont échappées. Que lui est-il resté? Cette manie même. Si c'étoit à recommencer, il en feroit tout autant. Voyez-en un enfin qui s'est comblé d'ignominie en joignant la mauvaise foi à une folle vanité & à une dépense inconcevable : il a fait, pour ainsi dire, refluer ses tragiques destinées sur la vieillesse la plus respectable de la facilité de laquelle il a abusé, & sur la plus tendre enfance qu'il laisse en proie aux horreurs de la misère. Ce sont là des exemples à la vérité d'autant plus frappans qu'ils sont rares ; mais en revanche quelle foule de ruines sourdes, pour m'exprimer ainsi, opérées insensiblement dans des maisons qui paroissent solides & qui pouvoient l'être, mais où l'on a mieux aimé paroître qu'être, où l'on a trop *dépensé en négligence*, où des vices cachés ont été autant de gouffres qui, à force de s'élargir, ont entraîné tout ce qui reposoit sur le terrain dont ils étoient couverts ! Ah ! si ce ne sont pas là des leçons, où en trouver ? Et si elles ne sont pas efficaces, à quoi recourir ?

S. Ce

S. Ce qu'il y a de mieux à faire alors, à mon avis, c'est de reprendre les choses d'aussi haut qu'il est possible, & de jeter dans l'ame des enfans, dès qu'il peut y entrer, un germe qu'on ne sauroit ensuite cultiver trop soigneusement. Ce germe est celui du sentiment du véritable honneur, du desir permanent & invariable de l'estime. Il existe dans la nature comme partie constituante de l'homme; ceux qui en sont dépourvus, peuvent être mis dans la classe des monstres; & ceux en qui il est foible, ressemblent aux personnes en qui quelque organe, comme celui de la vue ou de l'ouïe, a certains défauts. Mais, malgré l'existence primordiale de ce germe, la barbarie l'étrouffe chez les sauvages, & la mauvaise éducation le déprave en plusieurs manieres parmi les Nations policées. Au lieu de faire naître cette noble & généreuse émulation qui porte à ne prétendre à l'estime des autres qu'autant qu'on la mérite & qu'on en porte la conviction au dedans de soi, on inspire l'orgueil, la fauteur, l'envie, l'injustice, la férocité. Je voudrois que, dès les premières étincelles du jugement, on fît connoître à un enfant qu'il n'aura de part à la bienveillance & aux graces de ceux qui l'élevent, qu'autant qu'il sera doux & docile, affable & modeste, attentif à ne point se livrer aux écarts & aux excès de ses petites passions, qui produiront un jour en grand des effets

effets analogues à ceux qu'on observe dans les jeux & pour les bagatelles de ce premier âge. Je voudrois que l'oeil des peres & meres & des autres instituteurs fut un gouvernail unique & suffisant pour tenir les élèves dans les bornes de leurs devoirs; qu'ils y vissent constamment l'approbation ou l'improbation qu'on donne à leur conduite; que la premiere fût un motif à faire le bien, & une récompense de l'avoir fait, la seconde un motif à fuir le mal & un châtiment de s'y être laissé aller. Je ferois tenté de croire que tout le système de la bonne éducation est renfermé là-dedans; & j'ai vu en effet plus d'une fois des enfans qui, dans quelque endroit d'un appartement qu'ils fussent, & quelque nombreuse que fût la compagnie qui s'y trouvoit, étoient instruits par un coup d'oeil de ce qu'ils avoient à faire, confirmés dans le bon ordre s'ils y étoient, ou ramenés à cet ordre, s'ils s'en écartoient. Je crois toutes les autres manieres d'élever fort inférieures à celle-là; & si on y trouvoit des obstacles qui parussent insurmontables, cela viendrait de ce qu'on s'y seroit pris trop tard, ou de ce que l'on s'y seroit mal pris, à l'exception de quelques caractères indociles, intraitables, indomptables, avec lesquels il faudroit suivre une autre route. Car enfin que fait-on ordinairement? D'abord en général on mignarde & l'on caresse, ou bien l'on rudoye & l'on mal-

maîtrise. Les fruits de ces deux cultures sont également mauvais: la première donne l'amertume, la seconde l'insipidité. On gâte les enfans, en les traitant avec trop d'indulgence; ils deviennent mutins, insolens, & à la fin capables de toutes sortes de mauvaises actions. On les hébête par un excès de rigueur; ils ne sont plus bons à rien; c'est un ressort trop plié & faussé. Gronder, châtier, récompenser; on n'en sçait pas davantage; autant & mieux peut-être vaudroit ne rien sçavoir. En grondant on fatigue l'oreille des enfans, on dit quantité de paroles inutiles, parmi lesquelles il y en a de ridicules, qui n'échappent pas à ceux qui en sont l'objet; & si cette gronderie est habituelle, c'est le bruit d'un moulin auquel on s'endort. En châtier, il est difficile de choisir l'espece du châtiment, d'en régler la mesure, & d'agir de manière que le délinquant même soit forcé d'avouer qu'on l'a traité comme il le méritoit. Dès que l'on s'irrite, tout est perdu; on ne sçait plus ce que l'on fait: & l'enfant sent fort bien que le plus grand tort n'est pas de son côté. Enfin les récompenses sont en général plus nuisibles que favorables à l'éducation. Elles enflent ceux qui les reçoivent; ils s'imaginent qu'on leur doit quelque chose pour avoir fait leur devoir; & cette pensée est aussi contraire aux vrais principes de l'éducation que la doctrine du mérite.

La maniere dont on agit avec les élèves leur prouve qu'ils ont obtenu cette approbation; & ils ne souhaitent pas autre chose. Vous aurez peut-être trouvé cette digression longue; mais j'ai voulu profiter de l'occasion de dire ce que je pense & ce que je sçais de mieux en fait d'éducation. Et après tout, je ne crois pas même que ce soit une digression, puisque cela nous ramene tout droit à la théorie de l'estime, sur laquelle nous voulons faire rouler cet Entretien.

T. Le fil de vos réflexions ne nous a causé aucun pas inutile, ni même aucun détour. Elles ont au contraire répandu de la clarté sur ce qui nous reste à dire. Il est inconcevable que le mot d'estime réveille une idée si foible, & fautive, pour ainsi dire, aussi peu de sensation dans l'usage. On dit froidement qu'un homme est estimable; & ce mot tombe en quelque sorte à terre, sans que personne le relève, sans qu'on desire de connoître cet homme, ou, au cas qu'on le connoisse, sans qu'on fasse plus de cas de lui & qu'on lui témoigne plus d'égards. Parle-t-on au contraire d'agrément, de talent, d'esprit, & quelquefois aussi de science? Oh! quiconque possède ces avantages est un homme à rechercher, à voir, à fréquenter: il faut le prévenir, se lier avec lui. L'attrait est encore bien plus fort, si l'opulence & la gran-

deur se présentent ! On se prosterne, on encense, on n'a pas assez d'yeux pour admirer, assez de langue pour exalter. Que les hommes sont petits ! Cela pourroit faire naître l'idée que leur estime ne vaut pas la peine d'être recherchée ; mais l'on se tromperoit. Malgré cette petitesse, ils ne sauroient heurter diamétralement la raison, & abjurer les premières notions. Ainsi on peut les forcer en quelque sorte d'accorder leur estime ; & quand on n'en recueilliroyt aucun fruit, on auroit toujours atteint le but ; on seroit tel qu'on doit être, estimable à ses propres yeux, & assuré de l'approbation de l'Etre Suprême, d'où dépendent également notre bonheur présent & notre bonheur à venir.

L'estime, selon moi, entant qu'elle est justement méritée & qu'on possède les qualités qui lui servent de base, est le tout de l'homme en morale, & par rapport à la société ; comme la crainte de Dieu est le tout de l'homme en Religion, & par rapport à la vie future. Ces deux choses s'identifient même parfaitement : on n'est véritablement estimable qu'autant qu'on a la crainte de Dieu ; & dès qu'on a cette crainte, on est nécessairement estimable. C'est sur qu'on s'obstinent à fermer les yeux ces Illustres en tout genre, qui, vivant dans le sein du Christianisme, prétendent occuper le premier

mier rang dans l'estime de leurs contemporains, tandis non seulement qu'ils négligent & méprisent cette Religion, mais qu'ils l'attaquent & ne cessent de la blasphémer.

Il y a ici une distinction capitale à faire, & sur laquelle il est d'autant plus nécessaire d'insister qu'on se plaît à la dissimuler ou à l'éluider. Ceux qui connoissent le Christianisme, qui ont pu en étudier la doctrine, en approfondir les maximes, & qui cependant le rejettent, ne sauroient être estimables, puisque la déclaration de Médée leur convient exactement : *Video meliora, proboque, deteriora sequor*. Et ils vont plus loin, ils deviennent blâmables & coupables, quand, non contents de renoncer aux avantages inestimables que la Religion procure, ils s'efforcent d'en priver les autres, & leur font par là plus de mal que n'en feroient des voleurs, des assassins, des incendiaires. Or voici leur échapatoire. Voudriez-vous nous refuser votre estime, à nous qui ne différons point de Socrate, de Marc-Aurele, de Caton, de Titus, de Trajan, & de tous ces grands personnages de l'Antiquité, dont les noms seuls sont encore aujourd'hui autant d'éloges ? Il y a bien des choses à dire ici : il faudroit discuter la réalité des vertus de ces personnages ; & on y verroit peut-être tant d'imperfections, ou même l'alliage de tant de

vices qu'on cesseroit d'emboucher en leur faveur une trompette aussi éclatante, & qu'on tiroit de la simplicité d'Erasme, lorsqu'il avoit envie de s'écrier : *Sante Socrates, ora pro nobis*. Au moins l'habile Littérateur de Göttingue, *Gesner*, n'auroit-il pas fait chorus avec lui. Mais j'avoue que je regarde toute cette controverse sur les vertus des Payens & sur leur salut, comme la chose du monde la plus inutile, comme une source inépuisable de sophismes & de logomachies. J'abrege & j'accorde tout d'un coup que les Payens ont pu être humainement & moralement vertueux, que quelques uns d'entr'eux l'ont été ; que sous ce point de vue il seroit injuste de leur refuser son estime, & que c'est à Dieu seul qu'il faut renvoyer la décision de leur sort. Mais en quoi toutes ces considérations ont-elles le moindre rapport aux Philosophes modernes qui font profession d'incrédulité, & surtout à ceux qui dogmatisent ? N'ont-ils pas de toutes autres lumieres que ceux de l'antiquité, de tout autres motifs, de tout autres secours pour être vertueux, & surtout pieux ? L'apothéose de Socrate, fut-elle aussi réelle qu'elle est chimérique, ne concludroit rien pour eux. Si Socrate a été digne de l'apothéose comme Payen, il auroit été Chrétien & le meilleur Chrétien, parce que sa sagesse bornée par des limites qu'il ne pouvoit franchir, auroit pourtant suffi
pour

pour le convaincre du prix de cet Evangile; qui est *la sagesse entre les parfaits*. Tout au contraire la sagesse de notre siècle fait consister tout son mérite & toute son utilité à rendre les hommes irréligieux, en les assurant qu'on leur fait le plus grand bien du monde, en les affranchissant du joug de l'erreur & des entraves de la superstition. Qu'on jette un coup d'oeil sur l'état actuel des Sociétés Chrétiennes; on verra en quoi consistent les biens qu'elles ont retiré des semences d'incrédulité qu'on ne cesse d'y répandre. Et les siècles à venir en souffriront toujours plus, si Dieu n'y met la main. Contentons-nous, pour rentrer dans l'examen de notre sujet, de dire que l'estime n'est plus qu'un vain nom, une imagination fantastique, si dès l'entrée de la carrière de l'homme, on lui dit qu'il n'y a ni Dieu, ni Religion, ni immortalité. L'utile temporel devient alors l'unique motif de ses actions: il se fera estimer, si cela peut le conduire à ses fins; le blâme, l'opprobre même l'intéresseront & l'inquiéteront fort peu, s'il a la force en main, & que ceux qui ne sçauroient ni l'estimer, ni l'aimer, soient au moins réduits à le craindre.

S. Ce n'est pas là l'homme que nous voulons former, & à qui nous traçons un plan de conduite ici bas, qui le conduise au véritable

ble but de sa destination. Pour cet effet il faut qu'il acquiere des connoissances; car on ne sauroit marcher sans lumiere dans un chemin où regne une obscurité aussi profonde que l'est celle du chemin de la vie. Mais l'usage immédiat & perpétuel de ces lumieres doit être de se considérer soi-même, & de s'assurer qu'on est dans l'ordre, qu'on remplit ses devoirs, & que l'on se conduit de maniere à mériter l'estime de tous ceux qui sont dignes qu'on recherche la leur. *Laudari a laudatis, probari a probatis*, c'est ce que je me suis constamment proposé: & après les graces de mon Dieu, rien n'a répandu de plus grandes douceurs sur ma vie que les témoignages fréquens & sinceres que j'ai reçus & que je reçois tous les jours du cas que des personnes irréprochables veulent bien faire de moi. C'est-là la seule distinction que je souhaite de laisser attachée à mon nom après ma mort: toutes les autres peuvent avoir leur prix, mais fort inférieur au prix de celle-là. J'ai toujours reconnu les bornes de mon génie & de mon sçavoir. Le premier est un présent de la nature auquel je n'ai rien pu changer; le second a dépendu des circonstances qui, favorables en un sens, ne l'ont pas été dans une autre. J'étois entré avec goût & avec ferveur dans une carrière, où j'espérois de passer ma vie; & les succès que j'y éprouvois suffisoient pour m'en-

m'encourager à y persévérer. J'aimois véritablement toutes les fonctions du Ministère évangélique, & je n'ai cessé de les aimer pendant quarante ans qui se sont écoulés depuis que je les ai abdiquées. Mais ma santé non seulement altérée, mais en apparence détruite sans retour, à la fleur de mon âge, (en 1735, dans ma 24. année,) me fit bientôt faire de tristes réflexions sur la perspective du reste de ma vie. Je cédaï d'abord à la violence du mal; & les deux années suivantes ne me laisserent entrevoir aucune lueur de rétablissement. Je ne laissai pas de saisir le peu de momens de forces qui me ressoient pour ne pas perdre l'habitude de l'étude & du travail. J'avois le bonheur d'être intimement lié avec un de nos Ecclesiastiques & de nos Savans les plus respectables, Mr. de *Beaufobre* le pere, qui m'a traité jusqu'à sa fin comme un fils dont l'affection & les services lui étoient agréables. Il composoit alors son *Histoire du Manichéisme*; & pour s'épargner la peine de copier, il me remettoit les feuilles originales de son Manuscrit dans l'espece de désordre qu'entraîne la composition; je passois délicieusement mon tems à les arranger, à placer où elles devoient être les notes marginales & celles qui étoient au dessous du Texte, à donner aux citations toute la fidélité requise, surtout aux passages Grecs qui étoient nombreux, en un mot à met-

tre l'Imprimeur dans le cas de n'avoir autre chose à faire que d'exprimer ce qu'il recevoit sans s'en écarter le moins du monde *). Je me rappelle encore, comme ce qui est arrivé hier, la joye du digne vieillard quand je lui remettois ces feuilles & le ravissement que ses caresses & ses remerciemens me causoient. J'ai toujours même crû que mon zele pour lui avoit fixé en quelque sorte mon mal que plus d'exercice & de distraction auroit probablement dissipé, en le portant à la tête où il a établi un domicile invariable, & n'a cessé de me faire souffrir depuis ce tems - là. C'est proprement une humeur rhumatismale dans les membranes du cerveau, qui, sans ôter à l'intérieur la liberté de ses fonctions, cause des tiraillemens & des compressions qui ont exercé ma patience au delà de ce qu'on pourroit imaginer, & ne m'ont jamais quitté, en sorte qu'après le sommeil & au moment du réveil je les retrouve dans toute leur activité. Je n'ai

*) Je ne puis m'empêcher de rappeler quelque chose de bien singulier dans le même genre. Pour obliger M. de Beaufobre qui savoit gagner tous les coeurs, M. le Capitaine Dureau, dont le fils est Pasteur à Brandebourg depuis 1731, copioit d'autres morceaux de la même *Histoire du Manichéisme*; & quoiqu'il n'entendit ni Grec ni Latin, sa grande sagacité rendoit ses copies égales aux miennes pour l'exacritude, & avec cela très-bien peintes.

n'ai garde d'ennuyer ceux avec qui je vis de mes complaints, de sorte que jugeant de mon état par les apparences, par mon air de santé, par ma gayeté, par le nombre & la nature de mes occupations, ils s'imaginent ou que je ne souffre point, ou que mon mal gît dans l'imagination. A cela j'ai coutume de répondre que je souhaiterois, non qu'ils fussent pour toujours dans mon état; je ne suis pas assez vindicatif pour cela; mais qu'ils y fussent seulement vingt-quatre heures, ou même une heure; je suis persuadé que consternés, effrayés, ils se mettroient bien vite au lit, & croiroient toucher à leur dernière heure. C'est une chose incroyable que la force de l'habitude soutenue par une égalité d'ame naturelle, & par une fermeté réfléchie. J'ai mis ces objets dans leur jour en écrivant *les Consolations pour les personnes valétudinaires*.

Mais je reviens à mon récit, & je ne sçai si, avant que de le continuer, je dois faire des excuses de la longueur qu'il a déjà eue, & de celle qu'il aura peut-être encore. Cette longueur ne vient pas d'un pur égoïsme, quoique je ne dissimule pas le plaisir que je trouve à repasser les circonstances d'une vie où les directions & les secours de la Providence sont si sensibles, & à penser que ma nacelle prête à se briser contre ces premiers écueils vogue en-

core & me conduit le long de contrées riantes & gracieuses; mais je veux principalement faire connoître à ceux qui liront ceci, les ressources que peuvent se procurer souvent ceux dont la situation paroît la plus accablante, pourvu qu'ils se souviennent de ce mot énergique que j'ai presque toujours eu présent à l'esprit: *Aide-toi, Dieu t'aidera*. J'en reviens donc au premier effet du travail dont j'ai parlé, qui fut d'aggraver mon mal: j'ose dire que je m'en crus dédommagé & que je trouvai une compensation suffisante dans le goût décidé que je pris pour l'étude, c'est à dire, pour le genre d'étude qui n'étoit pas formellement entré dans le plan de ma préparation au Ministère. Après avoir copié, je sentis quelque prurit de composer. Je m'étois essayé à cet égard assez singulièrement en faisant mes premières armes comme Auteur sous les auspices d'un Ministre d'Etat qui avoit été à la tête des affaires en Saxe, Mr. le Comte de *Manteuffel*, dont la mémoire me sera toujours infiniment chère. Il s'agissoit de la cause d'*Auguste II.* élu Roi de Pologne en même tems que *Stanislas*, & qui occupa en effet le Trône. Je fus guidé par mon Mecene dans la composition de quelques brochures politiques, sur lesquelles je ne puis jeter les yeux sans sourire, en pensant à l'âge où j'étois alors (en 1733) & à la nature des questions que j'agissois.

tois. Mais voici le bien qui en résulta. Mr. *de Beaufobre* voyant que je sçavois manier la plume, me proposa de travailler à la *Bibliothèque Germanique*, & bientôt après m'associa formellement à la composition de la moitié de ce Journal dont il étoit chargé, l'autre moitié étant fournie par feu M. *de Mauclerc*, Chapelain du Roi à Stettin, mort en 1742 *) Depuis ce moment jusqu'à celui où j'écris ceci, je n'ai pas passé un jour de ma vie, (à très-peu d'exceptions près,) sans écrire & faire soit des Extraits pour un très-grand nombre de Journaux que j'ai publiés seul, ou auxquels j'ai eu & j'ai encore part, soit cette multitude d'Ouvrages que j'ai écrits sans prétention, & qui ont eu l'espece de succès auquel j'aspirois. Dès-lors je puis dire que tous mes maux ont été adoucis & presque oubliés; mon Cabinet a été pour moi l'asyle le plus doux; loin de toute intrigue, de toute tracasserie, j'ai vu les années s'écouler, les événemens se succéder, presque toujours comme un Spectateur assis sur le rivage, d'où il contemple l'élément perfide où les naufrages sont si fréquens; & je touche au port. C'est donc du sein même de ces premières secousses si propres à me terrasser, & qui l'auroient inmanquablement fait, sans le courage d'esprit qui ne m'a jamais abandonné; c'est des bords

*) Le 11. Septembre, âgé de 44 ans & demi.

de ce précipice que j'ai découvert un sentier doux & uni qui m'a conduit dans un vallon riant où je coule mes jours comme j'aurois pu le faire dans celui de Tempè. Associant les douceurs de la société & de la vie domestique à celles de l'étude, aimant les hommes, leur voulant du bien, & ne négligeant aucune occasion de leur en faire, j'ai vu s'accumuler sur ma tête avec les années tout ce qui pouvoit les rendre conformes à mes desirs, que la modération a toujours réglés. Si j'ai essuyé des traverses, elles n'ont servi qu'à me faire mieux sentir le prix des biens; si j'ai eu des foiblesses, en m'humiliant, elles m'ont consolé, dans la pensée que le sentiment de ses imperfections est le premier principe, l'avantcours & l'acheminement vers la perfection, à laquelle tournent constamment le dos ceux que l'orgueil domine, que la présomption & un fol amour propre aveuglent. Tel est encore dans ce moment le fond de mon ame que je vous découvre comme je le ferois en présence de l'Etre supreme; aucune passion rongeanne n'y a jamais trouvé d'accès; de vaines frayeurs ne l'ont point troublée; & c'est sans doute ce qui, secondé d'un régime prudent, sans être rigoureux, a conservé mon individu physique, & me fait trouver une sorte de jeunesse dans la vieillesse, pour me dédommager d'avoir perdu ce qu'on appelle le bel âge.

Fi-

Finissons le récit des faits, dont il me seroit aisé de faire un Volume pareil à celui de l'Evêque d'*Avanches*, écrit en Latin, & publié par le Littérateur *Sallengre*, qui a laissé glisser dans le titre une faute contre la Latinité: P. D. Huetii *De rebus ad eum* (pour *ad se*) *pertinentibus*; lecture d'ailleurs fort agréable & que j'ai souvent recommandée à ceux qui ont le goût des anecdotes littéraires. Toujours hors d'activité pour la Chaire, je demandai avec empressement un poste qui se trouva en Septembre 1737 à ma bienséance; celui de Professeur en Eloquence & Principal du College François, qu'occupe aujourd'hui si dignement M. *Erman*.

Le fardeau ne laissoit pas d'être encore fort supérieur à mes forces, & je m'attendois à succomber, lorsqu'en Mai 1739, une nouvelle vacance causée par la mort du célèbre M. *La Croze*, Professeur de Philosophie au même College, améliora totalement mon sort, & me parut un *non plus ultra*, auquel je pouvois & devois pleinement acquiescer. Mais la Providence n'avoit pas épuisé les faveurs qu'elle me destinoit. L'obligation d'enseigner la Philosophie m'ayant engagé à faire tout ce qui dépendoit de moi pour m'en acquitter avec succès, je m'attachai au Cours de M. *Wolff* dont les Volumes paroissoient alors successive-
ment,

ment, & j'adoptai, non le Systeme, mais la méthode de ce Philosophe, de laquelle je ne me suis pas écarté depuis. L'essai de mon application à cette doctrine dont je fis paroître le commencement en 1740, sous le titre de *La Belle Wolfienne*, & qui a été conduit jusqu'à six Volumes dont la dernière édition est de 1775, me fit mettre plus particulièrement au nombre des gens de lettres de Berlin; & ce fut en cette qualité que j'entrai d'abord dans une Société formée en 1743, & qui bientôt après fut transformée en *Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres*, & réunie avec l'ancienne Société Royale en un seul & même Corps, dont l'inauguration se fit en Janvier 1744; Académie dont notre grand Monarque a bien voulu se déclarer le Protecteur. L'amitié de M. le Conseiller privé *Jordan* *), que regretteront toujours ceux qui aiment le bon esprit associé au bon cœur, m'introduisit dans la Société particulière, d'où je passai dans l'Académie; mes liaisons intimes avec M. le Chancelier de *Jariges* m'acheminèrent vers le Secrétariat de cette Académie: & l'affection de M. de *Maupertuis*, qui lui fit peut-être porter un jugement trop avantageux de ma capacité, me fit obtenir de S. M. en Février 1748. ce titre & cet emploi auquel mes desirs & mes vœux n'auroient jamais osé s'élever. Mes des-

stinées

*) Mort le 24. Mai 1745.

stinées littéraires ont alors subi de nouvelles déterminations, toutes différentes encore des précédentes. Si je n'ai pu prendre le vol élevé d'autres illustres Secretaires, d'un *Fontenelle*, d'un *Mairan*, d'un *Gros de Boze*, j'ai du moins tâché de marcher d'un pas égal & sûr, & de m'acquitter avec intégrité de mes devoirs suivant la mesure de mes lumières & de mes forces, personne ne pouvant être plus zélé pour l'honneur & pour le bien de l'Académie que je l'ai été & le serai toujours. Les preuves en existeront après moi, dans les Volumes de ses Mémoires que j'ai rédigés, déjà au nombre de XXXI, sans les Recueils pour les Prix, & dans la prodigieuse correspondance que j'ai entretenue & que j'entretiens encore. Or, en faisant tout cela, (& c'est à quoi je vous prie de faire une attention particulière, parce que c'est ce qui lie à notre sujet cette digression énorme en apparence, & qui n'en est pourtant pas une,) en faisant tout cela, que me suis-je proposé? L'approbation du Très-haut, l'acquiescement de ma conscience, & l'ESTIME des gens de bien. Vous ne sauriez croire combien celle-ci m'a soutenu & me soutient encore contre tout ce qui auroit pu ou pourroit d'ailleurs m'ébranler. J'ai vu la légèreté des gens du siècle, la fausseté si souvent masquée par les dehors de l'amitié la plus cordiale, l'ingratitude de ceux à qui j'avois rendu les plus grands servi-

services, les manœuvres de l'envie, des pièges des mines, des souterrains, sans en ressentir la moindre émotion. Je ne suis pas plus sensible aux traits tirés à l'aventure, aux sarcasmes & autres sorties de Corsaires & Aventuriers littéraires, qui se font un mérite d'outrager, à ce qu'ils s'imaginent, un honnête-homme, tandis qu'ils se deshonnorent eux-mêmes, si tant qu'ils ayent de l'honneur à perdre. Croyez-vous après cela, mon cher *Timophile*, que je jouisse d'un sommeil paisible, & que j'attende tranquillement le sommeil long, mais néanmoins passager, qui lui doit succéder. J'ai joui réellement, & même exactement, de tout ce que je cherchois dans le monde; j'y ai atteint, ce me semble, l'heureuse médiocrité à tous égards: & j'ai eu souvent occasion de me convaincre que ceux qui vouloient, à toute force, franchir les bornes de cette médiocrité, ne faisoient que troubler leur repos & perdre leur bien-être.

T. L'excellent morceau de *Morale pratique*, que je viens d'entendre! Et il est d'autant plus persuasif pour moi que depuis que je vous connois, je vous ai toujours vu animé, pénétré des mêmes sentimens, toujours maître de vous-même, à un point dont j'avois peine à croire la possibilité. Votre conduite avec *Mr. de Prémontval* en a fourni une preuve

com-

complète que nous avons déjà passé en revue. Mais je m'en rappelle une autre, des circonstances de laquelle j'ai été témoin, & qui n'a pas fait moins d'impression sur moi.

S. Je ne sçai pas bien dans le moment de quoi vous voulez parler, & vous me ferez plaisir de me raconter ma propre histoire. La part intime que vous avez toujours eue à ma confiance vous y autorise.

T. Très-volontiers. Mr. *Bitaubé* venoit de publier à Berlin le premier Essai de sa traduction d'*Homere*; Vous apprîtes qu'il en existoit un Extrait dans le Journal Latin de Mr. *Klotz*, & qu'il étoit d'une grossiereté revoltante. Cela vous donna l'envie de le voir, & vous en demandâtes la communication à Mr. votre neveu par alliance, & alors votre voisin, *Jean Albert Euler*, à présent (depuis 1766) avec son illustre pere à St. Petersburg, où il tient dignement la plume de l'Académie. Mr. *Euler* vous envoya cinq à six Parties de ce Journal qu'il avoit sous la main. Vous lûtes aussitôt l'Extrait qui concernoit Mr. *Bitaubé*, & vous en futes vivement indigné. Des critiques impitoyables & la plupart injustes, des plaisanteries indécentes, un ton de férocité magistrale, vous firent juger que Mr. *Klotz* étoit plutôt fait pour être le Maître des hautes œuvres dans la République des Lettres que pour y

exercer les fonctions de Censeur. En feuilletant ensuite les autres parties du Journal, vous trouvâtes que vous y aviez aussi votre compte. La traduction d'*Elien* que vous aviez mise récemment au jour faisoit le sujet d'un Article, moins mordant peut-être que celui de la traduction d'*Homere*, mais plus méprisant, & que Mr. *Klotz* terminoit en disant que ce n'étoit pas la peine de s'étendre en critiques, parce que vous étiez dans le cas exprimé par ce vers :

*Serpit humi, tutus nimium, timidusque
procellæ.*

Vous futes sensible à votre maniere à cette incartade; c'est à dire, qu'après avoir éprouvé la premiere impression qui tient à la nature de l'homme, la raison la détruisit bientôt, & vous fit prendre le parti que vous avez constamment pris, c'est de laisser l'adversaire dans son tort. Je vous vis seulement balancer si vous prendriez la défense de M. *Bitaubé*; & vous aviez un bon nombre d'idées qui, rassemblées & exprimées avec une vivacité qui ne vous manque pas au besoin, auroient pu mortifier le Zoïle. Vous renonçâtes encore à ce projet, sentant bien qu'on auroit apperçu quelque trace d'égoïsme dans les efforts de votre zele pour un digne ami. Ainsi vous finîtes par n'y plus penser.

Sur

Sur ces entrefaites, c'est à dire, au bout de deux ou trois mois, vous reçutes la visite d'un Seigneur également propre à se faire respecter & aimer, puisqu'il réunit à l'éclat de sa naissance & de ses dignités celui des plus rares talens & des plus éminentes vertus. Il suffit de le nommer pour justifier cet éloge : c'est le Prince *Adam Czartorisky*, Palatin de Podolie. Dans la conversation qu'il eut avec vous, il vous dit qu'on étoit fortement occupé à faire fleurir les Lettres en Pologne, qu'on souhaitoit à Varsovie un homme de la plus grande capacité, qu'on pût mettre à la tête des Etablissements destinés à ce but, & qu'on lui feroit un sort des plus avantageux. Après y avoir rêvé un moment, vous dites à ce Prince que vous croyiez connoître un semblable personnage, vous nommâtes M. *Klotz* alors Professeur ordinaire à Halle, & vous ajoutâtes que vous le regardiez comme le Littérateur & le Critique le plus distingué qu'il y eût en Allemagne. Le Prince témoigna tout de suite la plus forte envie d'en faire l'acquisition pour la Pologne, & vous pria d'écrire à Mr. *Klotz*, en lui marquant ce qu'on desiroit & ce qu'on offroit. Vous promites de le faire, & vous le fîtes. Mr. *Klotz* fût enthousiasmé de vos bonnes intentions pour lui, & crut sans doute que vous n'aviez aucune connoissance de ses mauvais procédés à votre égard. Il écrivit à

Berlin pour demander la permission d'accepter la vocation qui lui étoit adressée. La négociation traîna quelque tems; & finalement, on l'engagea de rester à Halle, en lui conférant le caractère de Conseiller privé avec une augmentation de trois cens écus. Vous fûtes fort satisfait de cette vengeance, & vous auriez souhaité qu'il jouit plus longtems de ce prix de ses forfaits littéraires; mais il n'a pas tardé à justifier le mot: *Immodicis brevis est ætas. & rara senectus.*

S. Vous avez très-exactement conservé la mémoire de ces anecdotes; je n'y joindrai, pour en rendre l'exactitude complete que la date de la visite du Prince, telle que je l'ai notée dans mon Journal, & les Lettres que l'effusion de la reconnoissance dicta au fier Critique, qui n'agueres me mettoit si bas. Je reçus la visite du Prince Czartorisky le 23 Mai 1766; & dès le même jour j'écrivis à Mr. Klotz, dont voici la première réponse, du 30. du même mois. Je mets l'original sous vos yeux; jugez si rien égale la lâcheté d'un semblable caractère. Elle est, comme vous le voyez, en françois.

„MONSIEUR,

„Rien n'étoit plus capable d'augmenter la
 „haute considération que j'avois pour Vous,
 „que

„que la Lettre dont Vous m'avez honoré.
„Jusqu'ici je n'ai fait que me joindre à la voix
„unanime, en admirant en Vous, Monsieur, un
„génie fécond, une érudition profonde & un
„desir infatigable de Vous rendre utile à la Ré-
„publique des Lettres. Vous me faites admi-
„rer & aimer en même temps un mérite bien
„plus supérieur. C'est cet aimable caractère
„qui Vous rend attentif au bonheur d'autrui,
„qui ne Vous permet pas d'être heureux sans
„que les autres le soient. Quant à la propo-
„sition que Vous avez la bonté de me faire,
„Monsieur, je puis bien dire qu'elle m'a en-
„tièrement brouillé avec ma situation présente,
„en réveillant chez moi des inclinations pres-
„que assoupies. La belle perspective que de
„vivre dans le grand monde, d'y recueillir
„tant de connoissances utiles & agréables & d'être
„protégé par un Prince rempli d'un zèle
„glorieux pour faire regner avec LUI le goût
„& les beaux arts! Mais permettez-moi,
„Monsieur, de différer encore ma résolution.
[Ici je supprime quelques détails inutiles à
mon but] „Que la sincérité de mes sentimens
„Vous fasse agréer la reconnoissance dont
„Vos bontés m'ont pénétré. J'ai &c.

KLOTZ.

Il m'écrivit ensuite une Lettre Latine du 13.
Juin; ensuite une autre aussi Latine du 12.

M 3

Juil-

Juillet, qu'il commence en disant; *Tandem ad finem perductum esse videtur cujus Te auctorem fuisse nunquam obliviscar, Varsaviense negotium. Accepi a Rege sapientissimo litteras in quibus mihi stipendium MCC thalerorum una cum titulo Consiliarii SUI obtulit. Quare etiam hodie ad Regem nostrum scripsi. . . .* La Lettre du 4 Octobre mérite de trouver place ici dans son entier. *)

Viro celeberrimo atque eruditissimo

FORMEIO

S. P. D.

C. A. KLOTZIUS.

Nemo profecto, si pietati animoque meo satisfacere potuissem, citius Te, quem fortunæ meæ auctorem esse non solum scio, sed etiam talem esse nec alium laetor, de rerum mearum exitu certior factus fuisset. Sed, quarum adventum meae sortis hominibus saepiuscule molestum esse nosti, Vir celeberrime, nundinae Lipsienses tot objecerunt impedimen-

*) J'en omets une du 12. Juillet; mais le hazard m'en fait trouver dans le *Berlinisches Litterarischs Wochenbl.* du 23 Août 1777, une à M. Meusel, Conseiller de la Cour à Erfurt datée du même jour, où il parle avec enthousiasme de sa vocation à Varsovie, sans témoigner quoi que ce soit de la part que j'y avois.

dimenta, quot nec praevidi, nec vincere potui. Hinc factum est ut admonitus à Te illud faciam, quod mea sponte non solum debebam facere, sed cupiebam quoque. *) Nam quantum hominem homini debere fas est, tantum me Formeio debere nunquam obliviscar, à quo me Czartoryskio commendatum fuisse, adeoque fundamenta omnis, qua nunc fruor, fortunae jacta esse, quod erit unquam tempus, quo non summa cum animi voluptate recorder. Res enim, ut eo redeam, exitum habuit hunc. Stipendium meum, quod fuit ante D thalerorum CCC auctum est, mihi que Consiliarii intimi honor, additus à Magno Rege nostro, cui vel sine alio ullo emolumento servirem, nisi res meae Dresdensis autae naufragio afflictæ essent. Tanto semper studio prosecutus sum Regem, quem amare possum, cum alios tantummodo colere aut timere liceat! Quicquid vero est hujus beneficii ad Te merito refertur, cujus benevolentia & φιλανθρωπία unice adjutus sum. Habes me igitur totum Tuum, antea deditum Tibi ob eruditionis & ingenii famam, **) nunc ma-

M 4

gno

*) Quel déluge de mauvaises excuses, qui prouvent bien un ralentissement de reconnaissance! Manque-t-on jamais d'un quart d'heure pour écrire dans un cas pareil, & instruire de son sort quelqu'un qui y a tant influé?

**) Y a-t-il un terme pour exprimer ce superlatif de la fausseté!

gno beneficio obstrictum. Ita, vale celeberrime, & propediem verbosas litteras a me expecta. Interim huic homini quem semel Tua ope indignum non judicasti, favere perge. Scr. d. iv, Octob. A. C. 1766.

Les *verbosae litterae* ne sont jamais venues; mais voici le dernier soupir de la gratitude de mon illustre protégé.

Viro optimè de se merito, celeberrimo

FORMEIO

S. P. D.

Christ. Adolph. Klotzius.

Pudet me nugaci eorum turbae accedere, qui hoc tempore bonis votis, acclamationibus, ominibus, aures hominum obtundunt, non quod ita sentiant, sed quod mos antiquus tales voces postulat. Sed accedam tamen. Nemo enim magis Formeio quaevis bona ex animo optare potest debetque Klotzio, qui cognita praeclare viri optimi benevolentia voluntatisque eximiae prolixitate, impense laetatur, seque vere felicem existimat.

Accipies igitur, Vir celeberrime, hanc tabulam bono animo, eaque non solum vota pro Tua incolumitate vitaeque Tuae longissima serie contineri existimabis, verum ita
etiam

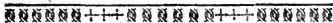
etiam censēbīs me hac tabula, quasi pignore, me meaque omnia Tibi addixisse ita ut Tuus cēseri, haberi, dici velim, cupiamque perpetuo. Ita valebis mihi que porro fauebis.
 Scr. Hal. Sax. Cal. Jan. A. C. 1767.

Depuis ce tems - là je n'ai plus entendu parler de Mr. *Klotz*; qui probablement n'a plus pensé à moi. Je n'ai jamais eu occasion de le connoître personnellement. Quand il ne seroit question que d'anecdotes littéraires, je crois qu'on a pu lire les piéces précédentes avec intérêt; mais il s'agit de rapporter principalement & finalement tout à nôtre objet, c'est à dire, à prouver combien il importe de se rendre estimable, & de ne se trouver jamais dans d'aussi grossières contradictions avec soi-même. J'ose dire que la franchise la plus parfaite a toujours été l'ame de mes discours, de mes actions & de mes écrits; on peut y trouver & y reprendre bien des défauts, mais je défie d'y démêler jamais la moindre trace de duplicité.

T. Heureux quiconque peut se rendre ce témoignage à lui-même, & l'emporter avec soi au delà du tombeau! Tout le reste se brise contre cet écueil, s'absorbe dans ce gouffre. L'intégrité seule peut conduire aux pieds du Tribunal supreme & y faire trouver grace.

S. On ne sauroit trop se pénétrer de ces maximes. Leurs effets salutaires dans la jeunesse, deviennent toujours plus précieux dans les âges suivans, & sont véritablement exquis dans la vieillesse. Comme on s'endort en paix pendant tous les jours de sa vie lorsqu'on n'a rien à se reprocher, il en est de même du dernier sommeil auquel on se livre avec la douce confiance d'arriver à un réveil glorieux. Rien de plus vrai ni qui dût faire une plus forte impression que la maxime suivant laquelle il faut vivre comme on voudroit avoir vécu à l'heure de la mort. Et c'est en même tems par cette façon de penser & d'agir que j'ai toujours écarté les inquiétudes passageres, les soucis purement temporels. *Qu'est-ce, dis-fois-je, qu'est-ce que tout cela m'importera au dernier moment de ma vie?* Aussitôt le calme renaissloit dans mon ame; & en me rappelant sans cesse cette idée, il y est devenu habituel.





ENTRETIEN VI.

Qu'il faut se faire aimer, & comment ?



S. Pensez-vous qu'il fuffise d'être estimable & estimé pour jouir des douceurs de la vie ?

T. Cela fuffiroit fans doute pour le for intérieur, pour l'acquiefcement en foi-même, qui est effectivement le premier de tous les biens, le principal de tous les tréfors. Mais notre bonheur temporel dépendant encore plus des fentimens que les autres ont pour nous que des idées qu'ils s'en forment, je penfe qu'il faut se faire aimer, & que fans cela on ne fçauroit être à fon aife nulle part : on ne voit autour de foi que froideur, ou contrainte, aucun vifage ne s'épanouit, pour ainfi dire, à notre afpect, parce que cet épanouiffement eft toujours une reverbération, & qu'un homme auftere, dur, glacé, ou même d'un férieux que rien ne déride jamais, peut-être tout à la fois l'homme le plus refpectable & le moins aimable.

S. Il importe donc d'approfondir cette matière, & de nous aider réciproquement à tracer

cer les directions d'où résulte un plan de conduite propre à se faire aimer. Et si vous voulez, nous feuilleterons ensemble un Ouvrage dont je fais beaucoup de cas, soit parce qu'il me paroît le mériter, soit par le véritable attachement que j'ai eu pour son Auteur, qui, pendant le cours d'une longue correspondance, m'a donné les marques d'amitié les plus sincères, les conseils les plus utiles.

T. Je crois deviner ce Correspondant: au moins m'avez-vous souvent lu des Lettres de l'Abbé *Trublet*, qui avoient les caractères que vous venez d'indiquer.

S. C'est lui-même: & je ne puis m'empêcher de profiter de l'occasion pour jeter quelques fleurs sur son tombeau, que des Critiques dont la bassesse égale l'injustice ont voulu salir de la manière la plus révoltante. D'abord je vais vous lire son Article tiré du *Supplément au Nouveau Dictionnaire Historique portatif*, Edition de 1770, à Amsterdam, chez *Rey*.

Cet Article pourroit être plus avantageux, mais la véhémence des sorties odieuses contre ce respectable Ecrivain a imposé aux personnes les plus impartiales. Cependant la force de la vérité perce suffisamment ici, pour qu'on soit en état de juger à quoi il faut s'en tenir.

Comme

Comme ce Supplément n'est gueres répandu, l'Article aura de plus le mérite de la nouveauté, pour la plûpart de ceux qui le liront.

„**TRUBLET** (*Nicolas-Charles-Joseph*)
 „de l'Académie François & de celle de Berlin,
 „Trésorier de l'Eglise de Nantes, & ensuite
 „Archidiacre & Chanoine de St. Malo sa Pa-
 „trie, naquit en 1697. Il étoit parent du cé-
 „lebre *Maupertuis*, qui lui dédia le troisieme
 „Volume de ses Oeuvres. Dès l'année 1717,
 „il osa *) être Auteur. Il fit imprimer dans
 „le *Mercur* de Juin des *Réflexions sur Télle-*
 „*maque* qui le firent connoître de *la Motte* &
 „*de Fontenelle*. Ces aimables Philosophes
 „trouverent en lui ce qu'ils cherchoient dans
 „leurs amis, un esprit très-fin & un caractère
 „très-doux. L'Abbé *Trublet* fut attaché pen-
 „dant quelque temps au Cardinal *de Tencin*,
 „& il fit avec lui le voyage de Rome. Mais
 „préférant la liberté aux avantages que la pro-
 „tection du Cardinal lui faisoit espérer, il re-
 „vint à Paris, où il vécut jusques vers l'an
 „1767. Accablé des vapeurs **) qu'on con-
 „traîte

*) Est-ce s'ériger en Auteur que de fournir une Piece fugitive au *Mercur*? Et cela peut-il être regardé comme une hardiesse?

**) L'idée est tout à fait singulière. A ce compte les grandes Villes devroient être désertes, ou peuplées d'hypocondriaques.

„traîte presque dans toutes les grandes Villes,
 „il se retira à Saint Malo, pour y jouir de la
 „santé & du repos. Mais il mourut quelque
 „temps, après au mois de Mars 1770. Une
 „conduite irréprochable, des principes vertu-
 „eux, des mœurs douces lui avoient assuré les
 „suffrages de tous les honnêtes gens. *)

„Ses principaux Ouvrages sont I. *Essai de*
 „*Littérature & de Morale* en 4 Volumes, in
 „12. plusieurs fois réimprimés & traduits en
 „plusieurs Langues. L'Auteur a laissé des ma-
 „tériaux pour un cinquième Volume. Quel-
 „ques critiques qu'on ait fait de cet Ouvrage,
 „où il y a quelquefois des choses communes
 „dites d'un air de découverte, on ne peut s'em-
 „pêcher de reconnoître l'esprit d'analyse, la
 „sagacité, la finesse, la précision qui caractéri-
 „sent tous les Ecrits de M. l'Abbé *Trublet*.
 „Plusieurs de ses réflexions sont neuves, &
 „toutes inspirent la probité, l'humanité, la so-
 „ciabilité. II. *Panegyriques des Saints*, lan-
 „guissamment écrits, précédés de *Réflexions*
 „sur l' *Eloquence*, pleines de choses bien vues
 „& finement rendues. Dans la seconde Edition,

„c11

*) Cela suffit pour décider de la classe dans laquelle
 il faut ranger ceux qui l'ont impitoyablement
 déchiré. Il est vrai qu'ils n'ont pu attaquer ses
 mœurs; mais pouvoient-ils se dissimuler le mé-
 rite de ses Ecrits? Et auroient-ils pu y atteindre?

„en 1764, en deux Volumes, l'Auteur a ajouté
„divers Extraits de Livres d'éloquence. Ces
„analyses avoient été faites pour le *Journal*
„*des Sçavans*, & pour le *Journal Chrétien*
„auquel il avoit travaillé pendant quelque
„tems. La maniere dont il s'exprima sur M.
„de V. dans ce dernier Ouvrage lui attira des
„épigrammes très-mordantes de la part de ce
„célèbre Poete qui lui avoit écrit auparavant
„des lettres très-flatteuses. III. *Mémoires*
„*pour servir à l'histoire de Mr. de Fontenelle*
„*& de la Motte*, à Amsterdam, 1761 in 12.
„Ces Mémoires souvent minutieux offrent tout
„ce qu'on peut savoir sur la vie & les ouvrages
„de ces deux illustres amis de l'Abbé Trublet.
„Il y a des anecdotes intéressantes & des réflexions ingénieuses.“

Vous voyez, mon cher Timophile, que, malgré tous les correctifs semés dans cet Article, le fond présente toujours l'Abbé Trublet, & comme homme, & comme Auteur, sous un point de vue très-avantageux. Lisons encore à présent ce que M. de Maupertuis lui disoit à la tête du troisième Volume de ses Oeuvres. Il ne faut pas objecter que c'est un parent qui parle dans une dédicace. M. de Maupertuis n'étoit pas louangeur, & il craignoit infiniment de s'avancer trop & de se compromettre à la face du public, Cela posé, voici ce qu'écrivoit

voit le Président à l'Archidiacre, en 1756. Je supprimerai ce qui concerne personnellement le premier, pour me borner à la justice qu'il rend au second.

Quoiqu'il n'y ait aucun des Volumes de mes Ouvrages que je ne puisse Vous dédier, celui-ci m'a paru le plus particulièrement devoir Vous appartenir. Vous fîtes autrefois de quelqu'une des Pièces qui y sont contenues une récenſion où à la vérité l'amitié paroifſoit à découvert, mais où la louange étoit ſincere. Je ſouhaite que les autres obtiennent Votre approbation aux mêmes conditions.

*J'ai beſoin ſans doute de cette amitié, lors-que j'adreſſe à un des hommes de notre nation qui parle le mieux notre langue des diſcours académiques: je dois encore ajouter quelque choſe pour me juſtifier de les avoir faits. - - - Vous n'avez pas eu beſoin de pareilles circonſtances. Dans la Capitale de la France Vous avez diſputé le ſtyle aux meilleurs Ecrivains, & les choſes aux meilleurs eſprits. Pour chaque genre on trouve dans notre Nation quelques Auteurs qui ſe ſont emparés d'une réputation qu'aucun autre n'a pu partager. *) Un grand*

*) M. de M. . . auroit dû ſentir qu'il étoit dans le cas vis-à-vis de M. de Fontenelle, & ne pas faire ſa *Venus phyſique*, ſa *Lettre ſur la Comete*, & des *Eloges*.

grand mérite, & le bonheur d'avoir été les premiers, ont tellement prévenu le Public pour eux, que quelque chose qu'aient fait ceux qui sont venus depuis, on ne les a jamais laissé approcher de la gloire des originaux. Vous êtes peut-être le seul pour qui le public n'ait pas eu ceste injustice : Les styles de Fontenelle & de la Motte n'ont rien fait perdre au Votre ; & après la Rochefoucault & la Bruyere, on Vous lit avec autant de plaisir que si ces hommes célèbres n'eussent jamais paru.

Voilà certainement ce que M. de M. pensoit comme il l'écrivoit ; & ce qu'il n'a jamais pu cesser de penser. Il y a eu du refroidissement, je l'avoue, entre lui & son parent ; mais les sentimens du cœur n'ont rien de commun avec les jugemens de l'esprit, surtout avec ceux qui sont formés & décidés de longue main. Mr. de Maupertuis avoit de l'inconstance dans le caractère, & beaucoup d'humeur. Mais des raisons proprement dites, quoique foibles & insuffisantes, produisirent ce changement. Ce sont des anecdotes littéraires dont je suis parfaitement, & peut-être seul instruit. Mr. de Maupertuis étant à Paris avoit sur sa table les *Oeuvres du Philosophe de Sans-Souci*, dont il n'existoit encore que l'Edition *in quarto*, faite au Donjon du Château de Berlin. Il permit à l'Abbé Trublet d'y lire ; mais celui-ci

trouva l'occasion d'en copier furtivement quelques passages, & en particulier des vers qui étoient à la louange de Mr. de Fontenelle. Il tira aussi d'une Lettre du Roi de Prusse que M. de Maupertuis reçut à Paris en 1748, des Vers dont il cite le sens, *) & non les paroles qui ne se rappelloit pas exactement ;

*Dans cet Aréopage auguste
On distingue ce vieux Nestor,
Reste chéri de l'âge d'or,
Dont l'esprit gai, profond & juste,
Semble triompher de la mort.*

L'Abbé ayant fait usage de ces larcins dans les fragmens sur la vie & les Ouvrages de Mr. de Fontenelle qu'il inséroit en 1756, 1757 & 1758 dans le *Mercur de France*, M. de M. fut piqué de ce procédé, qu'il traita d'infidélité ; mais ce n'étoit pourtant pas là ce à quoi il étoit le plus sensible. Le véritable grief consistoit en ce qu'il s'agissoit de M. de Fontenelle & de son mérite : il avoit une forte aversion pour ce Nestor, depuis le Schisme causé dans l'Académie des Sciences par la controverse sur la figure de la Terre. Mrs. de Fontenelle, de Mairan, de Reaumur &c. étoient non seulement pour Cassini ; mais ils blâmoient

*) Dans ses *Mémoires sur Mr. de Fontenelle*, p. 203.

la fougue avec laquelle M. de M. attaquoit ce Patriarche des Astronomes d'alors; & il en résulta une inimitié constante, au moins de la part de M. de M. Il fit aggréger M. de Fontenelle à l'Académie de Berlin, mais c'étoit une espece de bravade. Lorsqu'il lisoit ces détails sur Fontenelle, minutieux quelquefois, je l'avoue, mais qui m'ont toujours paru amusans & jusqu'à un certain point intéressans, il perdoit patience, il trépignoit, & un jour il me dit: *Graces à l'Abbé T, M. de F. n'aura fait un p . . . dont toute l'Europe ne soit instruite.*

Tout cela n'auroit cependant jamais troublé le repos de l'Abbé, ni causé les prétendues vapeurs qu'on lui attribue dans son Article, s'il n'avoit eu le malheur, ou plutôt le désagrément, d'émouvoir la bile du plus furieux & du plus implacable de tous les adversaires. Je dis le désagrément plutôt que le malheur, car au fond on est en trop bonne compagnie, quand on devient l'objet des satyres injurieuses de M. de Voltaire pour se trouver à plaindre. A qui n'en a-t-il pas voulu & quelle réputation n'a-t-il pas tâché de flétrir! Deux choses l'ont toujours mis hors des gonds, les réputations & les Critiques. Nommer les Ecrivains qu'il a vilipendés, c'est faire le catalogue des Auteurs les plus illustres; Corneille,

*Racine, La Fontaine, Montesquieu, le Président Hénault, Maupertuis, Helvetius & surtout les deux Rousseau, qui lui ont fait d'autant plus d'ombrage qu'il sentoit mieux son infériorité à leur égard. Quant à ceux dont il a eu ou prétendu avoir des sujets de plainte, le nombre en est innombrable. Il a cru les traîner dans la boue par ses sarcasmes; mais cette boue réjaillit sur lui, & il en est tout couvert. J'en ai fait une légère expérience, mais je lui ai montré, & si je ne me trompe, démontré que ses dents sont trop usées pour mordre la lime que je leur oppose. *)* Mais tenons-nous en à l'Abbé Trublet, & achevons ce qui le concerne.

Je ne connois point ce qu'il peut avoir mis dans le *Journal Chrétien*, qui fut propre à déplaire à M. de Voltaire. Mais j'ai sous les yeux des passages de ses *Essais*, que je crois les véritables sources du fiel dans lequel le Poète a trempé sa plume. C'est dans les *Essais de Littérature & de Morale* qu'il faut les chercher, au Tome IV, dans le morceau qui roule sur la *Poésie & sur les Poètes*. Voici les passages qui m'ont paru propres à enflammer le mortel le plus combustible qui fut jamais.

„Pour

*) Voyez la *Morfiade*, que j'ai mise à la fin du Tome VI. de mon *Abrégé des Sciences*.

„Pour exceller dans l'éloquence, dans la
 „Poésie, &c. il faut plus d'imagination & de
 „généie que de jugement & d'esprit, . . .
 „M. de *Voltaire* lui-même a écrit sur la Poé-
 „sie avec plus d'agrément & de goût que de so-
 „lidité & de profondeur; plus en Poète qu'en
 „Philosophe; plus en bel esprit qu'en hom-
 „me d'esprit. Tranchons le mot. Il a écrit
 „trop superficiellement, si ce n'est pour les
 „Poètes, qui n'en demandent pas, & à qui peut-
 „être il n'en faut pas davantage. A cet égard
 „M. de *Voltaire* me paroît inférieur à Mrs. de
 „la Motte, de Fontenelle & du Bos . . .

„Quoique j'estime beaucoup les vers de Mr.
 „de *Voltaire*, & en particulier sa *Henriade*
 „& plusieurs de ses Tragédies, j'y renoncerois
 „sans peine pour autant d'ouvrages en prose,
 „aussi beaux & aussi travaillés que plusieurs de
 „ses Ouvrages en vers. Quant à ses pièces fu-
 „gitives, je suis charmé de les avoir, & aucun
 „Ouvrage en prose ne m'en dédommageroit.
 „C'est là que les vers sont bien placés; voilà
 „leur véritable emploi, & peut-être le princé-
 „pal talent de Mr. de *Voltaire*. Du moins
 „personne ne lui conteste la grande supériorité
 „en ce genre, & une supériorité vraiment ori-
 „ginale.

„Le *Télémaque* est encore plus lu que la
 „*Henriade*, non qu'il vaille mieux *) mais il
 „est en prose.

„On a osé dire de la *Henriade*, & on l'a
 „dit sans malignité: *Je ne sçai pourquoi je*
 „*bâille en la lisant*.

„On a encore appliqué à ce Poeme le mot
 „de la *Bruyere* sur l'Opéra: *Je ne sçai pas*
 „*comment l'Opéra avec une musique si par-*
 „*faite & une dépense toute Royale a pu réussir*
 „*à m'ennuyer*. Et l'on a dit: *Je ne sçai pas*
 „*comment la Henriade avec une poésie & une*
 „*versification si parfaites, a pu réussir à m'en-*
 „*nuyer*. Ce n'est pas le Poëte qui ennuye &
 „fait bâiller dans la *Henriade*; c'est la poésie,
 „ou plutôt les vers., — — —

Malgré la justesse de ces observations, &
 les correctifs dont elles sont accompagnées,
 elles ont sans doute paru autant de blasphé-
 mes aux yeux de l'Apollon de *Ferney*. Ce-
 pendant voici le coup de massue; j'avoue qu'il
 est terrassant: M. de *Voltaire* n'est pas nom-
 mé, mais il n'a pu se méconnoître, ni pardon-
 nier un pareil attentat, vraiment sacrilege. „Ce
 „qui

*) Je crois que l'Abbé *Trublet* se trompe ici, & que
Télémaque vaut beaucoup mieux que la *Henriade*.
 Ce seroit la matiere d'un long parallele dont
 les matériaux se présentent en foule à mon esprit.

„qui a le plus contribué à décrier les Poetes
 „du côté du cœur, c'est que de tout tems plu-
 „sieurs d'entr'eux ont été flatteurs, ou satyri-
 „ques, ou impies, ou obscenes. Mais quel-
 „que talent qu'eût d'ailleurs un Poete, QUE
 „PENSER DE LUI S'IL RE'UNISSOIT
 „TOUS CES CARACTERES? „ Peut-être
 que si l'Abbé *Trublet*, dans le moment où il
 écrivoit ces lignes, s'étoit rappelé, qu'un
 homme tel qu'il le dépeignoit, est un de ces
 animaux féroces qu'il ne faut pas éveiller & ir-
 riter, il auroit supprimé ce passage; mais la
 force de la vérité a prévalu: & il faut après
 tout que justice se fasse. Seulement il auroit
 dû prévoir les suites de ce jugement, s'y pré-
 parer & n'y pas être sensible.

Quelles ont-elles été, ces suites? Des vers
 satyriques, sortis d'une forge qui en a pro-
 duit par milliers. Parmi ces vers il s'en est
 trouvé un, qui est devenu proverbe en nais-
 sant, & que de vains échos ont répété à ou-
 trance.

Il compiloit, il compiloit, il compiloit.

On a pû voir par l'Article de l'Abbé *Tru-
 blet* & par la dédicace de M. de M. s'il a ja-
 mais passé pour un compilateur, borné du
 moins à cette fonction, & ne faisant que cou-
 dre des pieces de rapport. On a dit, & il a

été le premier à le déclarer, que s'étant attaché dès l'entrée de sa carrière à des hommes illustres, ayant été initié à leurs conversations également spirituelles & solides, il avoit recueilli soigneusement ce qui lui avoit paru remarquable, intéressant, propre à faire penser. *) Qu'on lise ses *Essais*, & l'on verra l'attention scrupuleuse avec laquelle il rapporte quand & à qui il a entendu dire telle ou telle chose. Ce qui est de lui, est bien reconnoissable & porte véritablement sa marque, qu'il seroit difficile de contrefaire. Ce sont les développemens les mieux approfondis, les analyses les plus exactes, & les résultats les plus propres à étendre la sphere de nos idées. Ne compile pas ainsi qui veut; au lieu que le plagiat a toujours été honteux, & que c'est néanmoins le métier habituel du Dictateur, ou plutôt du Tyran de la République des Lettres, dans un siècle qui lui doit ses égaremens & son avilissement. Je m'ar-

*) C'est ainsi que M. *Helvetius* a fait son fameux *Livre de l'Esprit*. Si tous les Philosophes avec qui il a vécu, revendiquoient ce qu'ils ont fourni, il resteroit peu de chose à l'Auteur, dont le génie & les connoissances m'ont paru avoir des bornes assez étroites, lorsque je l'ai vu à Berlin en 1767. Au reste l'ayant mis sur le chapitre de l'Abbé *Trublet*, il fit la plus véhémement sortie contre lui, sans doute comme vengeur de V. Hélas! il ne prévoyoit pas, (quoiqu'il eut pu & du le prévoir,) qu'après sa mort V. le déchireroit à son tour.

m'arrête, non de peur d'en trop dire, mais parce que j'aurois effectivement trop à dire, & que je ne pourrois finir sur un pareil sujet.

L'Abbé *Trublet* fut affecté de ces miseres; mais je doute qu'elles ayent été la cause déterminante de sa retraite. Il étoit naturellement porté à fuir la cohue; & sentant les infirmités de l'âge s'aggraver, il céda au desir naturel de revoir sa Patrie & d'y finir ses jours. La dernière Lettre que j'ai reçue de lui de Paris, (il ne m'a point écrit de St. Malo,) est du 21 Octobre 1765. Il dit: *Je commence par Vous dire que je me retire à Saint Malo, ma patrie, & que je quitte incessamment Paris. Ne m'écrivez donc plus; ma correspondance Vous seroit inutile à Saint-Malo. Celle de M. de la Condamine Vous en dédommagera. Si néanmoins Vous adressez à quelqu'un de Vos correspondans à Paris une lettre qu'il mettroit à la poste pour St. Malo, je la recevrais avec plaisir.* Il n'entre dans aucun détail sur les motifs de sa retraite, & me mande suivant sa coutûme encore quelques nouvelles littéraires. L'occasion se présentant de parler de Mr. de *Voltaire*, il dit: *On assure qu'il est toujours le même, & qu'il n'a jamais eu plus d'esprit. Au reste les plus legeres critiques l'ont toujours mis en fureur.* Ces derniers mots sont sans doute allusion à quelque endroit de

la Lettre à laquelle il répondoit. En finissant il ajoute: *Je reviens à notre correspondance. Si Vous vouliez absolument la continuer, Vous pourriez m'écrire en adressant Vos Lettres à M. de Livry, premier Commis du Comte de St. Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat, en France, à la Cour. Il me les feroit parvenir à Saint Malo, & même quelques petits imprimés. Je serai toujours avec toute l'estime & tout l'attachement possible &c.*

Tels sont, mon cher Timophile, les derniers devoirs que je rends encore du meilleur de mon cœur à un ami aussi précieux. Si cette digression a retardé notre entretien sur les avantages qu'on trouve à se faire aimer, je crois qu'en revanche elle en a aplani les voies. Entrons-y donc.

T. Je ferai précéder une observation générale à laquelle je crois que vous acquiescerez. C'est que, pour se faire aimer, il faut bien en avoir le desir & le dessein, mais qu'il ne faut pas se faire la-dessus un système proprement dit, un plan concerté dont l'exécution devienne sensible. Vouloir plaire à tout le monde, aspirer à la bienveillance universelle, est une pure vision, une vraie chimere. Mille obstacles s'y opposent. La diversité des goûts fait qu'en se rendant agréable aux uns, on déplaît aux autres; ou même c'est assez d'avoir l'affec-
tion

tion de certaines personnes, pour être l'objet de l'aversion de quelques autres. Cela se remarque journellement dans les Cours. Là où il y a, outre le Souverain, des Princes d'un rang fort voisin du Thrône, les Courtisans qui s'attachent à ceux-ci n'ont pas la faveur du Maître, quel que soit d'ailleurs leur mérite, ou peut-être d'autant moins qu'ils ont plus de mérite. Dans des Sociétés inférieures, on ne rencontre que des cliques & des partis, des intrigues & des cabales. Si l'on veut se répandre, il faut opter ; celui qui resteroit neutre, ne recevroit d'accueil nulle part. Voyez à Paris les Encyclopédistes & leurs adversaires. Ce sont des drapeaux flottans, des bannières déployées, sous lesquelles il faut se ranger. Le Sage à la vérité refuse de s'enrôler ; mais aussi le Sage n'est pas l'homme le plus aimé. J'en reviens donc à dire que le meilleur est d'aller son grand chemin, en travaillant à revêtir des qualités aimables, & à tenir la conduite la plus propre à se faire aimer. En vain sans cela mendieroit-on en quelque sorte l'affection de tous ceux avec qui l'on se rencontre, par des avances, par des caresses, & par d'autres démonstrations qui ne seroient que jeu & simagrées.

J'ai vu entrer avec moi dans le monde deux hommes qui croyoient jouer ce jeu à merveille.

veille. Leur visage étoit toujours monté de façon à paroître ouvert & souriant; ils sembloient prendre intérêt aux personnes de tout ordre qui se trouvoient sur leur chemin; ils étoient intarissables en questions affectueuses, en louanges fades, en offres & protestations. Qu'en est-il arrivé? Que l'un a toujours passé pour un plat personnage & l'autre pour un franc-intrigant. Comme ils n'existent plus, je trace librement leur caractère.

S. C'est effectivement courir après l'ombre & la prendre pour le corps que de se jeter dans ces diverses routes, dont aucune ne sauroit conduire au but. Pour tracer la véritable, vous sçavez que nous partons de l'estime & que nous ne permettons de prétendre à être aimé qu'à celui qui préalablement se fait estimer. Ce coup de coignée, si je puis m'exprimer ainsi, coupe tout à la fois toutes ces branches fausses & gourmandes qui ne font que dessécher le tronc du véritable amour. Ainsi nous ne faisons aucune attention à tous les moyens de plaire qui tiennent aux sens, à l'imagination, aux passions, & surtout aux vices. La beauté plaît; mais qu'est-ce que la beauté? Une rose en bouton le matin, épanouie à midi, flétrie le soir. Les graces acquises ont peut-être un peu plus de consistance: il ne faut pas même les négliger; mais ce n'est
pour-

pourtant qu'un masqué; & s'il tombe, on peut s'appercevoir qu'il cacheoit de grandes difformités. L'habileté & les talens diversifiés par lesquels on se rend utile font aimer, & attirent quelque fois des témoignages d'affection plus considérables que le vrai mérite & les services réels. On devient Connétable, en amusant un jeune Prince à prendre des oiseaux à la glu: on est mis à la tête des finances par un vieux Monarque pour lui avoir tenu tête au Billard. Mais de pareilles élévations ne sont, ni desirables par elles-mêmes, ni fort éloignées de chûtes funestes. Quand donc on possède de semblables qualités, ou talens, on peut bien s'en prévaloir dans l'occasion, mais ils ne sçauroient être les bases d'un édifice solide.

T. Il s'agit donc de déterminer ces bases & de les poser. Pour concourir avec vous à bâtir cet édifice, je dirois que chacun, après avoir suffisamment travaillé à se connoître soi-même, doit partir de cette connoissance, & ne se donner que pour ce qu'il est, sans recourir aux déguisemens & aux travestissemens. D'abord on ne change point sa figure, ses traits, son air, sa physionomie, & tout ce qui tient à la structure essentielle de l'individu. Si, parmi ces attributs extérieurs, il y en a de propres à prévenir désavantageusement, c'est un obstacle à se faire aimer, qui, bien qu'accidental,

dentel, a quelquefois plus de force sur le gros des hommes, bornés aux impressions des sens, que les défauts réels. Il est fâcheux d'être né laid, difforme, de rassembler dans son individu plusieurs irrégularités choquantes. Quiconque, ainsi fagoté par la nature, se piqueroit de grace, de gentillesse, parleroit même de bonnes fortunes, ne pourroit exciter que le rire, ou la compassion. Mais si de telles gens, tout en abusant de la permission qu'ont spécialement les hommes d'être laids, montrent des qualités qui, après leur avoir acquis l'estime, leur méritent la confiance, l'amitié, rien n'empêche qu'ils ne les obtiennent & ne deviennent par ces endroits préférables aux Adonis & aux Narcisses. Y eut-il jamais un homme qui sût mieux aimer & qui méritât mieux d'être aimé, que ce Pelisson dont la laideur est aussi fameuse que le bon esprit & le bon cœur? On peut juger de la première par la plaisanterie que lui fit une Dame, qui sans doute avoit quelque familiarité avec lui, sans quoi la saillie paroîtroit trop forte. Etant dans son carrosse, elle le rencontre & le prie d'y monter; on mene chez un Peintre dans l'atelier duquel la Dame entre avec Pelisson, qu'elle montre au Peintre, en lui disant: *Justement comme cela.* C'est qu'elle faisoit faire un tableau où devoit entrer la figure du Diable; & elle présentait *Pelisson* pour modèle. Mais
si ce

si ce côté de la médaille est effectivement le prototype de la laideur, le revers a des beautés d'un ordre bien plus rare. Sans rappeler les détails de ses souffrances pour *Fouquet*, je vous raconterai un trait moins connu que les autres, où l'esprit ne paroît pas moins que le cœur. Dans les interrogatoires qu'il subit, un jour il parut biaiser, & avoir certaines choses à dire à la charge de *Fouquet*, qu'il offroit de soutenir dans une confrontation. Cela fit juger que sa fidélité chanceloit, & la confrontation eut lieu. *Fouquet* donna lui-même dans le panneau; ce qui rendit la scène encore plus naturelle & plus efficace. Il témoigna donc à *Pélisson* sa surprise de le voir devenir son accusateur; ensuite répondant aux chefs qu'il produisoit contre lui, & qui étoient purement imaginaires, il lui demanda quelles preuves il en avoit. *Et comment*, répondit *Pélisson*, *voulez-vous que je fournisse des preuves*: NE SAVEZ-VOUS PAS QUE TOUS VOS PAPIERS ONT ÉTÉ BRULÉS? C'étoit-là le point essentiel dont il vouloit instruire l'infortuné caprif, afin qu'il arrangeât ses défenses d'après ce trait de lumière décisif. J'avoue que j'ai toujours été frappé de cette sublime invention; & qu'en général la manoeuvre de *Colbert* contre *Fouquet* m'a paru bien plus deshonorante pour le premier que pour le second.

S. Suivons donc le conseil du bon *La Fontaine*, dans une de ses plus jolies fables, *le Cochet, le Chat, & le Souriceau*, Liv. VI. Fab. 5.

*Garde-toi tant que tu vivras
De juger des gens sur la mine.*

Et faisons usage de cette maxime pour apprécier cette doctrine physiognomique, si en vogue aujourd'hui, consignée, pour ainsi dire, à l'immortalité par ce volumineux & splendide Ouvrage, où l'on voit tant de têtes, & si peu de cervelle. J'ai dit tout ce que je pensois & sçavois là-dessus dans un Ecrit intitulé: *Les Physionomies appréciées*, qui est inséré dans le Tome VI des *Nouveaux Mémoires* de notre Académie, pour l'année 1775. Mais treve de digressions; j'ai dit d'entrée que *Trublet* seroit notre guide sur l'objet de cet Entretien: hâtons-nous de le consulter.

D'abord, dans son Article *sur la conversation* qui est le second du Tome I. de ses *Essais*, il dit „que la politesse est infiniment plus propre à nous faire aimer & rechercher que les „plus rares qualités de l'esprit; celles-ci excitent presque toujours des sentimens jaloux „qui ne sont pas loin de la haine. D'ailleurs, „il ne dépend pas de nous d'avoir beaucoup „d'esprit, de dire des choses agréables & délicates,

cates, de narrer agréablement; mais il n'y a personne qui ne puisse être poli, du moins jusqu'à un certain point. — — — Il n'est pas surprenant que N. ne soit qu'estimé & ne soit point aimé. Il fait tout pour l'un, rien pour l'autre. Que lui coûte-t-il pour être estimé? Il a de l'esprit & du sçavoir; & il en montre. Mais il lui en coûteroit beaucoup pour être aimé. Il faudroit qu'il se corrigeât de son orgueil; qu'il le cachât au moins; qu'il cachât même une partie de son esprit & de son sçavoir; & qu'ainsi il se fît une violence continuelle. — Mais N. n'est pas même estimé tout ce qu'il vaut. C'est que pour être estimé il ne s'agit pas seulement d'être estimable; il s'agit bien plus encore d'être aimable. Peut-être même ne faut-il pas être trop estimable. Un mérite médiocre excitant moins la jalousie, éloigne moins l'amitié qui dispose si bien à l'estime. Un homme qui n'est qu'estimable, n'est jamais aussi estimé qu'il est digne de l'être. Mais au fond ne mérite-t-il pas bien l'injustice qu'on lui fait? Quand on ne rend pas justice à quelqu'un, il est rare qu'il n'y ait pas un peu de sa faute.

T. On reconnoit bien là l'esprit analytique de l'Abbé *Trublet*, mais je pense que nous ne voulons pas nous engager dans des discussions trop subtiles. L'essentiel à mon

avis est d'insister sur la nécessité de la vraie politesse, considérée comme le premier moyen, le plus naturel & le plus légitime de se faire aimer. Je n'ai pas besoin de l'Abbé pour disserter sur cette matière; l'expérience m'a instruit, & ses leçons n'ont été que trop frappantes. La tradition m'apprend que nos pères se piquoient d'une exacte politesse; & vous devez en avoir été le témoin, comme leur contemporain. Il y a toujours eu des gens grossiers, sans doute; mais il étoit rare d'en trouver parmi les personnes d'une certaine condition, depuis la bonne bourgeoisie jusqu'aux rangs les plus élevés. On ne sçavoit ce que c'étoit que de manquer d'égards pour l'âge, pour le caractère, & surtout pour le sexe. Les restes de l'ancienne Chevalerie n'étoient pas encore détruits, les Dames étoient toujours honorées, & l'on ne s'écartoit jamais des loix de la plus exacte décence. Aujourd'hui tout est sens dessus dessous; on entend sortir les propos les plus choquans des bouches le moins faites pour les prononcer; on voit des étourdis cou-doyer, renverser ceux à qui ils doivent toutes sortes d'égards; il n'y a plus de places assignées nulle part; elles sont au premier occupant, qui en est toujours le moins digne. Mais le superlatif de l'oubli de toutes les bienséances a lieu vis-à-vis de ce sexe fait pour plaire, & à qui l'on doit chercher à plaire, si l'on veut dé-

pouiller cette rudesse, cette férocité qui n'est que trop naturelle aux hommes. J'entens tous les jours faire les plaintes les plus ameres à ce sujet aux personnes les plus qualifiées qui ont vu le temps passé & le comparent au présent, sans donner dans le défaut imputé à la vieillesse par Horace. *)

S. J'ai du penchant à croire que l'irréligion dont le venin se glisse partout, a une grande part dans cette révolution; mais, pour ne pas multiplier les digressions, reprenons notre Manuel. „La politesse, dit l'Abbé *Trublet* „dans un Article qu'il lui a formellement consacré; (Tom. II. p. 141, & suiv.) la politesse „consiste à ne rien faire & à ne rien dire qui „puisse déplaire aux autres, à faire & à dire „tout ce qui peut leur plaire; & cela avec des „manieres & une façon de s'exprimer, qui „ayent quelque chose de noble, d'aisé, de fin „& de délicat. Il faut donc considérer dans la „politesse, & le fond des choses, & la maniere „de les dire & de les faire. Cette maniere est „le point le plus important. Un homme auroit beau être obligeant, serviable, complaisant; sans une certaine maniere d'être tout cela il ne passeroit que pour un honnête homme, & point du tout pour un homme poli — — —

*) *Laudator temporis acti.*

„Comme on a appelé l'esprit *raison assai-*
sonnée, on pourroit appeller la politesse *bonté*
assaisonnée. La politesse est au bon cœur, ou
 „au bon caractère, ce que l'esprit est au bon
 „sens. L'esprit, la politesse, sont je ne sçai
 „quoi de fin, de délicat & de brillant, ajoutés
 „l'un à la raison, l'autre à la bonté — — —
 „Il est difficile d'être poli avec ceux qui ne nous
 „plaisent pas; & le malheur des gens d'esprit
 „est que très-peu de gens leur plaisent. Plus
 „on a d'esprit, plus on apperçoit de défauts
 „dans les autres. D'ailleurs les gens d'esprit
 „ont de la peine à s'assujettir à une infinité de
 „petites formalités, qui sont néanmoins partie
 „de la politesse. Il est donc plus difficile d'être
 „poli lorsqu'on a beaucoup d'esprit que
 „médiocrement. Mais quand un homme d'es-
 „prit est poli, il l'est plus qu'un autre, & d'une
 „manière plus agréable. Tout est pour lui
 „une occasion de dire des choses polies; & le
 „tout ingénieux qu'il leur donne, les rend en-
 „core plus flatteuses, pourvu néanmoins
 „qu'on ne se défie pas de sa sincérité. — — —
 „Cette politesse ingénieuse est très-rare; mais
 „il suffit d'avoir du bon sens, un bon carac-
 „tère, & de l'usage du monde, pour acqué-
 „rir l'essentiel de la politesse. C'est ce qu'on
 „remarque dans quelques personnes qui, avec
 „peu d'esprit, ne laissent pas de plaire à
 „celles-mêmes qui en ont le plus, & qui
 „ai-

„aiment le plus à en trouver dans les au-
„tres. — — —

„Les personnes extrêmement vives ne sont
„pas ordinairement fort polies. — — La vi-
„vacité emporte ceux en qui elle domine, tan-
„tôt vers un objet, tantôt vers un autre, & les
„rend incapables de cette attention continue,
„sans laquelle il est impossible qu'on ne fasse
„bien des fautes contre la politesse. Tels sont
„communément les François. *Ils semblent,*
„dit une femme de beaucoup d'esprit, *s'être*
„*échapés des mains du Createur au moment*
„*où il n'avoit encore assemblé pour leur for-*
„*mation que l'air & le feu.* — — Cepen-
„dant le François est l'homme du monde le
„plus poli, quand il est sage & discret.

„La réputation d'homme poli est une des
„plus avantageuses qu'on puisse avoir dans le
„monde. Toute sorte de mérite ne plaît pas
„à tous; mais il n'y a personne qui ne soit bien
„aise de connoître un homme poli, & de se
„lier avec lui. La politesse est au moins l'ap-
„parence des plus excellentes vertus; elle at-
„tire tout ensemble l'estime & l'amour. — La
„politesse est dans un sens plus importante que
„les qualités du cœur. On peut absolument
„se passer d'amis & d'amitié; mais on ne peut
„se passer de société; & il n'y a point de so-
„ciété sans politesse.

T. Nous réfléchissons tout à l'heure sur les progrès de l'impolitesse, dont le *non plus ultra* paroît être de manquer à ce qu'on doit aux femmes. L'Abbé n'aura pas sans doute oublié de dire son sentiment là-dessus.

S. Oui, le voici. "Le commerce des femmes, dit-on communément, est la meilleure école de la politesse. Cela est vrai, non pas tant néanmoins parce que les femmes sont polies que parce qu'il faut l'être beaucoup avec elles. Il n'y a pas tant à profiter de leur politesse, que de la nécessité d'en avoir beaucoup à leur égard, non seulement pour en être goûté, mais pour en être souffert. Le mérite le plus essentiel d'un homme auprès des femmes sages, est une grande politesse. — — Il est utile de voir des femmes pour se perfectionner dans la politesse, à peu près comme il est utile de voir les Grands. Les femmes en Europe, & surtout en France sont des Grands pour les hommes, lors même que ceux-ci sont d'une condition supérieure à la leur. Mais on n'a souvent avec les Grands qu'une politesse de bienséance, une politesse forcée, où le cœur n'a aucune part, & qui coûte à l'amour propre; au lieu qu'on ne rend aux femmes que des hommages volontaires, & pour ainsi dire, de sentiment. On se plaît à les flatter, presque autant qu'elles
se

se plaisent à être flattées. Ainsi les femmes sont pour les hommes d'excellens maîtres de politesse, parce que ce sont des maîtres très-severes, & pourtant très-aimés. En voilà, je crois, suffisamment sur ce beau vernis, qui ne sauroit passer pour un fard.

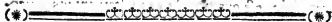
T. Je conviens de son éclat & de son utilité; mais il lui faut un fond, sans lequel le moindre heurt l'enleveroit & laisseroit voir quelque turpitude. On aime sans doute à vivre avec des gens polis; j'irois même jusqu'à dire que je préférerois de passer constamment mes jours avec eux plutôt qu'avec des amis grossiers; pourvû cependant que la politesse ne cachât ni malignité ni dessein de nuire. Mais la gêne se fait inmanquablement sentir dans toute politesse qui n'est qu'un art, au tout plus un desir de plaire; de sorte que nous ne traiterions qu'imparfaitement notre sujet, si nous n'approfondissions le caractère & ne visitons le cœur de ces personnages, qui plaisent tant, & qui sont en effet si propres à plaire, dès qu'ils ne cèlent rien dans leur intérieur, qui démente l'extérieur.

S. J'entre parfaitement dans votre idée; & je vous promets toutes les lumieres qui peuvent vous satisfaire dans la recherche que vous proposez, parce que notre Oracle a encore toutes prêtes les réponses les plus satisfaisantes.

Mais il faut les renvoyer à un autre Entretien, celui-ci ayant déjà passé les bornes du tems que nous avons coutume de consacrer à cette douce occupation.

T. Je vous quitte toujours à regret, mais ce regret est adouci par l'espérance de vous revoir bientôt. On perd également les journées où l'on ne s'instruit point, & celles où l'on ne fait point de bien. C'est sous ce point de vue que la vie paroît si courte & le bon usage du temps si nécessaire. Qu'importe d'entasser les jours, les mois, les années, si l'on ne devient, ni plus éclairé, ni meilleur! Bien des gens, en lisant les Gazettes, envient le sort des centenaires & se flattent en secret d'arriver à leur âge. Vaine prérogative, si l'on n'y joint celle d'avoir mis à profit cette mesure de jours!





ENTRETIEN VII.

*Suite du précédent. Sur la Douceur,
l'Esprit de Société & l'usage
du Monde.*

¶ T. Nous allons donc sonder l'homme po-
li. & chercher la réalité des appa-
rences séduisantes qu'il offre. Vous m'avez
annoncé des matériaux tout préparés pour
cet usage; & je suis convaincu d'avance de leur
solidité.

S. Vous avez raison de l'être: celui qui les
fournira; trouvoit pour ainsi dire, la mine dans
son propre fond, & ne faisoit qu'y puiser sans
effort. Ainsi ce premier axiome qu'il a mis
à la tête de son Article *de la douceur* Tome I.
p. 238. ne lui a coûté que d'exprimer sa façon
habituelle de penser & d'agir. *Beaucoup de
raison & de douceur; caractere parfait pour
la société.* En voici le développement.

„La première de ces qualités ne suffiroit
„pas sans la seconde; non seulement à cause
„des agrémens que la douceur répand dans le
„commerce de la vie, mais encore parce que
„c'est elle qui assure l'usage constant de la rai-
„son. C'est par la douceur que celui qui la

„possède, est exempt de ces mouvemens de co-
„lere, de ces saillies d'humeur; qui font sou-
„vent agir l'homme le plus raisonnable, com-
„me ceux qui le font le moins. C'est par elle
„qu'il conserve ce sens froid & cette tranquil-
„lité d'ame, qui lui laissant voir les choses
„comme elles sont, ou modérant l'impression
„qu'elles devroient faire d'elles-mêmes, le met
„toujours en état d'entendre ce que la raison
„lui dicte en chaque circonstance, & de s'y
„conformer sans peine. La douceur nous aide
„encore à faire suivre la raison aux autres par
„la maniere dont elle sçait la leur présenter.
„C'est le principal moyen de la persuasion, la
„grande force & le plus bel ornement de la
„vérité. .

„La douceur est presque toujours une qua-
„lité naturelle & l'effet du tempérament. Quel-
„quefois aussi elle est une vertu, & le fruit de
„nos efforts; car on peut l'acquérir, du moins
„jusqu'à un certain point. Mais, quoiqu'elle
„coûte, on ne l'achète jamais trop cher, & les
„avantages de toute espece qu'elle procure,
„sont toujours une récompense bien au dessus
„du travail le plus long & le plus pénible.
„Quand on ne parviendroit pas à se dompter,
„il est toujours utile de se vaincre; chaque vic-
„toire a sa récompense; & lorsque la passion
„s'étant rallentie, on voit où elle pouvoit nous
„mener, c'est une satisfaction bien douce,
„qu'elle

„qu'elle ne nous ait rien arraché contre la rai-
 „son. — Par la douceur nous faisons du bien
 „aux autres, & nous souffrons moins du mal
 „qu'ils nous font. Ainsi elle contribue dou-
 „blement à notre bonheur. Nous leur plai-
 „sons & ils nous aiment. Ils nous plaisent;
 „du moins ils ne nous déplaisent pas tant, &
 „nous les aimons“.

T. Je suis bien satisfait de toutes ces obser-
 vations; mais je crois me rappeler que vous
 avez autrefois médité ce sujet, & l'avez traité
 dans quelques Discours, d'abord prononcés,
 & ensuite imprimés. Voulez-vous bien cher-
 cher le Volume où ils se trouvent? Je me per-
 suade que nous ne parcourrons pas ce Dis-
 cours sans fruit.

S. Ce sont en effet les trois premiers du
 Tome I. de mes *Discours Moraux*, pour ser-
 vir de suite au *Philosophe Chrétien*, imprimés
 à Berlin chez *Jasperd*, en 1764. J'avois
 prononcé ces Discours à la fin de 1761 & au
 commencement de 1762, en traitant le 3 verſet
 du Chap. XII des Nombres. *Or cet homme*
Moïſe, étoit fort doux, & plus que tous les
hommes qui ſont ſur la Terre. Vous pourrez
 les lire à votre aise, quand vous le voudrez;
 mais, puisque vous ſouhaitez que j'en détache
 un morceau, pour ſervir de pendant à celui de
 l'Abbé *Trublet*, je choiſirai le Soliloque que
 j'ai

j'ai mis dans la bouche d'un homme qui, examinant sa conduite passée, parvient à se convaincre de la nécessité d'être doux, & surtout de l'être par principe.

„J'ai vécu, j'ai vu s'écouler successivement
„une partie, & peut être la plus grande, de
„années que je dois passer ici bas; mais com-
„ment ai-je vécu, & quel est l'usage que j'ai
„fait de ces années? Attentif à moi-même,
„occupé de mes besoins, rapportant tout à
„mon avantage, j'ai consacré l'exercice de tou-
„tes mes facultés à acquérir, ou à jouir. Pla-
„cé au milieu de mes semblables, qui ont la
„même nature & les mêmes droits que moi, je
„n'en ai jamais envisagés que comme des in-
„strumens propres à l'exécution de mes des-
„seins, ou des obstacles qui les traversoient.
„Toutes mes démarches ont été réglées par
„ces deux motifs; je n'ai su ce que c'étoit
„qu'un attachement fondé sur l'estime & sur
„l'affection. Quand j'ai revêtu l'apparence de
„ces sentimens, c'étoit pour amener à mes fins
„ceux à qui je me montrois sous ce point de
„vue, afin de tirer d'eux ce que je voulois en
„obtenir. Hors de là tout homme inutile à
„mon bien-être a été pour moi l'objet d'une
„parfaite indifférence, & tout homme en op-
„position avec mes desirs a éprouvé, si la chose
„a dépendu de moi, les effets de ma haine &
„de

de mon ressentiment. C'est ainsi que j'ai
pensé & agi ; mais est ce ainsi que je devois
penser & agir ? Ne suis-je au monde que
pour moi seul ? Cette Société dont je suis
membre n'a-t-elle été formée que pour va-
quer à mon service gratuitement & sans au-
cun retour de ma part ? Surtout puis-je
m'attendre à recevoir de bons offices, des of-
fices empressés & perpétuels de gens qui ont,
non de simples présomptions, mais les preu-
ves les plus convaincantes, que l'amitié ni
la reconnoissance n'ont aucune place dans mon
cœur, aucun empire sur mes actions ? N'ai-
je pas même souvent éprouvé que ces per-
sonnes pour qui je me suis montré tout de
glace, m'ont tourné le dos, & m'ont aban-
donné dans des situations, où elles auroient
pu me rendre des services essentiels ? N'ai-je
pas vu un simple éloignement pour moi, où
quelque petit différent qui pouvoit être étouf-
fé dès la naissance, dégénérer en une violente
aversion, en une haine implacable, par ma
roidéur & ma dureté, par mes emportemens
& mes violences ? N'en suis-je pas venu au
point de pouvoir dire que je n'ai pas un seul
ami, une seule personne sincèrement affection-
née à moi, & sur laquelle je puisse réellement
compter ? Ah ! renonçons à des principes
aussi funestes, pour en adopter de plus salu-
taires à nous-mêmes & aux autres ? Puis-
qu'on

„qu'on ne sçauroit prétendre que les autres
„soient pour nous & fassent pour nous ce que
„nous ne sommes pas & ce que nous ne fai-
„sons pas pour eux, remplissons d'abord no-
„tre cœur de tous les sentimens qu'une Créa-
„ture intelligente doit à ses semblables, un Ci-
„toyen à ses Concitoyens, un Ami à ses Amis,
„un homme que la Nature & la Société, bien
„plus encore la Religion, ont placé dans diver-
„ses relations. Quand ces sentimens seront
„solidement affermis au dedans, & y auront
„produit leur effet immanquable, la paix & la
„tranquillité, la sérénité & la joye, que l'im-
„pression se manifeste au dehors; qu'on voye
„sur mon front, dans mes yeux, sur tout mon
„visage, dans toutes mes manieres, dans tous
„mes discours, non cette douceur fade d'une
„politesse gênée & gênante, non cette douceur
„perfide de l'artificieux & de l'hypocrite, mais
„une douceur franche & cordiale, une vérita-
„ble tendresse pour tous les autres, qui, bien
„que proportionnelle aux sentimens que chacun
„d'eux mérite, ne laisse pas d'être universelle
„& constante. Surtout que ma conduite &
„mes actions déposent continuellement en fa-
„veur de la sincérité de mes dispositions inté-
„rieures, & des indices extérieurs dont je viens
„de parler. Que les personnes les plus indif-
„férentes trouvent désormais en moi autant de
„zele & d'activité pour les obliger, qu'elles y
„avoient

avoient rencontré de froideur & de négligence! Que celles mêmes dont j'ai de justes sujets de me plaindre, ne lisent jamais dans mes regards que la modération la plus parfaite; qu'elles me voyent non seulement prêt à leur tendre le bras à la moindre lueur de retour, mais les prévenant toutes les fois que j'ai occasion de le faire & saisissant ces occasions aussi ardemment qu'elles saisissent celles de me nuire. *) Je l'apperçois, je le sens d'avance; à peine aurai-je fait quelques pas dans cette route qu'elle me paroîtra délicieuse; je ne voudrai plus en sortir & je regretterai tout le tems où elle m'a été inconnue."

T. Que le cœur est éloquent! Et quel droit n'a-t-on pas de parler, quand on parle d'après sa propre expérience? Mais passons à l'esprit de société. La douceur y entre, mais elle ne suffit pas, parce qu'il y a plusieurs manières de plaire dans la société. On y plaît par le bon caractère, la douceur, la complaisance, la politesse, la simplicité, la gaieté &c. On y plaît par l'esprit, les talens, les connoissances &c. Ces différentes sortes de mérite produisent dans les personnes avec qui nous vivrons deux sortes de sentimens tout différens. Les exciter les uns & les autres, c'est être parfait

*) Ceci faisoit allusion à mes procédés invariables avec M. de Prémontval.

fait pour la Société. Mais il vaut bien mieux exciter les premiers que les seconds; il est bon même de ne pas trop exciter ceux-ci.

S. Il entre tant de choses dans la composition de l'esprit de société, qu'il faut nous restreindre & nous borner à la direction essentielle que va vous fournir le §. XL. de l'Article des Essais de l'Abbé Trublet qui roule sur l'*Espirit de la Société*.

„Le plus grand défaut qu'on puisse porter dans la société est l'intolérance à l'égard des défauts d'autrui. Un homme qui n'auroit d'autres défauts que cette intolérance, n'en seroit lui-même que plus intolérable. Ce qui rend surtout l'intolérance intolérable, c'est qu'elle est humiliante. Or elle l'est doublement, lorsque l'intolérant n'a point d'autre défaut. Les plus parfaits doivent donc être les plus tolérans, sous peine d'être les plus haïs.

„Quelque prévenu qu'on puisse être en sa faveur, on ne se croit pas absolument sans défauts. On devrait donc sentir qu'on a toujours quelque intérêt à l'indulgence des autres, & par conséquent à en avoir soi-même. — Fût-on sans défauts, on auroit encore intérêt d'être indulgent pour ceux des autres. Ils verront bien mieux nos bonnes quali-

„qualités, & ils les estimeront bien davantage,
 „si nous paroissions ne point voir leurs défauts,
 „ou si, en les voyant, nous ne témoignons ni
 „peine ni mépris. L'amour propre éclairé est
 „donc un principe d'indulgence. — — —
 „Je suppose un homme d'un grand mérite, en
 „qui le cœur fût encore au dessus de l'esprit,
 „& qui avec la politesse la plus vraie & la plus
 „sincère, relevât tout ce qu'il entendrait dire
 „de faux. Cet homme-là seroit insupporta-
 „ble, parce qu'on n'oseroit, comme on dit,
 „ouvrir la bouche devant lui. — — — Cette
 „extreme sensibilité à tout ce qu'on entend di-
 „re, ou qu'on voit faire contre le bon sens, l'ex-
 „acte probité, les bienséances &c. est aussi haïss-
 „sable dans ses effets qu'estimable dans ses cau-
 „ses; c'est une belle qualité très-dangereuse,
 „& l'on peut faire une maxime générale des
 „vers si connus de *Quinault* sur l'amour:

*Le Ciel fait un présent bien cher, bien
 dangereux,*

Quand il donne un cœur trop sensible.

„Selon M. *Nicole*, *) les deux moyens gé-
 „néraux de conserver la paix dans la Société,
 „c'est de ne blesser jamais & de ne se blesser de
 „rien, ou du moins de ne pas paroître bles-
 „sé

*) Dans celui des *Essais de Morale* qui traite des
 moyens de conserver la paix avec les hommes.

„sé; de n'être ni offensant, ni aisé à offenser.
 „Or les deux défauts contraires à ces deux dis-
 „positions, se trouvent ordinairement ensem-
 „ble, parce qu'ils ont les mêmes causes, les
 „mêmes principes. On est blessant & aisé à
 „blesser, par le même caractère, les mêmes
 „passions, & surtout par l'orgueil.

„Si je voulois donner l'idée d'un mérite par-
 „fait pour la Société, je parlerois d'un hom-
 „me qui, par une suite nécessaire d'une grande
 „supériorité sur les autres hommes, ne seroit
 „content de personne, & dont néanmoins per-
 „sonne ne seroit mécontent. Tel étoit M. de
 „Fontenelle, ~~les~~ difficile dans un sens, & très
 „facile dans un autre; difficile par lumière,
 „facile par équité; j'ajoute par intérêt. *Les*
 „hommes sont sots & méchans, disoit-il
 „quelquefois; *mais tels qu'ils sont, j'ai à*
 „vivre avec eux, & je me le suis dit de bonne
 „heure“.

T. Voilà donc le passeport pour en-
 trer dans le monde avec succès, dûment expé-
 dié; quiconque y apportera de la politesse,
 de la douceur, & l'esprit de société, doit y
 plaire & s'y faire des amis. Tout au plus
 quelques misantropes persisteront à s'éloigner
 de lui, & quelques étourdis lui diront des incar-
 rades imprévues, qui ressemblent à ces bour-
 rasques de pluie, de grêle & d'orage, qu'on ne
 sau-

sauroit éviter, quand on se trouve sur quelque grande route.

S. Vous vous trompez en croyant qu'il suffit de commencer ainsi pour continuer avec succès. Il y a encore une dernière façon, pour ainsi dire, sans laquelle les dispositions précédentes seroient, jusqu'à un certain point, dans le cas d'un diamant brut; & cette façon, c'est le monde même qui la donne, c'est ce qu'on nomme *l'usage du monde*. Tout ce qu'on apprend par théorie & dans le cabinet demande ensuite un certain tems de pratique & d'expérience. Un Général auroit beau connoître toutes les tactiques du monde; il se trouvera fort embarrassé sur le terrain, si, dès la première jeunesse, il n'a pas dormi, comme Turenne, sur l'affût d'un canon.

T. En quoi faites-vous donc consister cet usage du monde?

S. A y avoir vécu quelque temps, & parmi ceux qui possèdent eux-mêmes cet usage de longue main. Pour l'esprit imaginable ne sauroit tenir lieu de l'usage du monde. L'usage du monde tiendrait plutôt lieu d'esprit. Un air d'embarras dans les discours & dans les manières, cache l'esprit où il est, au lieu qu'un air aisé le fait voir, ou du moins croire où il n'est pas. Ceux qui vivent dans les

Capitales & dans les Cours trouvent moins d'esprit aux Provinciaux qu'ils n'en ont effectivement: ceux-ci en trouvent aux premiers plus qu'ils n'en possèdent.

T. Mais le commerce du monde ne procure-t-il que des avantages, sans mélange d'inconvéniens?

S. Il ne faut rien dissimuler. Le commerce du monde ne donne que trop souvent des dehors aimables & des vices haïssables. Il polit l'esprit, le langage, les manières; & corrompt le cœur & les mœurs. Nous naissons tous avec le penchant au mal, & avec le penchant à l'imitation. De là le danger du commerce du monde. En effet, que ne doivent point produire ces deux penchans réunis! — Le Duc de Montausier, cet homme si vrai, étoit un peu dur. On disoit de lui un jour, en présence d'un de ses amis, à peu près du même caractère, que la Cour ne l'avoit point adouci. C'est, répondit cet ami, parce qu'elle ne l'a point corrompu. La corruption n'est pourtant pas une suite nécessaire & inévitable de l'usage du monde: sans quoi il faudroit fuir dans les déserts. La nature, la raison, la Religion, nous appelant à demeurer dans la société, il faut savoir y vivre; & on ne peut le sçavoir qu'autant qu'on l'apprend. Sans la politesse, la discrétion, la

pa-

patience, en un mot sans tous ces égards que l'usage du monde a établis dans la société entre les honnêtes gens, ils se brouilleroient souvent les uns avec les autres, comme il arrive aux enfans & au peuple; mais ils ne se raccommoheroient pas si aisément.

T. Mais l'homme de bon sens, celui surtout qui possède une raison supérieure, & à qui le titre de philosophe convient, s'il ne se corrompt pas dans le monde, doit s'y ennuyer, être excédé de toutes ces vaines formalités, de tous ces détails minutieux, qui sont le Code du sçavoir vivre, de la politesse & de l'usage du monde.

S. „S'il y a peu à gagner pour le philosophe „dans l'usage du monde du côté du plaisir, il „y a beaucoup à profiter du côté des réflexions. „Le philosophe s'ennuye quelquefois, mais „il s'instruit souvent: & c'est toujours un plaisir. En effet, ce n'est pas dans les Livres „qu'on trouve ce qui a été pensé de plus fin, „& exprimé le plus finement sur l'homme, les „passions, l'amour propre, les grands, les „courtisans, les femmes &c. Il s'est dit & se „dit encore tous les jours sur tout cela de meilleures choses par des gens du monde, que ce „qui en a été écrit par des Auteurs de profession. Quiconque donc connoissant plus les „Livres que le monde, & ayant plus réfléchi

P 3 que

„que vu, voudra écrire sur l'homme, demeure-
 „ra, quelque esprit qu'il ait, au dessous de
 „ce degré de connoissance de l'homme où l'on
 „est parvenu dans ce qu'on appelle le grand
 „monde; ou si à force d'esprit, il y est parvenu
 „lui-même, s'il a deviné ce qu'il n'a point vu,
 „il ne dira, en croyant peut-être dire beau-
 „coup de choses neuves, que ce qui est
 „connu dans ce monde-là, & dont retentif-
 „sent les Hôtels, & surtout les Châteaux.“

T. Je vois que vous avez mis à contribu-
 tion jusqu'au bout votre ancien Ami; & je
 ne crois pas qu'en effet on puisse mieux pen-
 ser, ni mieux s'exprimer sur ces matieres.
 Mais je serois curieux, avant que de nous sé-
 parer aujourd'hui, de savoir quelle figure il
 faisoit lui-même dans le monde, & quel rôle
 il y jouoit.

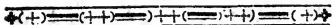
S. Je ne l'ai jamais connu personnellement,
 & je ne m'en fie pas trop aux divers rapports &
 jugemens de ceux qui l'ont connu, ou plutôt
 ont cru le connoître. Mais vous ne savez
 peut-être pas qu'il s'est peint lui-même; &
 ce n'est par un des endroits les moins intéres-
 sans de ses *Essais*. Il se trouve dans l'Article
de la timidité, Tome II. p. 219. & je vais
 satisfaire votre curiosité par sa lecture.

„*Philante* qui parle très peu, passe auprès
 „des uns pour un homme très-médiocre; au-
 „près

„près des autres pour un homme artificieux &
„dissimulé, & même pour un observateur ma-
„lia qui ne se tait que pour mieux voir &
„mieux entendre. *Rien ne lui échape, dit-
„on; il ne se livre point, & vous vous livrez.
„Vous jouez une piece, il est au parterre, & il
„vous juge.* Cependant *Philante* n'est que ti-
„mide. Il connoit les défauts qui le rendent
„peu propre à plaire, & à réussir dans le mon-
„de; & cette connoissance est en lui la source
„d'un nouveau défaut par la timidité qu'elle
„lui inspire. Quoique la réputation qu'il s'est
„faite par de bons ouvrages; dût naturellement
„lui donner de la confiance, elle l'a rendu plus
„timide encore. Il craint de ne la pas sou-
„tenir par ce qu'il dira en conversation.
„L'attention des autres sur lui, plus grande
„qu'auparavant, acheve de l'embarrasser. Il
„valoit peu autrefois; mais on n'attendoit
„rien de lui. Aujourd'hui on attend quelque-
„chose; & il vaut encore moins. Sur cela
„il s'est réduit à une assez grande retraite;
„& à un petit nombre d'amis qui le trouvent tel
„qu'il est dans ses livres, & meilleur encore;
„car la conversation l'anime, & lui inspire
„une vivacité qu'il n'a pas toujours quand il
„écrit. Ceux qui le connoissent peu, quoi-
„qu'ils l'aient peut-être beaucoup vu, par-
„ce qu'ils ne l'ont pas vu dans son état naturel,
„seroient étonnés d'apprendre que ses livres ne

„contiennent presque que ce qu'il avoit dit auparavant en conversation; ses amis le sçavent bien : „& en le lisant, ils croient l'entendre. S'il voit „donc peu de monde, ce n'est point misanthropie; il est doux, indulgent, & très peu „difficile. Ce n'est point mélancolie il est „naturellement gai, & tourné à la plaisanterie, „bonne ou mauvaise. Ce n'est que timidité; „mais qui peut-être vient en partie d'un peu „de vanité. Cependant c'est plutôt à cause des „autres qu'à cause de lui-même, qu'il craint „de ne pas plaire. Il appréhende d'ennuyer plutôt qu'à d'être méprisé. Il est bien plus timide que vain; du moins il n'est point présomptueux.“





ENTRETIEN VIII.

Qu'il faut être officieux.

Quand on veut plaire, on y réussit presque inmanquablement, surtout en ne s'écartant point de la route que nous avons tracée. Mais est-on sûr de plaire toujours? Les hommes sont inconstans; ils se laissent prendre, pour ainsi dire, mais ils savent ensuite se dégager, comme un poisson qui a mordu à l'hameçon, sans s'y être accroché. Tout ce qui est agrément, charme, tient de l'illusion, & à la longue s'évanouit. Je croirois donc qu'il faut affermir d'une manière plus solide les liens qui unissent les hommes, si l'on veut les rendre indissolubles.

S. Vous avez raison: ce n'est pas assez que de plaire, on doit se rendre utile; & tant que l'on conservera cette prérogative, elle mettra suffisamment à l'abri de l'inconstance & des caprices. Il seroit impossible de parcourir toutes les especes de services qu'un homme peut rendre à un autre. Bornons-nous à considérer la disposition générale & reconnue à rendre ces services, qui constitue le caractère officieux.

T. Ce caractère est sans doute l'un des plus précieux qui puissent exister dans la société; mais il est aussi un des plus rares, quand on le prend dans sa signification rigoureuse, & qu'on refuse ce titre à tant de personnes qui veulent l'usurper. Cela mérite bien notre examen; & nous n'employerons pas mal un de nos Entretiens en l'y consacrant.

S. J'entre parfaitement dans votre idée, & pour applanir tout de suite les voies, nous réduirons les hommes vulgairement dits officieux à trois classes, qui comprendront ceux qui sont faussement officieux, ceux qui le sont imparfaitement, & ceux qui le sont réellement. Je me charge de vous entretenir des premiers: & je tâcherai de les bien caractériser.

Si la fausseté n'est pas universelle, elle est fort commune; & il faut bien de la circonspection pour s'assurer qu'on vit avec des gens dont le cœur & les lèvres, la conduite & les principes sont d'accord. *Je disois dans ma précipitation: Tout homme est menteur.* C'est le Psalmiste qui s'exprime ainsi, c'est à dire, un Roi qui possédoit une longue expérience du monde, qui s'étoit trouvé dans toutes les situations & qui avoit eu occasion de pénétrer bien des caractères. Il étoit tenté de croire qu'il y a de la fausseté partout: cependant il juge

juge cette décision trop rigoureuse, il la rejette comme précipitée. Un Prince ne sçait jamais, (& c'est un des plus grands malheurs attachés à sa condition.) si on l'aime, si on le sert par affection, si ces soins empressés, dont il est l'objet, ont leur source dans le cœur. Mais je prendrai un point de vue plus général pour faire la revue de ceux qui sont faussement officieux, qui le paroissent sans l'être.

Je regarde d'abord comme tels ceux qui, se trouvant désœuvrés, & s'ennuyant de cet état, qui est en effet très-difficile à soutenir, se mêlent & se chargent des affaires des autres, uniquement pour avoir de l'occupation, pour remplir le vuide de leur journée & donner quelque pâture à leur ame, qui en cherche avec une sorte d'inquiétude. Partant de ce besoin, ils déferent assez également aux demandes de tous ceux qui leur en font, ils n'examinent point le fond même des affaires; le bon droit ou l'injustice des prétentions: il suffit que vous vous soyiez adressé à eux pour qu'ils prennent fait & cause en votre faveur. Je n'en donnerai qu'un exemple, mais il est fréquent & frappant; c'est celui des recommandations. Recommander quelqu'un, est ce toujours lui rendre un bon office? Point du tout; c'est lui nuire, s'il n'est pas recommandable: & si on lui procure par là quelque poste dont
il

il s'acquittera mal, dans lequel il se deshonorera ou se ruinera. Et quand même on l'obligeroit, on désoblige, pour ainsi dire, la société en faisant obtenir la préférence à un sujet d'un mérite subalterne sur d'autres qui valent beaucoup mieux. Il se fait pourtant un grand & perpétuel trafic de ces sortes d'offices: vous trouvez des gens toujours prêts à prôner ceux qui les en prient: rien pour l'ordinaire de plus bas que les protégés, rien de plus idiot que les protecteurs.

Une seconde disposition vient à l'appui de la précédente, c'est l'esprit de curiosité & le caractère intrigant. Il y a des gens qui ne sauroient vivre sans sçavoir tout ce qui se passe, & sans se mêler dans tout ce qui se fait, au moins dans l'étendue de leur sphère, dont ils poussent les bornes aussi loin qu'elles peuvent aller, ou même fort au delà de celles qui lui conviendroient. Ils se délectent à entrer dans des détails qui les mettent au fait des affaires secrètes des familles; ils en tiennent dans leur cerveau des archives très curieuses pour eux, mais qui seroient très indifférentes pour un homme sensé. Munis de ces instructions, ils mettent la main à l'œuvre, font jouer toutes sortes de ressorts, portent partout la fermentation & la combustion; & après avoir bien embrouillé des fusées, qu'ils sont presque toujours

jours incapables de démêler, ils étalent leurs prouesses avec complaisance; on diroit à les entendre qu'ils font des Atlas sur le dos desquels repose la Machine ronde, mais ils réveillent plutôt l'idée de la mouche qui croyoit faire marcher les chevaux d'une voiture pesamment chargée.

Il est difficile, (& c'est une troisième nuance du caractère de l'homme faussement officieux,) il est difficile qu'un intérêt propre ne se mêle à tout ce que nous faisons. Vous venez d'entrevoir celui de la vanité; on veut être un personnage, passer pour avoir du crédit, du talent, se distinguer, se tirer du pair; tandis qu'on gagneroit beaucoup plus à n'être pas connu. Mais l'intérêt proprement dit est celui qui procure ces métaux précieux, avec lesquels on est tourcé qu'on veut être, qui accumulés à un certain point, donnent la beauté, l'esprit, le savoir, & valent toujours mieux dans le commerce du monde que les vertus. On n'appellera sans doute pas officieux ceux qui ne le sont qu'à beaux deniers comptans, qui ne rendent point de service dont le paiement ne soit stipulé d'avance, ou du moins tellement présumé qu'on ne puisse en douter. Souvent aussi, en se mêlant dans certaines affaires, on parvient à un maniment d'espèces qui ne laisse pas les mains nettes, à tenir & à rendre des comp-

comptes qui ne sont rien moins que fideles. Que sçai-je? Rien de plus varié que les moyens, les artifices, les tours de subtilité que connoissent ceux qui exercent de semblables métiers. Ils ressemblent aux Usuriers qui, en prêtant aux fils de famille, les ruinent. Voyez ces gens qui sont auprès des Princes, qui en ont l'oreille, qui peuvent rendre service, & que l'on sollicite à tout moment de le faire. Ils sont en effet officieux: mais à qui rendent-ils les premiers & les principaux offices? Qu'on en juge par les sommes qu'ils amassent en peu de tems & par les héritages qu'ils laissent!

— *Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames!*

Enfin il y a des gens qui ont l'air officieux, & qui en prennent le ton, sans qu'il y ait en eux, si j'ose m'exprimer ainsi, la moindre fibre qui tende à obliger & à servir. Chez les uns c'est un systeme formé en entrant dans le monde, pour plaire, se faire des partisans, avoir des créatures. On sourit à l'un, on tend la main à l'autre, le visage est ouvert, l'abord gracieux, les expressions sont pleines d'affabilité; on va jusqu'aux offres, aux protestations, aux promesses: & quelquefois, si vous demandiez à celui qui tient ce langage:

A

A qui venez-vous de parler? il répondroit: Je n'en sçai rien. C'est donc un ton banal qui n'est pas plus significatif que le retentissement des cloches. Ce caractère formé par l'art, devient ensuite habituel, & imite parfaitement la nature. On jureroit qu'un Courtisan vous veut du bien & vous en fera; on se retire satisfait de l'audience d'un Ministre qui vous assure d'un air enchanteur qu'il pensera à votre affaire & qu'elle réussira. Un refus, fût-il même dur, vaudroit dans le fond mieux; ce seroit le cas de remercier, parce qu'on sauroit à quoi s'en tenir. Mais c'est trop nous arrêter dans un séjour où tout est illusion; si l'homme est menteur, que fera l'habitant des Cours, l'hôte des Palais, l'esclave des grandeurs, l'adorateur de la fortune?

Il s'agit à présent des gens imparfaitement officieux. Les connoîtriez vous assez pour en parler?

T. Je vais au moins essayer; & ce qui me fait espérer d'y réussir, c'est que je serai dirigé dans mes réflexions par un passage remarquable des *Proverbes*, Ch. III. v. 28. *Ne dis point à ton prochain: Va & retourne, & je te le donnerai demain, quand tu l'as par devoir toi.* Ces paroles n'indiquent que les délais qu'on apporte à rendre le bon office demandé; mais on peut & doit comprendre la

là dessous tout ce qui ôte à cet office quelque partie de son prix, ou même le lui fait perdre entierement. Il en est ici comme de ces mets dont la faveur dépend surtout de l'assaisonnement. Qu'est ce qu'obliger? C'est donner. Vous vous trompez. On peut obliger en refusant; on peut désobliger, & on le fait très souvent, en accordant. Et d'abord en effet, pourquoi des lenteurs & des renvois lorsqu'on a sous la main la chose demandée, & que le demandeur en a un besoin plus ou moins pressant? Cela marque une envie secrète de ne pas donner, une répugnance difficile à surmonter. Sans cela, si l'on étoit pénétré de la maxime, *qu'il vaut mieux donner que de recevoir*, la demande supposée d'ailleurs raisonnable & faite décemment seroit aussitôt suivie de l'effet. J'en atteste l'expérience. La peine de frapper à la porte, de solliciter, de revenir à la charge, d'être renvoyé d'un temps à l'autre, est ce qu'il y a de plus amer pour des indigens qui ont, non une mauvaise fierté, mais ce sentiment délicat qui ne leur permet pas de soutenir longtems le plus humiliant des rôles. Quand même donc le bienfait seroit à la fin comme arraché, il déplaît à celui qui l'obtient; il n'y pense qu'en se rappelant ce qu'il lui a coûté, il n'en fait usage qu'à regret, & ne voit dans le bienfaiteur qu'un objet d'aversion. Je ne veux point fournir des prè-

tex-

textes à celui de tous les vices que je déteste le plus, à l'ingratitude; mais je voudrois qu'on ne fît jamais rien qui put colorer la noirceur du procédé des ingrats.

Et cependant, lorsqu'aux délais on joint la durété, les reproches, les qualifications injurieuses, quel bouleversement, quel déchirement au dedans de ceux dont l'oreille est frappée de ces sons revoltans! Je sais qu'il y a des sujets indignes d'obtenir leurs demandes, & qu'il convient de leur faire sentir leur indignité. Mais je sais encore mieux qu'on les aigrit bien plus qu'on ne les corrige en les renvoyant irrités & ulcérés. Quoiqu'il en soit, hors les cas d'une indignité bien prouvée, le misérable est toujours une chose sacrée, qu'on ne sauroit trop respecter. Quand même on ne pousseroit pas les choses à son égard jusqu'à l'emportement; les airs de hauteur, la bouffissure de ceux qui rendent service à des gens qu'ils croient leurs inférieurs, sont aussi extravagans qu'insoutenables. Comment un ver de terre, qui va ramper devant ceux qu'on appelle Grands, & qui sont souvent très petits, ose-t-il enfler son col, redresser sa tête, prendre une figure colossale vis à vis de ceux qui lui paroissent petits, & qui sont souvent les seuls, les vrais Grands! Comment peut-on ajouter affliction à l'affligé, briser un cœur déjà tout froissé,

Tom. VIII. Q *fé,*

fé, élargir des plaies saignantes, ou y jeter du poison au lieu de baume; malheur à moi, si mon frère, d'autant plus mon frère qu'il est malheureux, & qu'il a besoin de moi, ne trouve pas en moi les entrailles, & les compassions d'un frère, & s'il ne lit pas sur mon visage & dans tous mes gestes, l'expression la plus marquée de ces tendres sentimens! Donner promtement, a-t-on dit, c'est donner deux fois. Donner obligeamment, c'est donner mille fois: c'est changer un morceau de pain, un verre d'eau, en une perle de grand prix, en un nectar délicieux.

S. On ne sauroit douter que le cœur ne vous ait dicté tout ce que vous venez de dire; c'est de sa plénitude seule que peuvent sortir de pareils mouvements. Je n'aurois rien à ajouter à vos idées sur les offices imparfaits, si je ne croyois devoir encore mettre, quoiqu'avec beaucoup de reserve & de ménagement, dans le nombre de ceux qui rendent de semblables offices, ces gens doués d'un cœur honnête & bon, mais qui n'est pas guidé par un juste discernement. Ce bon cœur est un excellent don de la nature, & tout à l'heure je le ferai servir de base à la réalité des bons offices; mais quand il'existe seul & qu'il agit aveuglément, il ne fait le bien que d'une manière fort juste, & ce bien est quelquefois un mal, parce

parce qu'il est dispensé à des gens qui en abusent. Prenons le plus grand des exemples, quoiqu'il n'appartient pas précisément à notre sujet. Un bon Roi est le plus riche présent que le Ciel puisse faire à la terre; mais, s'il n'est que bon sans être éclairé, prudent & sage, c'est un Prince foible, dont le gouvernement fera beaucoup plus de misérables que d'heureux. Il en est de même de quiconque cède à toutes les impressions par la trempe molle de son ame, si je puis m'exprimer ainsi.

T. Ce ne fera donc qu'en joignant le bon esprit au bon cœur, que nous parviendrons à caractériser l'homme vraiment officieux, & que nous ferons succéder aux tableaux peu satisfaisans, l'un de ceux qui méritent le mieux de nous occuper. Comme il convient qu'il soit fait de main de maître, c'est à vous à exécuter ce travail.

S. Je ne me donne pour un maître en quoique ce soit, ou du moins, ce titre ne peut m'être donné que par ceux qui veulent bien encore se souvenir d'avoir été mes disciples, depuis plus huit lustres que j'exerce la fonction d'enseigner. Voici mes idées sur un sujet dont je me suis plus d'une fois occupé.

Cet homme, l'homme vraiment officieux, il faut d'abord, que la nature l'ait fait bon, car je ne fais, si l'on peut faire fond sur ce que disoit Socrate, que, né avec les dispositions à tous les vices, il avoit acquis toutes les vertus. Convenons cependant que l'acquit fait beaucoup, & que le fond de la nature est comme un champ, qui, sans culture ne produit rien, ou même se couvre de ronces & d'épines. Je demande donc d'abord de tout homme qui se montre disposé à obliger, qu'il en ait réellement l'intention, & qu'il ne soit poussé par aucune des ces causes étrangères, déterminé par aucun de ces motifs secrets, dont nous avons fait l'énumération. Alors & ensuite, je veux que ses lumières soyent assez étendues & son jugement assez sûr pour connoître & distinguer les personnes & les cas, afin d'y proportionner les divers genres d'assistance qu'il est en état de dispenser. La nature a bien mis en nous un fonds inné de bonté, une compassion machinale, qui nous émeut & nous attendrit à la vue des personnes qui souffrent. A cet aspect nous éprouvons un sentiment incommode dont nous cherchons à nous délivrer; ou bien nous faisons un retour sur nous-mêmes, & nous pensons combien nous ferons à plaindre dans de pareilles situations. Tout cela a son utilité, & même une grande utilité dans le cours de la vie : les personnes bornées qui
font

font le gros de la société, le peuple, (& que de gens dans les conditions les plus éminentes font peuple!) n'agissent & ne sauroient agir autrement.

Cependant je maintiens que ce ne sont pas les vrais biens qui sortent de cette source, & qu'il peut même en sortir des maux. Celui qui ne sauroit voir de mendiant sans lui donner, qui est sur tout affecté par les haillons, par les plaies, par les cris lamentables, répand à droite & à gauche ce qui ne sert qu'à entretenir la fainéantise; tandis que ces aumônes reunies auroient tiré de vrais pauvres des plus grandes extrémités. Les pères et mères trop bons et trop indulgens sont ceux qui sont le moins aimés et le plus mal obéis par leurs enfans. Il en est de même des maitres à l'égard des domestiques. La discipline militaire ne se soutient que par une rigoureuse sévérité. Les Magistrats et les Princes qui croient devoir mitiger par humanité des châtimens nécessaires pour l'ordre, pour l'exemple, pour la sûreté publique, sont réellement inhumains, et l'on a fort bien dit, qu'ils ont une compassion cruelle. De même, et pour me restreindre aux gens officieux, ceux qui ne savent rien refuser, n'accordent réellement rien, puisque c'est à eux memes qu'ils donnent, à leur propre foiblesse qu'ils se rendent. Tout dépend ici, comme ail-

leurs, des principes: ce sont eux qui caractérisent les actions, qui distinguent l'homme de la brute, ou de la machine. Quiconque est naturellement bon, le fera infiniment mieux, s'il est éclairé, s'il est raisonnable, s'il fait ce qu'il faut accorder, et dans quelle mesure. Remontons tout d'un coup au premier des bienfaiteurs. Qu'est ce que la bonté de Dieu? C'est cette perfection par laquelle il dispense à tous les êtres ce qui leur convient, ce qu'il leur est avantageux d'obtenir. Qu'est ce encore une fois que cette bonté? C'est la sagesse. Voilà notre modele. Soyons bons, comme Dieu est bon; parfaits, comme il est parfait.

Ce n'est pas tout. L'exemple de l'Être supreme conduit à une nouvelle idée, à une nouvelle qualité ou disposition, qui rehausse considérablement le mérite de l'homme officieux. Dieu voit d'un coup d'oeil et fait parfaitement ce qu'il y a de mieux à faire pour le bonheur de ses créatures. Nous au contraire, nous ne savons les choses qu'autant que nous nous en informons, et que nous parvenons à les découvrir avec le degré d'exactitude convenable. Et voilà ce qui met le comble à l'excellence du caractère de l'homme officieux; c'est de prendre lui même la peine de se mettre au fait de tout ce qui peut rendre ses bons offices aussi complets & aussi utiles qu'ils peuvent & doi-
vent

vent l'être. C'est là ce qu'on appelle prévenir les desirs et les besoins. Je fais que mon ami, (et tout honnête homme doit être notre ami,) se trouve dans un fâcheux embarras. Je suppose qu'il m'en instruira, et je me prépare à le secourir. Cela est bien sans doute: mais il-y a un mieux qu'il faut appercevoir & saisir. C'est de lui épargner la peine de la demande, qui lui coûtera peut-être beaucoup, & d'aller lui porter soi-même ce secours, ce baume, ce remède, que l'on rendra par là bien plus efficace & plus exquis, en lui montrant plus de joie de l'obliger qu'il n'en ressent d'être obligé.

Finissons. Placez deux riches dans la même société; supposez dans l'un & dans l'autre de la bénédicence; & même une bénédicence éclairée. Mais que l'un attende qu'on lui demande pour donner, & ne soit jamais instruit que de ce qu'on lui expose; tandis que l'autre a, si j'ose m'exprimer ainsi, des agens, des espions, qui furetent dans l'intérieur de ces familles pauvres dont la misère est voilée par la discrétion, pour aller ensuite soulager en secret des personnes qui croient n'avoir pour témoin de leur état que Dieu seul, & n'espéroient de secours que d'en-haut. Si la Divinité a des représentans en terre, ce sont bien ces hommes-là. Si elle

à des favoris *) dans le Ciel, ce seront bien les mêmes hommes.

T. C'est ainsi que tracer le plan d'une bonne vie sur la terre, c'est poser les fondemens d'une vie heureuse dans l'éternité.

*) Je n'ai pas fait difficulté de tirer les idées de cet Entretien d'un de mes Sermons, qui se trouve dans le Tome II. de ceux qui ont été imprimés à Leide en 1772.



ENTRE.

 ENTRETIEN IX.

*Diverses précautions à prendre pour
jouir d'une vie douce & tranquille.*

S. **L'**homme n'est assurément pas le maître de son sort; mais il en est pour l'ordinaire à bien des égards l'artisan. Si l'on savoit de bonne heure comment il faut s'y prendre pour augmenter la somme des biens, & diminuer celle des maux, il-y auroit bien plus de situations avantageuses que de défavantageuses. Mais cette connoissance ne s'acquiert que lentement, & on ne la possède que quand il n'est plus tems de la réduire en pratique. De là le proverbe: *Si jeunesse savoit, & si vieillesse pouvoit.* Il faudroit avoir pour le moins deux vies consécutives, & pouvoir profiter dans la seconde de ce qu'on auroit appris dans la première. Mais non; la vie est unique, elle s'écoule rapidement, & nous en atteignons le bout, sans qu'on puisse dire de la plupart des hommes qu'ils aient vécu, qu'ils aient sçu à quoi la vie étoit destinée & quel parti on pouvoit en tirer, par rapport au tems présent, & les leçons de la Religion mises à part. Celles-ci à la vérité peuvent seules nous conduire à un bonheur solide dans le tems & dans l'éternité.

Q 5

Mais

Mais il ne laisse pas d'y avoir une sagesse humaine, qui a des principes d'autant plus réels, qu'ils sont fondés sur la nature de l'homme, sur les dispositions qu'il apporte au monde, sur les facultés qu'il peut acquérir, & sur le bon usage qu'il peut faire des biens qui sont à sa portée.

T. Arrivé à l'âge auquel la providence vous a conduit, ayant passé par un aussi grand nombre de situations & vu tant d'objets de tout ordre se succéder les uns aux autres sous vos yeux, joignant à tout cela l'habitude perpétuelle de la reflexion, qui pourroit mieux que vous continuer à tracer la route de la vie, & montrer les sentiers les plus propres à conduire non au bonheur parfait, qui est réservé pour l'avenir & que la foi nous fait espérer, mais au parfait contentement qui en est l'équivalent,

S. Je n'ai pas toujours pris ces routes, & lors même que j'étois dans la bonne, j'y ai bronché plus d'une fois: mais la bonté divine m'a toujours relevé, raffermi, soutenu, de sorte, que j'emporterai au tombeau la plus vive reconnaissance des graces dont elle m'a comblé, & le plus ferme conviction d'un axiome qui s'est journellement présenté à mon esprit; c'est que tous nos biens viennent de Dieu & tous nos maux de nous-mêmes. Mais comme vous me
parois-

paraissez desirer des details, je ne m'en tiendrai pas à ces généralités; & je vous dirai, autant que je puis me les rappeler, ce que je crois avoir principalement contribué à mon bien-être, ce qui a fait que, dans des temps où je paroissais fort à plaindre par ma situation étroite & par le desordre de ma santé, j'ai toujours joint à un fond de gayeté naturelle, qui est le plus riche trésor dont la nature puisse nous doter, une sérénité réfléchie, un vrai détachement des objets du monde, un mépris sincère des ces vanités de toute espece, dont les pauvres mortels sont si avides, de ces fantômes à la poursuite desquels ils se lassent inutilement. Je puis protester, comme si je rendois dans ce moment le grand compte de mes actions, que je n'ai jamais rien recherché, sollicité, brigué, & que les différens postes que j'ai successivement remplis sont venus en quelque sorte s'offrir à moi d'eux mêmes, sans aucune démarche de ma part. Celui par exemple, qui a décidé du reste de ma vie, en me faisant rentrer dans la Capitale à vingt ans, deux mois après en être sorti, & en m'y procurant de la maniere la plus imprevue, une des Chaires de nos Eglises Françoises, a été l'effet d'un événement si inopiné, que je ne puis m'empêcher de vous faire encore ce récit. J'en conserve le souvenir le plus présent depuis près d'un demi-siècle, & je crois pouvoir le transmettre à la génération sui-

suivante, comme une anecdote intéressante & instructive.

Je m'étois destiné au Ministère de l'Evangile; on m'avoit peut-être jusqu'à un certain point inspiré ce penchant; mais je l'ai trouvé au fond de mon coeur d'aussi loin que je me souviens, & je l'y ai conservé sans altération. Quoique n'ayant plus cure d'ames, depuis quarante ans, j'ai fait les fonctions ecclésiastiques aussi fréquemment qu'aucun de ceux qui en sont chargés, & aussi longtemps que mes forces l'ont permis. Mes études étant terminées, l'Eglise de Brandebourg m'adressa une vocation par le suffrage unanime de tous ses Chefs de famille, & je l'acceptai avec reconnoissance. Je reçus l'imposition des mains le 26. Mars 1731, & peu de tems après je me rendis à mon poste. Je laissai à Berlin plusieurs amis avec qui j'avois des liaisons étroites, & mon coeur saigna douloureusement lorsque je pris congé d'eux, persuadé que je ne les reverrois pas si tôt. Cependant j'étois content de mon sort, & bien déterminé à m'acquitter fidèlement de mes devoirs. Le simple bon sens me défendoit d'avoir d'autres vues & de former d'autres desirs.

Entre mes amis, celui avec qui j'avois été le plus cordialement lié, âgé d'un an plus que moi,

moi, & qui avoit fait avec moi les études de Philosophie & de Théologie, se nommoit *Varin*. Candidats ensemble, nous avons prêché l'un & l'autre avec succès, sans nous porter la moindre envie; & cette rivalité, la plus dangereuse peut-être de toutes, n'avoit jamais répandu le moindre nuage sur notre amitié. Je pars & je laisse mon ami à Berlin avec l'espérance prochaine, & en apparence inmanquable, d'y être incessamment placé. L'élection ordinaire à faire par le Troupeau étoit fixée au Lundi 12 Juin, 1731, & la grande pluralité des voix ne pouvoit lui manquer. Par malheur pour lui, le feu Roi avoit défendu sévèrement aux Candidats de porter le colet & le manteau et de poudrer leur perruque. *Varin* sort de chez lui le Vendredi à deux heures après-midi, pour aller faire la prière dans le Temple de la Ville neuve, passe l'après midi dans ce quartier, et revient vers les six heures à la Frédéricstadt où il logeoit. Le Roi à cheval le rencontre & l'arrête: *Varin* est ému, mais ne le reconnoit pas, ayant la vue fort courte. Le Roi lui fait diverses questions, auxquelles il repond en bégayant; mais, quand il eut décliné son nom, le Roi, après quelques gestes d'indignations, le quitta, & de retour au Château écrivit tout de suite à son Ministre d'Etat *de Cocceji*: „qu'il venoit de
 „rencontre un Candidat françois, nommé *Varin*,
 „&

„& qu'il défendoit de lui donner aucune Eglise dans son pays.“ Il n'y avoit pas à répliquer. L'élection étant ainsi réduite à une liste de cinq sujets, au lieu de six qu'on a coutume de proposer aux grandes Eglises, les Anciens de la Paroisse demanderent audience à M. de Cocceji & le prièrent de substituer un autre sujet éligible à *Varin*. Le Ministre leur dit que le tems étoit trop court, & qu'ils s'en tinssent aux cinq restans. Ils insisterent, représentant leurs privileges: sur quoi Mr. de Cocceji, dans un mouvement d'impatience, leur dit. *Où voulez-vous que je prenne ce sixième?* Là dessus ils le nommerent, & obtinrent leur demande. Les Chefs de famille assemblés m'élurent à la grande pluralité des suffrages; & tout fut fini à cet égard.

Cependant j'étois à Brandebourg dans la plus parfaite ignorance de ce qui se passoit, & souhaitant fort de recevoir des nouvelles de Berlin. Je vais en chercher à la Poste, & l'on me remet six lettres à la fois, dont deux étoient de Mrs. les Pasteurs *Forneret* & *Dumont* dont j'allois être Collegue, & qui me notifioient ce qui venoit de se passer. Jugez de ma surprise. Mon premier mouvement fut de plaindre de toute mon ame l'infortuné *Varin*; mais je ne balançai pas à accepter cette vocation, non par un vain desir de rentrer dans la
Capi.

capitale, quoique j'eusse pu le motiver suffisamment, y ayant passé jusqu'alors ma vie, & y tenant à plusieurs objets légitimes d'affection, mais par la conviction que je ne pouvois faire de progrès dans mes études & améliorer ma situation qu'en profitant de secours qu'on ne trouve pas dans les provinces. Ainsi je revins & fus installé à la Fredericstadt le 12 Août. Vous voyez mon cher Timophile, que toutes mes destinées sont liées à l'instant où *Varin* fit cette rencontre si funeste pour lui. C'est bien là le *Nexus rerum*. Cet ami alla chercher un refuge à Dresde, ou le Pasteur de l'Eglise françoise, nommé *de Marolles* fort avancé en âge, le prit pour adjoint. Mais le coup étoit porté: *Varin*, d'ailleurs sujet à de violens accès d'hypocondrie, & ayant la poitrine délicate, ne fit plus que languir & mourut en 1736. Je fais revivre son nom ici avec attendrissement.

Que conclure de ce narré sinon que *l'homme propose & que Dieu dispose*. Il faut agir & suivre les regles de la prudence sans admettre un destin à la Turquie; mais au moment où l'on y pense le moins, un cas imprévu change totalement la situation des individus, élève ou abaisse, fait passer d'une série à une autre à laquelle on n'avoit aucun lieu de s'attendre. Sans ce hazard, qui n'en est un qu'aux yeux de l'homme,

l'homme, je pouvois achever ma vie à Brandebourg, comme l'a fait mon successeur, homme de mérite, qui y est depuis 47 ans.

Je ne crois pas, mon cher *Timophile*, que cette digression vous paroisse étrangere aux idées dont nous voulions nous occuper. Cependant, pour entrer formellement dans leur discussion, je vais, comme vous le souhaitez, parcourir les diverses précautions qui sont propres à procurer une vie douce & tranquille.

T. Je redouble mon attention: & je me ferois scrupule de vous interrompre.

S. Lorsqu'on a eu le malheur de recevoir une mauvaise éducation, il y a tant à redresser & à reparer, que je ne puis m'engager ici dans la recherche des moyens convenables. On dit *Gaudeant bene nati*; mais il est au moins aussi essentiel d'ajouter, *Gaudeant bene educati*; l'éducation produisant la coutume, & la coutume étant une seconde nature. Pour partir d'un point fixe, je suppose une bonne éducation, non la meilleure possible, (qui n'est peut-être pas possible,) mais telle qu'on le reçoit dans des familles honnêtes, sous les yeux des parens sages, qui joignent l'exemple à la leçon, & qui mettent au nombre de leurs devoirs les plus importans celui de regarder la
bonne

bonne education, comme la portion la plus précieuse de leur heritage. Des enfans ainsi élevés, à quelque âge qu'ils soyent, depuis les premières étincelles de la raison, doivent toujours être en société avec des individus plus âgés qu'eux, & rien ne les forme plus rapidement. Les enfans de même âge laissés ensemble ne font que folâtrer; & il en est de même des adolescens & des jeunes gens, lorsqu'ils ne fréquentent que leurs semblables. Au lieu qu'en s'attachant à des personnes, non d'un âge trop disproportionné au leur, mais qui ayent quelque avance sur eux, cela les oblige à des égards, qu'ils perdent vis à vis les uns des autres; cela leur donne un maintien & des manieres qu'ils seroient long tems à acquérir, ou n'acqueriroient jamais qu'imparfaitement; avec ce qu'on appelle des camarades.

Vous ne sauriez croire, mon cher Timophile, combien cette première précaution influe sur les suites. Je fais bien qu'elle ne dépend pas de nous dans son origine, mais, dès qu'on a un degré de raison suffisant pour en reconnoître les avantages, il faut se hâter de continuer ce qui a été si bien commencé, & tâcher d'avoir toujours part à l'amitié & à la confiance de personnes qui ne puissent nous donner que de bons conseils & de bons exemples. J'ai été plus loin dans ma première jeunesse; j'ai

eu un véritable goût & un attachement particulier pour les personnes âgées, j'ai tâché de leur plaire, & je n'ai gueres manqué d'y réussir, ces personnes, trop négligées pour l'ordinaire, étant d'autant plus sensibles aux attentions qu'on leur temoigne. J'aurois été fort bien à Sparte par cet endroit; je me rappelle encore délicieusement des effusions de coeur qu'ont eues avec moi de respectables vieillards, que je ne me lassois point d'écouter. On prétend que les vieilles personnes sont fâcheuses, incommodes, & ne se plaisent qu'à censurer la jeunesse, & à blâmer des plaisirs qu'elles ne peuvent plus goûter. Il y en a sans doute de telles, mais, selon moi, c'est le plus petit nombre: & parmi les autres, les apparences chagrines ne viennent que de la négligence dont j'ai parlé. Les jeunes gens, peut-être dans tous les tems, mais plus durement aujourd'hui que jamais, se montrent d'une impolitesse outrée en présence des têtes chénues; ils font soigneusement bande à part, & se livrent aux éclats grossiers d'une joye ridicule dans des tems & dans des lieux, où ils auroient les plus précieuses occasions du monde de s'instruire & de se corriger sans éprouver l'amertume d'aucune leçon.

T. Les liaisons frivoles en effet sont la cause générale de la frivolité dominante dans tous les états. - On s'ennuye de tout ce qui est solide:

solide: il faut toujours du semillant, du sautillant, des amusemens vifs, des plaisirs auxquels la machine a beaucoup plus de part que l'intelligence. De ce premier écart naît aisément le second; c'est la corruption inévitable dans les mauvaises compagnies. Le lieu commun du danger qui est attaché à ces compagnies a été trop souvent & trop bien traité pour me livrer aux détails à cet égard. Je me borne à une remarque bien digne d'attention, c'est que ce qu'on appelle aujourd'hui la *bonne compagnie*, sans le ton de laquelle on passe pour une *espece d'Iraquois* est précisément la plus mauvaise. De prétendus beaux esprits y débitent leur doctrine non seulement futile, (l'inconvénient seroit supportable,) mais pernicieuse au premier chef. Imbus de ces ouvrages à la mode, où tout est frondé, où rien n'est respecté, ils apprennent à leurs élèves, non ce mépris du monde, que la raison inspire de concert avec la religion, mais le mépris des relations les plus étroites, des devoirs les plus sacrés, des engagemens les plus solennels. La Vertu est une chimere, la probité une sottise; les enfans ne doivent rien à ceux qui leur ont donné le jour; l'amour n'a pour but que l'assouvissement du desir; le noeud conjugal est un lien de paille; les prêtres ne sont pas ce que l'on pense, & les souverains ne doivent leur autorité qu'au hazard qui régit les evenemens. Voilà

le sommaire de plusieurs ouvrages qui jouissent de la plus grande réputation, & dont les auteurs passent pour les premiers Génies du siècle. Quiconque ne les a pas lus fait rien; quiconque ne les a pas goûtés, est un idiot.

Un jeune homme qui a reçu de bons principes, montre de l'embarras lorsqu'il entend de pareils propos, mais on le débarrasse bientôt de cette pudeur enfantine, & on le remplit de cette noble audace, qui affronte avec intrépidité le trône & l'autel, les loix & les mœurs.

S. Vous faites une peinture bien naturelle des temps où nous vivons, & elle est d'autant plus frappante pour moi que j'ai vu l'origine de cette licence effrénée, & ses rapides accroissemens. En entrant dans le monde, il y a plus d'un demi-siècle, j'y ai trouvé l'empreinte de la décence; & si de fausses vertus prenoient quelquefois l'apparence des véritables, si l'impiété prenoit quelque fois le voile de la religion, au moins n'osoit-on abjurer ouvertement la vertu & la religion. Un seul homme a causé cette fatale révolution; & la Providence, dont les vues sont également impénétrables & adorables, a permis qu'il jouît de la plus longue carrière, & de tous les secours qui pouvoient favoriser ses attentats. Depuis *l'Épître à Uranie* jusqu'à *la Bible expliquée* - ses batteries infernales n'ont cessé de tirer sur tous les édifi-

ces

des sacrés & civils; & il s'imagine y avoir fait des brèches irréparables. C'est ce dont on pourra mieux juger dans le siècle prochain; mais ce qui fait la honte du nôtre, c'est d'avoir souffert ces horreurs & prodigué ses hommages à celui qui méritoit toute son exécration. Dans le tems ou j'écris ceci la partie la plus brillante, mais aussi la plus legere, des habitans d'une grande Ville se livre à l'enthousiasme qu'excite la presence de l'Apollon flêtri qui ose rentrer dans son enceinte, *O Sæclum insipiens & inficetum!*

T. Le torrent est grand sans doute; mais il reste encore & il restera toujours assés des gens sensés pour y opposer une digue. Insensiblement tout le monde pensera comme ce Monarque aussi sage que grand, qui ne voulant voir dans ses voyages que ce qui méritoit ses regards, n'a eu garde de les souiller par la contemplation du Vieillard de Ferney. Bientôt ce vieillard disparoitra de dessus la terre des vivans; malheureusement ses ouvrages y resteront, & ce sera toujours une partie essentielle de toute bonne éducation que de ne pas les laisser tomber de bonne heure entre les mains de la jeunesse. Il ne s'agit pas de les lui interdire sévèrement; c'est le moyen ordinaire d'exciter la curiosité: il suffit de ne pas les étaler à sa vûe, de ne pas les lire & admirer

en sa présence; & ensuite, dans le tems ou la raison se forme, de lui faire connoître combien ces livres sont non seulement funestes à ceux qui en sucent le venin, mais encore combien ils sont mauvais en eux-mêmes, remplis de traits d'ignorance & de mauvaise foi, n'offrant qu'un tissu de répétitions & de contradictions, sans compter les plagiats perpétuels. Mais c'est trop nous arrêter à ce revoltant objet. Tirons l'élève auquel nos instructions sont destinées de ces premières avenues, & voyons quels conseils il reste à lui donner pendant qu'il sera membre de la société.

S. Nous ne saurions particulariser les devoirs de tous les états; & les principes que nous avons posés me paroissent suffire pour engager à les remplir & pour fournir des directions générales qui, par le fil des conséquences, peuvent être conduites à toutes les applications.

Ainsi je ne réserve pour terminer cet entretien que deux avis que je crois dignes d'attention. Le premier c'est de n'être pas *minutieux*, le second de n'être pas *intrigant*.

T. Je m'attens à des observations dignes de votre sagesse & de votre longue expérience
sur

sur ces deux caractères, qui sont en effet sensibles dans un très grand nombre d'individus.

S. Je ne vous promets rien de bien neuf; mais j'ose dire que je n'avancerai rien que de bien vu & dûment constaté. Les gens *minutieux* tiennent ce caractère, tantôt de la nature, tantôt de l'éducation. Il y a des esprits bornés qui ne peuvent s'occuper que d'objets à leur portée, & même qui s'en occupent avec une lenteur désolante, ne quittant point ces objets qu'ils ne les aient maniés & remaniés cent fois; au lieu que la première inspection auroit du suffire pour les leur faire connoître. Tels sont ceux qui, occupés d'habillemens, d'ameublemens, de petits colifichets de tout genre, differtent continuellement & avec une gravité comique sur ces objets capitaux, comparent, choisissent, achètent, revendent, troquent, & ne viennent jamais à bout de se satisfaire, laissant après leur mort de petits magasins de ces denrées qui font foi de l'emploi de leur tems & de leur argent. Cependant ces gens-la prétendent être des gens de goût: on leur accorde même cette qualité, & on les consulte comme des espèces d'Oracles. Quand même ils en feroient par rapport aux questions auxquelles ils répondent, ce seroit une prérogative bien mince. Un cerveau ainsi meublé l'est pitoyablement.

Il existe encore un ordre de gens minutieux bien à charge dans la société. Ce sont ceux que les moindres affaires jettent dans une espèce de perplexité, qui s'accrochent, s'embrouillent, divisent, subdivisent, raisonnent, ou plutôt déraisonnent à perte de vue, sans qu'on puisse les retirer du labyrinthe où ils s'obstinent à s'enfoncer.

J'ai longtems vécu avec un homme d'ailleurs fort estimable, qui avoit des connoissances solides, mais qui désoloit par ses propos amphigouriques, & par des pancartes dont la prolixité & les discussions bizarres jettoient dans le plus grand étonnement ceux qui les lisoient. Il étoit Médecin, & rien ne lui manquoit à mon avis pour être un très bon Médecin, que de savoir se décider; mais il désespéroit également les malades & les assistans, en pensant tout haut, en étalant ses irrésolutions, & en s'en rapportant au jugement des autres. Un jour écrivant une ordonnance pour un vieillard moribond, il lui dit: *Voulez vous que le remède soit doux ou amer?* Le Vieillard qui avoit toujours été gai, lui répondit: *Je le veux qui guérisse.* Sa conversation étoit bien plus angoissante que sa correspondance qu'on pouvoit mettre de côté; mais on ne se débarrassoit pas aussi aisément du personnage: c'étoit à la lettre le cas de la sangsue:

Non

Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.

J'en donnerai un exemple des plus singuliers. Mr. ** sort un matin de chez lui, vers les huit heures, & va chez un Ancien de l'Eglise à qui il vouloit parler de quelque affaire qui pouvoit être expédiée en quatre mots. Il trouve cet Ancien qui s'habilloit, & qui lui fut excusé de ne pas pouvoir l'arrêter, parcequ'il alloit au Sermon du Dôme. *Ne vous gênez pas*, répondit le Docteur, *nous causerons jusqu'à ce que vous sortiez.* Ils sortent ensemble, & le Docteur le conduit jusqu'à la porte du Dôme, toujours devisant. L'Ancien entré, passe une bonne heure à l'Eglise, & oublie parfaitement l'entretien qui a précédé. Mais, au moment où il passe le seuil de la porte du temple, il retrouve le Docteur qui l'attendoit pour achever la conversation. Si des pareils traits se trouvoient dans quelque Comédie, on croiroit que c'est une charge, une fiction outrée: ici cependant c'est la plus exacte vérité. Et il se passe tous les jours sous mes yeux des choses d'un autre genre, qui sont précisément dans le même cas.

Quand l'éducation fortifie certaines dispositions naturelles, elles ne reconnoissent plus de bornes. C'est ce qui a lieu par rapport au caractère minutieux, surtout chez le sexe, dans les conditions un peu relevées. N'y eut-il que le tems passé à la toilette, il démontre que

ces automates dont la parure consume cinq ou six heures, ne sauroient avoir le sens commun pendant le reste de la journée. Quoi ! une mère de famille qui, en ouvrant les paupieres, devoit penser à l'état de sa maison, & au soin nécessaire pour y faire régner un bon ordre, se livrera nonchalamment à des friseurs & à des femmes de chambre, jusqu'à ce qu'elle puisse paroître comme un astre radieux, & aller dans tous les lieux où sa figure lui attirera les hommages d'Êtres dignes d'en faire leur Idole !

A cette sorte de caractère *miuutieux*, j'associe celle des curieux qui veulent tout savoir, non de ce qui peut les rendre plus éclairés & meilleurs, mais de ce qui leur importe le moins, des bagatelles courantes, des nouvelles du jour, des affaires domestiques du prochain, & d'une foule de miseres dont l'homme sensé n'a pas seulement l'idée. Rien de plus fatigant pour celui-ci que de se trouver dans des cercles, où une pareille matière est sur le tapis, où l'on ne lache pas prise jusqu'à ce qu'elle ait été tournée & retournée dans tous les sens, chacun voulant dire son mot, & prétendant pour l'ordinaire être mieux au fait que tout autre. La polirique est encore un lieu commun assommant. Des qu'il se présente quelque nouvel aspect dans les affaires publiques, on pénètre

pénètre dans le Cabinet des Princes, on fait d'avance le plan des Campagnes, & l'on en devine l'issue; on suit le fil des négociations, & l'on conclut des Traités. Tous ces ridicules ont été souvent décrits par les Moralistes; mais personne ne se reconnoit dans ces descriptions, & personne ne change. En attendant la vie s'écoule, & l'on en atteint le bout avec cette riche récolte de tous les riens dont on s'est occupé. Il faut donc prévenir de bonne heure ce tour d'esprit dans ses élèves, leur faire honte de cette espèce de curiosité, & les convaincre qu'elle ne servira qu'à les rendre également inutiles & méprisables.

Je passe aux *intrigans*, engeance maudite qui sème le champ de la vie de ronces & d'épines. Ceux-ci veulent non seulement tout savoir, mais se mêler de tout, tantôt seulement pour intriguer, tantôt aussi pour se procurer des avantages auxquels ils ne parviendroient pas par leur travail & par leur mérite. J'admire souvent l'adresse de pareilles gens; je rencontre sous toutes sortes d'habits de vrais Jésuites, qui auroient figuré à merveille dans cet Ordre, dont la destruction est un des événemens les plus remarquables de ce Siècle. A l'affut de tout ce qui peut leur servir & nuire aux autres, toujours en mouvement, & semblant se trouver en plusieurs lieux à la fois, ils parlent à l'un,

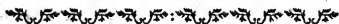
ils

ils écrivent à l'autre, ils sollicitent, prient, ou s'ils croient pouvoir l'oser, menacent, jusqu'à ce qu'enfin ils aient atteint leur but, *per fas aut nefas*. Ce talent bien loin d'être estimable, n'est pas seulement avantageux. On ne tarde pas à démêler les manoeuvres des intrigans; dès-lors on s'en défie; & ils se trouvent dans le cas des menteurs qu'on refuse de croire lors même qu'ils disent la vérité. J'ai vu des hommes de cet ordre prendre d'abord racine & s'élever; on se récrioit sur leur capacité, sur leur activité, sur le parti qu'on pouvoit tirer de leurs bons offices. Mais je les ai vus ensuite perdre totalement la confiance publique. En s'immisçant dans toutes sortes d'affaires contentieuses, ils n'avoient pu satisfaire les uns sans mécontenter les autres; & quelquefois ils avoient désobligé les deux parties adverses. Des tergiversations manifestes, des obliquités reconnues, les avoient enfin tellement décrédité, qu'ils ont achevé leur vie aussi abandonnés qu'ils avoit été recherchés. Etoit-ce bien la peine d'intriguer?

T. Que la vie seroit douce, si elle étoit bien employée? Le défaut d'occupations rend une partie du genre humain malheureux; les occupations frivoles ou nuisibles produisent le même effet à l'égard de l'autre. Le Sage échape à ces infortunes. Mais où est-il ce Sage?

S. Je n'en connois d'autre que le vrai Chrétien.

ENTRE.



ENTRETIEN X.

Sur la sage économie, & sur d'autres sources du bonheur temporel.

T. Vous reste-t-il encore quelque considération propre à grossir la somme du bien dans le cours de la vie humaine, & à diminuer celle du mal?

S. La matière n'est pas à beaucoup près épuisée, & je ne pense pas même que nous venions à bout de l'épuiser. Mais, avant que de terminer nos entretiens, je ferai encore passer sous vos yeux diverses sources de bien être, dont je m'assure que vous reconnoîtrez la réalité & l'utilité. Ce qui doit principalement m'attirer votre confiance, c'est que ce sera presque toujours d'après ma propre expérience que je parlerai.

T. Quand la raison s'appuie sur l'expérience, il est difficile ou plutôt impossible de s'égarer : & je vais concentrer toute mon attention pour ne rien perdre de vos longues & sages observations.

S. D'abord, je crois qu'aussitôt qu'on entre dans le monde & qu'on y est le maître d'un revenu, d'un patrimoine, d'une fortune, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande, il faut

faut contracter l'habitude d'une économie prudente , & s'y affermir soigneusement, sans quoi on est toujours dans l'embarras, en arriere, aux expediens, jusqu'à ce qu'on se trouve à la fin dans un borbier dont on ne scauroit se tirer. Quelque peu qu'on ait à dépenser, on doit en faire la distribution par mois, semaines & jours, de façon qu'on parvienne, suivant l'expression commune, a lier ensemble les deux bouts. J'ai connu & même en grand nombre, des personnes & des familles, qui auroient péri sans cet art, & dont la carrière souvent très longue paroïsoit aussi heureuse que celle des gens les plus opulens. Vous savez l'histoire du Refuge. L'Edit de Nantes ayant été révoqué en 1685, les Protestans sortirent en foule du Royaume & se disperserent dans tous les pays où l'on voulut leur accorder un asyle. L'Electeur FREDERIC GUILLAUME, surnommé à juste titre le GRAND, leur tendit les bras & fit en leur faveur tout ce qui lui dictèrent un vrai Christianisme & une saine politique. Mais, malgré les secours qu'il accorda aux Réfugiés, les graces même dont ils les combla, il n'étoit pas possible, de suffire pleinement aux besoins de tant de nécessaires. Les Artisans, les Ouvriers, les Négocians prospérèrent & firent de bonnes maisons. Mais les personnes de condition, parmi lesquelles il y en avoit d'une naissance distinguée, demeurèrent fort à l'étroit, & ne subsi-

subsisterent que par l'économie rigoureuse dont j'ai parlé. J'en ai connu, qui n'avoient pas un gros par tête à dépenser par jour : la frugalité de leur nourriture étoit proportionnée à cette modicité de leurs revenus. Deux ou même trois personnes, tenant ménage ensemble, mettoient tous les jours de l'année une livre de viande au pot, mangeoient la soupe à midi & le bouilli le soir. En attendant ces personnes étoient gayes, alertes, & vieillissoient sans infirmité. J'ai eu dans ma maison un vieillard qui, à 86 ans, faisoit tous le matins, pourvu que le tems ne fut pas trop mauvais, deux à trois lieues de chemin, pour gagner de l'appétit & faire ensuite un repas *à la réfugiée*. Le Roi ayant oui parler du nombre des vieilles gens fort supérieur parmi les François à celui des Allemands, en demanda la cause ; & l'on n'en trouva point de plus plausible que la frugalité. A présent cette génération est éteinte, & ses descendans sont naturalisés en tous sens.

Vous m'avouerez mon cher Timophile, que voila de bien salutaires effets de l'économie. Vivre de peu, longtems, sain de corps & d'esprit : à la rigueur il ne faudroit rien désirer au delà ; mais, comme il y'a bon nombre de gens à qui cette vie, par sa longueur même, paroîtroit amère, à cause des toutes les privations dont elle est accompagnée, je vais
les

les consoler, en leur présentant un autre point de vue. L'économie, si l'on fait y joindre le travail, & qu'on soit en état de faire valoir quelque talent, mène tout au moins à l'heureuse médiocrité, que tout Sage regarde comme le souverain bien temporel. C'est ici où j'ai ma propre expérience pour garantir, & où, pour l'instruction de ceux qui viendront après moi, je crois pouvoir me citer. Né sans bien, je n'en ai jamais acquis, ni par héritage, ni par mariage; ou du moins cela ne vaut pas la peine d'être mis en ligne de compte. J'ai été simple homme de lettres, j'ai eu des postes qu'on ne sauroit appeller lucratifs; pendant une longue suite d'années, j'ai cru succomber sous le poids des infirmités; mes deux femmes m'ont donné quinze enfans; Dieu m'en a conservé sept, auxquels j'ai tâché de donner une bonne éducation; je ne leur ai rien refusé de ce qui pouvoit leur rendre la vie douce; j'ai vécu honorablement, j'ai essuyé comme les autres des tems de calamité publique; & je n'ai pas laissé de voir, d'abord insensiblement, & depuis annuellement, se former & s'accroître un fond qui, avec la bénédiction d'en haut, suffira pour donner du pain à ma famille, lorsque je n'y serai plus. J'avoue que la Providence m'a constamment favorisé, & qu'il s'est trouvé des circonstances aussi heureuses qu'imprevues, qui ont rendu ma situation la plus favorable

vorable dont aucun homme de lettres ait joui dans ces contrées. J'en rends ici de solennelles actions de grâces à l'auteur de toute bonne donation, & mon dernier soupir sera un hymne de reconnoissance. Mais j'ai fait de mon côté tout ce qui dépendoit de moi pour mettre ces circonstances & ces grâces à profit. J'ai tiré de la constitution la plus foible & de talens dont personne n'a jamais mieux connu les bornes que moi, de quoi suffire à des occupations dont le nombre a toujours étonné ceux qui en ont été les témoins, surtout quand ils y ont joint la considération du peu de tems que j'y consacrois, & de la manière dont je jouissois de la vie. Tandis que je ressentois tout le prix de ces avantages & toute l'utilité de cette conduite, j'ai vu d'un autre côté les familles les plus opulentes décheoir & passer à l'indigence; j'ai vu les hommes les plus habiles & qui faisoient les plus gros gains, vivre au jour la journée & ne rien épargner; j'ai vu enfin des gens qui n'avoient qu'à s'évertuer pour trouver des ressources suffisantes, croupir dans la misère; & tout cela faute d'économie. S'il y en a donc encore qui puissent recevoir instruction, je les prie de m'écouter. Etre jour par jour au fait de ses affaires; régler sa dépense, de façon qu'elle n'excède jamais les revenus; ne faire surtout aucune dépense anticipée en prenant à crédit, comme le font tant

de gens, ce qu'on n'est pas en état de payer, ce dont le payement est fondé sur des rentrées éloignées & incertaines, ou même, (ce qui est alors un vol décidé,) ce qu'on a certitude de ne pouvoir jamais payer; avoir, s'il est possible, au bout de l'année, un petit excédent; ne s'abandonner ni à la paresse, ni à la dissipation; en un mot faire de toutes ses facultés l'usage possible & mettre à l'unisson tous ceux qui composent la famille; voilà ma recette: je la garantis, sauf les catastrophes publiques & particulières, dont les remèdes se trouvent dans la patience & la résignation, les ressources dans la foi, & les dédommagemens dans la piété.

T. Si toutes vos directions, comme je n'en doute pas, sont aussi importantes & aussi salutaires, que l'est celle que vous venez d'exposer, on peut bien dire que les griefs perpétuels des hommes sur les maux & les revers de la vie sont bien exagérés, & qu'on est en droit de dire au plus grand nombre de ceux qui gémissent: *Ta perte vient de toi.*

S. Je me persuade que votre conviction à cet égard ira en croissant à mesure que vous m'écouteriez. La considération que je vais vous présenter est une espèce d'appendice ou de supplément à la précédente. Elle concerne le choix & le nombre des liaisons que l'on
con-

contracte, des sociétés avec lesquelles on vit. Dans les grandes Villes on a l'avantage de vivre à peu près comme on veut, en retraite, dans de petites sociétés, ou dans le tourbillon. Mais on a aussi la tentation, à laquelle on succombe le plus souvent, de voir beaucoup de monde, d'être ce qu'on appelle répandu. Il en résulte de très grands inconvéniens. Le premier & le plus considérable est la perte du tems. Ensuite, en voyant tant des gens, il est impossible qu'on ne se trouve avec des gens peu estimables, ou même dangereux. Ces sociétés outre cela, entraînent des dépenses: on est invité, on reçoit à son tour; & cela peut aller loin au bout de l'an. Enfin, ce qui me frappe le plus, c'est le désordre qui regne intérieurement dans l'intérieur des maisons dont les chefs ne sont presque jamais au logis. Enfans, domestiques, tout a la bride sur le col; il se commet des écarts de toute espèce, parmi lesquels il y en a souvent de funestes & d'irréparables. De quoi s'agit-il donc? De tenir, ici comme ailleurs, un juste milieu. La société est agréable, elle peut être utile; mais elle ne l'est plus dès qu'elle tourne au détriment des affaires domestiques. On doit donc commencer par examiner ce que l'on peut y consacrer de tems & de dépense. Cet examen fait, il faut choisir des personnes avec qui l'on puisse se lier solidement, qui deviennent & qui

demeurent des amis essentiels, pendant le reste de la vie. Cela exclut tout ce qu'on appelle gens de plaisir, qui sont charmans à table & dans les parties de campagne, mais dont la conversation superficielle n'est qu'un vain babil, & dont le caractère léger, ou même faux, n'offre aucune ressource dans les situations de la vie où l'on en a besoin. J'avoue qu'il est difficile de rencontrer des gens qui réunissent toutes les qualités requises en fait d'amitié; mais, d'un côté, j'estime qu'on ne les cherche pas assez soigneusement, & de l'autre, j'avoue qu'on ne sauroit exiger la perfection proprement dite, mais il faut s'en tenir à ce qui en approche le plus. Quand on est assez heureux pour avoir ainsi réussi dans le choix, le reste va de plein pied. D'honnêtes gens qui se voyent, ont soin de ne se causer les uns aux autres, ni perte de tems, ni dépenses inutiles. Des conversations, des promenades aux heures de loisir, des repas frugaux, répandent sur la vie des douceurs pures, délassent des travaux, adoucissent les chagrins. On n'a d'autre douleur avec de tels amis que celle de les perdre lorsque l'heure du départ arrive. Et c'est le sort inévitable de ceux qui parviennent à une vieillesse avancée. Leurs amis s'en vont : ils restent & sont comme étrangers au milieu de générations nouvelles. Nous avons vu cependant ci-dessus qu'il est de l'intérêt des jeunes gens de
s'attacher

s'attacher aux vieillards, & de celui des vieillards de rendre leur commerce agréable aux jeunes gens. La raison & la vertu suffisent pour former des assortimens qu'au premier coup d'oeil on croiroit les plus disparates.

T. Vous venez de glisser un mot sur les repas. Je suis si souvent & si fortement frappé de leurs abus que je vais joindre ici quelques observations aux vôtres. D'abord je vois des gens qui aiment le plaisir de la table au point d'en être continuellement occupés. Il leur faut, pour leur propre bouche, ce qu'il y a de meilleur dans toutes les saisons, & pour l'ordinaire dans la primeur; ils ne regardent pas au prix & à leurs moyens pourvu qu'ils se satisfassent. J'ai connu pendant long tems un homme qui avoit de l'esprit, & qui étoit entré dans le monde de maniere à y vivre agréablement, à s'y distinguer même, sans la vanité & la goinfrerie qui le perdirent. Si je racontois ici tous ses écarts, ils paroistroient incroyables. Il vint à bout de manger tout son bien, & se mit ensuite à manger intrépidement celui des autres. Le fardeau des dettes qu'il contractoit, sembloit ne lui point peser; & il ne demandoit que des gens assés faciles pour augmenter le nombre de ses créanciers. Avec cela il frappoit à la porte des Princes & des Grands, qui lui faisoient annuellement des présens.

Dès qu'il recevoit des especes, il n'avoit rien de plus pressé que de faire visiter les marchés, & d'en enlever la fleur; & la vanité se joignant à l'envie de faire bonne chere, il prioit des convives, & pour les traiter splendidement, il retiroit chaque fois sa vaisselle d'argent d'entre les mains d'un créancier qui en étoit nanti, & qui avoit la complaisance de condescendre à cette manic. C'est peut-être là le superlarif dans ce genre. Mais il n'y a que trop de maisons qui déperissent par le même endroit. On est bien aise d'être régalé, & l'on ne peut se dispenser de régaler à son tour. C'est à qui enchérira sur les autres. L'argent qui feroit vivre une famille pendant la semaine entiere, suffit à peine pour un diné ou un soupé. Je ne parle pas des Grands qui sont obligés à la représentation; encore les maximes de la prudence économique ne leur sont-elles pas moins nécessaires qu'aux autres. Mais j'en veux surtout à tant de particuliers, vraies grenouilles qui veulent s'enfler pour avoir la taille du bœuf: ils n'ont aucune vocation à paroître, à briller; cependant les uns tiennent table ouverte, & les autres se signalent de tems en tems par des festins d'apparat. Que se procure-t-on par là? Des amis de table, espece la plus mauvaise de toutes. Quand la décadence & la chute arrivent, on n'est plaint de personne; au contraire on est blâmé & meprisé. Rien de plus funeste
fur-

surtout aux Négocians qu'un pareil genre de vie. J'ai sous les yeux plusieurs maisons de commerce respectables par l'ancienne frugalité qui s'y est conservée. Des familles nombreuses sont intimement liées entr'elles, & mangent très souvent ensemble. Mais leur table n'offre jamais d'excès, ni dans la qualité, ni dans la quantité. Aussi leurs fonds s'accroissent-ils annuellement, & leur crédit repose sur une base inébranlable. Les faillites au contraire sont presque toujours préparées & présagées par un luxe extravagant, par l'oubli de toutes les bienfaisances. Mais je vous ai trop long tems interrompu, & je vous prie de reprendre le fil des considérations sur lesquelles doit rouler aujourd'hui notre entretien.

S. Je ne saurois répéter ce qui se trouve dans tant de livres de morale sur les divers égaremens des hommes. Je me borne donc à indiquer encore deux ou trois articles capitaux. Et d'abord la passion la plus furieuse & la plus ruineuse dont l'homme soit susceptible, est certainement celle du jeu. Si l'on n'y prend garde, elle naît, s'accroît & s'enracine dans les enfans de maniere à influencer surtout le reste de leur vie, & à les conduire de précipice en précipice. Il seroit à souhaiter qu'on pût procurer de l'amusement aux enfans, (car je conviens qu'il leur en faut,) sans qu'aucune

forte de jeu y fut mêlé. Les jeux d'exercice paroissent mériter une exception, mais ils peuvent devenir également intéressés & passionnés. On se ruine au billard tout comme au pharaon; Quand un élève a passé l'adolescence sans jouer, j'ai remarqué qu'il a de l'éloignement pour le jeu, & qu'à moins de quelques occasions dangereuses, de quelques séductions trop fortes, il persévère dans cette disposition; à peu près comme ceux qui n'ont point bu de vin, avant que d'être adultes, deviennent rarement yvrognes. Avec cela, sans affecter une morale trop sévère, qui dégoûte aisément la jeunesse, on peut faire sentir, par la voie des réflexions glissées à propos, ou des exemples palpables qui ne sont que trop fréquens, combien sont malheureux, & se rendent méprisables ceux qui immolent tout, honneur, repos, santé, biens, à la fureur du jeu.

On demande grace en faveur des jeux de bienfaisance & des jeux de société. J'ai insinué que je ne voulois être ni rigoriste, ni relâché. Il y a des conditions & des genres de vie où il faut savoir jouer, & faire régulièrement certaines parties; sans quoi l'on feroit une très mauvaise figure. Il est donc à propos d'apprendre les jeux en vogue; il faut même tâcher de les bien savoir pour jouer agréablement, & ne
pas

pas être miné par ces pertes fréquentes que Madame de Sevigné comparoit aux petites pluies qui gâtent les chemins. Mais on n'est jamais forcé de jouer de trop gros jeux, ou des jeux de hazard: ceux qui s'y livrent, le font volontairement, par goût, ou proprement par l'espérance & l'envie de gagner. Il y a peut-être eu des tems où pour faire sa cour aux Princes, il falloit jouer ces jeux-là; mais je crois ces tems passés, comme ceux où l'homme le plus sobre étoit dans le cas d'opter entre la faveur de son Chef, ou les excès de la boisson. Si quelques circonstances particulières ramenoient une semblable obligation, il y a toujours deux choses à observer, de posséder le jeu pour le jouer aussi bien que les combinaisons fortuites le permettent, & de se posséder soi-même, de ne jamais vouloir forcer la fortune, & de se retirer ou de risquer peu lorsqu'on voit qu'elle est contraire. Il est rare d'avoir le talent de jouer au point où il se trouvoit dans M. le Marquis de Dangeau. Je vais vous lire ce que Mr. de Fontenelle dit là dessus *) dans son Eloge: c'est un morceau qui me paroît très intéressant.

„Il (M. de Dangeau) avoit souverainement
„l'esprit du jeu. Quand M. de Leibnitz a dit

S 5

„que

*) Tome VI. des Oeuvres de Fontenelle, edit. de Paris, 1758. pp. 124, 126.

„que les hommes n'ont jamais marqué plus
„d'esprit que dans les différens jeux qu'ils ont
„inventés, il en pénétrait toute l'Algebre, cette
„infinité de rapports qui y regnent, & toutes
„ces combinaisons délicates & presque imper-
„ceptibles qui y sont enveloppées, & quelque-
„fois compliquées entr'elles d'une manière à se
„dérober aux plus subtiles spéculations; & il
„est vrai que, si tous ceux qui jouent étoient
„de bons joueurs, ils seroient ou grands algé-
„bristes, ou nés pour l'être, mais ordinaire-
„ment ils n'y entendent pas tant de finesse, ils
„se conduisent par des vues très confuses & à
„l'aventure; & les jeux les plus savans, les
„Echecs même, ne sont pour la plupart des
„gens, que de purs jeux de hasard. *M. de Dan-*
„*geau* avec une tête naturellement algébrique,
„& plein de l'art des combinaisons, puisé dans
„ses réflexions seules, eut beaucoup d'avantage
„au jeu de la Reine. Il suivoit des théories qui
„n'étoient connues que de lui, & résolvoit des
„problèmes qu'il étoit seul à proposer. Ce-
„pendant il ne ressembloit pas à ces joueurs
„sombres & sérieux, dont l'application profonde
„découvre le dessein, & blesse ceux qui ne pen-
„sent pas tant; il parloit avec toute la liberté
„d'esprit possible, il divertissoit les Reines, &
„égayoit leur perte. Comme elle alloit à des
„sommés fortes, elle déplut à l'économie de
„*Mr. Colbert*, qui en parla au Roi, même avec
„quel-

„quelque soupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu ; & placé derrière le Marquis *de Dangeau* sans en être aperçu, il se convainquit par lui-même de son exacte fidélité, & il fallut le laisser gagner tant qu'il voudroit. Ensuite le Roi l'ôta du jeu des Reines, mais ce fut pour le mettre du sien, avec une Dame qu'il prenoit grand soin d'amuser agréablement. L'Algebre & la fortune n'abandonnerent pas Mr. *de Dangeau* dans cette nouvelle partie - - - Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi, il demanda à S. M. un appartement dans Saint-Germain où étoit la Cour. La grâce étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-la. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvu qu'il la demandât en cent vers, qu'il feroit pendant le jeu ; mais cent vers bien comptés, pas un de plus ni de moins. Après le jeu où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent vers au Roi. Il les avoit faits, exactement comptés, & placés dans sa memoire ; & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant."

T. Je voudrois bien que ces vers eussent été conservés : cela en valoit, ce me semble, la peine

peine: ce n'étoit sans doute ni du *Racine* ni du *Voltaire*, mais ils ne devoient pas être sans mérite.

S. Passons aux jeux qu'on nomme de société. Des personnes à leur aise, après avoir vaqué aux occupations qui leur conviennent, se rassemblent, ou les uns chez les autres, ou dans quelque Maison adaptée à cet usage, & passent les dernières heures de l'après-midi à jouer. Ces jeux ne sont jamais de hazard, ni trop forts. On se délasse & l'on retourne chez soi. Il n'y a sans doute rien de plus innocent; mais les défauts de l'humanité se glissent partout & gâtent tout. Je ne parle pas des joueurs infidèles: il ne doit point s'en trouver dans de pareilles compagnies, mais il y en a d'intéressés, de querelleurs, ou d'incommodes par quelque autre endroit: ce qui change aussitôt l'amusement en travail, & le plaisir en amertume.

Les uns ne savent pas soutenir la perte, les autres sont railleurs dans le gain: celui-ci joue lentement, celui-là fait des fautes grossières: on est souvent entouré de spectateurs indiscrets, qui vous étourdissent par un vain babillage, qui se mêlent du jeu sans en être requis, & dont les divers mouvemens font connoître ce que les joueurs voudroient cacher. On voit donc

donc souvent de ces parties aussi harassé que si l'on avoit tiré la charrue; & l'on ne laisse pas d'y revenir le lendemain, parce qu'on les préfère à l'ennui de l'oisiveté, ou au bourdonnement d'une conversation insipide. De deux maux chacun est en droit de choisir celui qu'il juge le moindre.

Il y a bien plus de charivari encore entre les femmes qui jouent. Outre leur caquet naturel, elles sont par l'ordinaire pointilleuses; & il s'éleve de fréquens incidens qui occasionnent d'aussi fortes clameurs que s'il s'agissoit des plus grands intérêts. Voici là dessus une anecdote assez plaisante. Un des ouvrages de Mr. *Barbeyrac* qui a paru le plus original est son *Traité du Jeu*, dont la première édition est de 1709. Il n'y auroit jamais pensé sans les circonstances suivantes. Il étoit Récgent de seconde au Collège François de Berlin, & gendre du Professeur de Philosophie, M. *Etienne Chauvin*, mort en 1725, à 85 ans, & dont on a un *Lexicon Philosophicum*, in folio, imprimé deux fois. M. *Chauvin* avoit plusieurs filles qui recevoient des visites de leurs amies, & jouoient avec elles à divers jeux de cartes. M. *Barbeyrac* étoit presque toujours présent à ces parties, parce que son logement & celui de M. *Chauvin* fort peu spacieux, ne permettoient pas d'avoir des Cabinets d'étude. Il entendoit tous les pro-

propos des Joueuses, il étoit consulté à tout moment sur leurs démêlés, & obligé de décider les cas qui se présentent. Cela le mit en train de réfléchir sur la matiere en général, & d'arranger les idées de son ouvrage. Le reste de son histoire n'appartient pas ici. Je dirai seulement en deux mots que les Théologiens de Berlin n'ayant pas eu pour ses sentimens la tolérance qu'il croyoit leur être due, il alla à Lausanne, où sa réputation s'accrut, & de là à Groningue, où elle parvint au point de lui procurer les plus grands avantages. C'étoit sans contredit un très habile homme; mais son style est fort diffus, & souvent d'une dureté insupportable.

A présent, pour revenir aux jeux de société, & conclure, il n'est gueres possible de les interdire; mais on ne sauroit trop recommander à ceux qui s'y amusent, de ne pas changer cet amusement en occupation, & encore moins en passion. C'est déjà une foiblesse honteuse pour des êtres raisonnables que de passer des heures entieres à manier de petits morceaux de carton diversément peints, à les combiner & à tenir tous les propos que ces combinaisons occasionnent. Un jour le célèbre *Locke* entra chez un Seigneur Anglois, & le trouva jouant avec des amis. Il s'assit tranquillement à côté d'eux, tira un crayon & se mit à écrire. On crut qu'il

qu'il méditoit & composoit; mais, quand la partie fut finie, il leur lut ce qu'il avoit écrit; c'étoit tout ce qu'ils avoient dit, c'est à dire, une suite de riens, de vraies puerilités, qui les fit beaucoup rire, mais qui ne leur ôta point l'envie de recommencer.

T. Que nous reste-t-il à considérer des objets principaux auxquels vous voulez vous restreindre?

S. Je me bornerai aux spectacles: encore m'abstiendrai-je de toucher aux questions préliminaires, de leur utilité ou de leur danger. On a tout dit là dessus, & tout le monde est à portée de lire ce qu'en ont écrit deux des plus illustres Ecrivains de ce siècle, tous deux philosophes, mais chacun à sa manière, Mrs d'Alembert & J. J. Rousseau. Je crois qu'on peut tout réduire à la réponse de Bossuet à LOUIS XIV. Cet Eveque courtisan, interrogé par le Monarque sur ce qu'il pensoit des spectacles, répondit: *Sire, il y a de grandes autorités contre, mais il y a de grands exemples pour.* Je ne trouve pas qu'un particulier soit en droit de fronder des établissemens publics, approuvés & protégés par le Souverain: & les Prédicateurs que j'ai entendu faire des sorties contre le théâtre en général, m'ont paru passer les bornes de leurs fonctions.

Ce

Ce sont les dangers particuliers de la fréquentation qu'il leur est permis d'indiquer, mais pour la thèse générale de la légitimité des spectacles, ils doivent la regarder comme décidée.

Le Théâtre épuré seroit une école de morale; mais l'est-il, ou le fera-t-il jamais? On a déjà oublié ce qu'un homme du métier, (*Riccoboni*) proposoit à cet égard; & les judicieuses réflexions de M. *Sulzer*, dans son excellente *Théorie des beaux Arts*, ne seront pas plus efficaces. Si les Drame se rapprochoient trop des Sermons, ils ne seroient pas plus courts. Cependant il est douloureux que les meilleures pieces soient pleines de traits dont les uns gâtent l'esprit, & les autres corrompent les mœurs. Les Tragédies ennoblissent en quelque sorte la fureur des passions, & en forment le vain fantôme de l'Héroïsme. Elles ont aussi généralement un défaut que l'Antiquité leur a transmis, c'est de supposer un destin, une fatalité, ou de rejeter sur la Divinité même les crimes & les malheurs de l'homme. *Phedre*, le chef d'oeuvre de Racine, repose presque toute sur cette base. Cependant le gros de ceux qui vont au spectacles ne sont pas trop en état de saisir ces idées & d'en être affectés. Il en est tout autrement de la Comédie & de ses licences. *Moliere*, ce restaura-

teur

teur du genre comique, dont il est demeuré le modele inimitable; offre cependant dans les choses & dans les expressions quantité d'obscurités, ou de vices simplement tournés en ridicule. Des enfans trompent leurs pères, des femmes dupent leurs maris, des valets excellent en friponnerie: on rit de tout cela, & l'on s'apprivoise avec ces idées. *Regnard* a enchéri sur ces écarts: sa seule pièce du *Légataire*, qui est si fort applaudie, quand on la joue bien, est le code de la turpitude. Que dire donc des Opera comiques & de tout ce qui est au dessous? Ce sont autant des bourbiers, plus ou moins infects. Pour les Opéra proprement dits, j'estime que le danger y est presque nul. L'impression du spectacle est partagée sur plusieurs sens. On ne suit pas aisément la pièce même, tant à cause de la langue que de la musique; & quand on la suivroit, elle offre des situations tout à fait étrangères à la vie commune.

Tels sont les spectacles. Tournons à présent nos regards sur ceux qui y assistent, & en particulier sur ceux qui y sont assidus. Il n'y a présentement presque point de Villes considérables, qui n'ait des spectacles permanens, ou passagers: & il y a plusieurs ouvrages destinés à faire l'histoire de ces Théâtres, de leurs Acteurs, & des Pièces qu'on y joue. Je ne

parlerai que de ce que j'ai sous les yeux dans une des plus brillantes Capitales de l'Europe. On peut partager en trois classes les amateurs du spectacle, les Grands, la bourgeoisie, & le peuple. Les premiers y vont presque tous par air, par coutume, par désœuvrement : c'est une des parties du système de leur futilité ; il n'importe gueres où ils soient, ne faisant presque que végéter par tour. Il n'est pas besoin que je dise qu'il y a des exceptions à faire : c'est le cas de tout ces jugemens généraux qui embrassent des Nations, des sociétés, des classes d'individus. Ces Grands sont cependant corruptibles, d'autant plus que leur corruption est déjà entamée, ou même fort avancée. Ils reçoivent donc, par les yeux & par les oreilles, les mêmes impressions dangereuses que le reste des spectateurs ; & quand il est question de certains raffinemens, ils savent mieux les saisir. Mais voici le plus grand des inconvéniens qui les concerne, ce sont les liaisons avec les Acteurs & les Actrices. Les foyers sont bien plus dangereux que le Théâtre même ; celui ou celle qui ont enchanté dans leurs rôles, excitent l'envie de leur en faire jouer un autre tout autrement intéressant ; & de là des intrigues, des dépenses, des écarts de tout genre, qui deshonnorent, & qui ruinent souvent ceux qui s'y livrent. C'est la Chronique de Paris qu'il faut surtout consulter à cet égard : les

Mé-

Mémoires de Bachaumont que je lis depuis quelque tems, sont remplis d'anecdotes théâtrales, qui présentent l'extravagance sous toutes les faces possibles.

Les Citoyens, ou Bourgeois, qui ont d'honnêtes revenus, & quelque loisir, peuvent mettre au nombre de leurs plaisirs permis celui des spectacles, pourvu qu'ils rendent ce plaisir effectivement tel. Pour cet effet ils ne doivent y aller que de loin à loin, sans ces abonnemens, qui, à mon avis, rendent les spectacles vraiment fastidieux, en y ramenant si souvent pour voir & revoir les mêmes Pièces, pour l'ordinaire foiblement jouées. Il convient de choisir d'après les affiches les bonnes pièces, sans mettre jamais de ce nombre celles qui ne le sont pas moralement; d'y aller une fois, & ainsi de suite, à mesure que le cas y échet. Quand quelque Acteur célèbre vient du dehors, la curiosité de le voir & de l'entendre est à sa place; elle est même sçante aux personnes qui menent d'ailleurs le genre de vie le plus austere: on seroit fâché de n'avoir pas vu *le Kain* & *Aufresne*. Encore faut-il ici, comme ailleurs, de la modération: & si un grand acteur joue une vintaine de fois, c'est bien assez de le voir quatre ou cinq, sans y retourner toujours avec une espece de fureur; comme j'en ai été témoin récemment par

rapport à *Brockmann*. Il n'en coutoit rien à des personnes de tout ordre de passer six ou sept heures d'arrache-pied, les quatre premières dans l'attente, dans un lieu où l'on suffoquoit par la presse & par les exhalaisons, & dans une saison rigoureuse. Quiconque proposeroit d'en faire autant pour l'action la plus utile, ou pour l'occupation la plus louable, seroit regardé comme un idiot. J'avoue encore que la fréquentation des spectacles par les gens du tiers état a un inconvénient dont j'ai souvent été désagréablement affecté; c'est que leur tête se remplit de ces idées; ils s'échauffent, ils s'érigent en juges; leurs conversations ne tarissent point là dessus; chacun dit son avis, & le soutient fort ridiculement, ou fort pesamment: un homme de bon sens est aux abois, & ne peut prendre que la parti de la fuite, qui n'est pas toujours possible. Enfin la jeunesse, dans les familles dont je parle, demande d'extrêmes attentions, tantôt pour la préserver du goût des spectacles en général, qui devient aisément une passion, tantôt pour dérober à ses yeux & à ses oreilles tout ce qui peut blesser cette chasteté primitive, le plus précieux des bijoux, & malheureusement le plutôt perdu.

Reste le peuple, le dernier étage de la société, tous ces artisans qui n'ont pas trop de leur tems & de leur travail pour gagner leur
vie

vie, & qui ne laissent pas d'affluer aux spectacles. C'est une des sources de leur ruine; quand ils y joignent les lotteries, l'écrasement est aussi rapide que complet. Le peuple ne fau-
roit profiter des bonnes pieces; elles passent
sa portée: il lui faut donc des farces, des pa-
rades, & tous ces rebuts, toute cette lie de l'art
dramatique, qui excitent leurs bruyantes accla-
mations. Qu'opposer à de tels maux? Nos
Entretiens n'y remédieront assurément pas:
ainsi, finissons celui-ci.





ENTRETIEN XI.

Sur le soin de la santé.

T. Laisserons - nous à l'écart un sujet aussi intéressant que l'est celui du soin de la santé, & des attentions que doit à cet objet tout homme vraiment sage, qui connoit le prix de ce bien capital, que tant de gens négligent ou prodiguent.

S. Sans contredit, on ne jouit de rien sans la santé; au lieu qu'elle embellit toutes les jouissances. J'ai fait une longue & triste expérience des privations qu'entraîne à sa suite celle de la santé: & sans les grâces particulières dont la Providence m'a comblé, je devois naturellement succomber. Je crois donc devoir instruire ceux à qui ces instructions parviendront de ce qu'ils ont de mieux à faire, pour jouir du double avantage exprimé par ces mots: *Mens sana in corpore sano.* Mais comme mon autorité pourroit ne pas faire assez d'impression sur eux, j'y substituerai celle d'un habile Médecin; & au lieu d'un Entretien, nous nous bornerons à la lecture que je vais vous faire d'un morceau que le hazard fit tomber hier*)
sous

*) le 13 Mars 1778.

sous mes yeux, en parcourant des Mercurès appartenants à la Société qui s'assemble dans le lieu, auquel nous avons donné le nom de *Res-source*. L'occasion de ce morceau a d'ailleurs un rapport marqué avec une invention dont nos Gazettes ont parlé depuis peu, & qui s'exécute à Brandebourg. Autant que j'en puis juger il n'y a presque point de différence entre le *saut-euil de poste* de Mr. l'Ingenieur *Du-guet*, & la machine de Mr. le Chirurgien Major *Kühn**). Mais écoutons Mr. *Astruc*.

*) voyez la Gazette allemande de *Haude & Spener* du 27. Janv. 1778.





OBSERVATION

de M. ASTRUC,

*Professeur de Médecine au College Royal,
sur la Machine appelée Fauteuil
de Poste*).*

Les regles qu'on doit se proposer pour la conservation de la santé, se réduisent à deux points principaux¹⁾ l'un de se nourrir sobrement, & l'autre de faire un exercice convenable.

La sobriété est le moyen le plus sûr de conserver la santé, parce que l'estomac, à mesure qu'il recoit peu d'alimens, est mieux en état de les bien digérer. Par ce moyen il passe dans le sang moins de chyle; mais celui qui y passe est mieux préparé: ce qui fait que le sang qui le reçoit a plus de facilité de le changer en sang de meilleure qualité.

D'u autre côté, l'exercice²⁾ procure des avantages qui ne sont gueres moindres que ceux de

* *Mercur de France*, Avril, 1735. p. 677. & suiv.

1) *Sanitatis studium est non satiari cibis, & inipigrum esse ad labores.* Hippocr. Epidem. Lib. VI. Sect. 4. Text. 22.

2) *Oportet sanum hominem . . . fréquenter se exercere, si quidem ignavia corpus hebetat, labor firmat:*

de la sobriété. Il brise & atténue le sang & les différentes humeurs que le sang fournit, il les pousse & les fait couler dans leurs canaux; il augmente & facilite toutes les évacuations sensibles & insensibles 3) de la transpiration. Enfin, il fortifie le ressort des fibres de toutes les parties du corps, & par tous ces différens moyens réunis, il corrige les épaissemens du sang & des humeurs, & il sert à les faire circuler plus librement, & à en prévenir les engorgemens & les obstructions, qui sont les causes les plus ordinaires des maladies.

Comme ces deux moyens de conserver la santé, tendent au même but, & procurent à peu près les mêmes avantages, ils peuvent, dans le besoin, suppléer l'un à l'autre. La sobriété lorsqu'elle est rigoureuse, dispense de l'exercice; & l'exercice, lorsque il est fort grand, donne la liberté d'être moins exact sur les règles de la sobriété 4). Mais le parti le plus

T 5 sage

mat: illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit. Celsus.

3) *Motus præparat corpora ad excretionem excrementorum sensibilium & insensibilium. Ibid. §. 10. Sanctorius, de Medicina itatica.*

4) *Qui comedit, nisi etiam laboribus utatur, sanus esse non potest: cibi enim et labores adversas in se facultates mutuo tamen ad sanitatem conferentes obtinent.*

sage est d'éviter toutes sortes d'excès sur l'un & sur l'autre article; c'est à dire qu'il faut se nourrir raisonnablement, & faire en même tems un exercice modéré.

Il est difficile de fixer des regles certaines sur ces deux points, parce qu'ils varient dans chaque sujet suivant l'âge, le tempérament, les forces, &c. Mais chacun doit sur cela s'examiner de bonne foi, & se régler sur sa propre expérience. C'est à cet égard que l'Empereur *Tibere* disoit, que dès qu'on étoit parvenu à l'âge de raison, chacun devoit être son propre Médecin.

Il faut convenir 1^o que l'exercice n'est jamais plus salutaire que quand on le fait en plein air, parce qu'on joint alors aux avantages qu'il procure, ceux qu'on doit attendre d'un air pur, & pour ainsi dire neuf: 2^o qu'entre les differens exercices qu'on peut faire en plein air, les plus utiles sont ceux qui agitent, ébranlent, secouent & compriment successivement & à plusieurs reprises les différentes parties du corps, surtout celles du bas ventre, qui sont les plus sujettes à s'engorger.

Ces

obtinent. Labores enim ea quæ adsunt consumere solent. Cibi vero et potiones ea quæ vacuata sunt explent. Hippocr. libr. 1. de victus ratione.

Ces deux raisons ont obligé les Médecins à donner la préférence à la promenade à pied⁵⁾ à la promenade à cheval⁶⁾ à la promenade en caleche⁷⁾ ou en carosse, &c. Les Auteurs recommandent de faire d'abord ces promenades sur un terrain uni pour s'y accoutumer, surtout quand on est foible ou convalescent; mais ils conseillent de préférer ensuite un terrain inégal, comme est le pavé, afin de rendre les secousses plus fréquentes, plus vives, & pour ainsi dire, plus brusques.

Malheureusement il n'est pas toujours en notre pouvoir de faire ces sortes d'exercices. La foiblesse du tempérament, ou les occupations, en interdisent l'usage à beaucoup des gens. Ceux même qui ont la force & le loisir nécessaires, ne sauroient en profiter pour faire de pareils exercices dans le grand froid, ni dans le grand chaud.

II

5) *Deambulatio retentas partes solvit, thoracem purgat, facilem reddit anhelitum, ventriculū firmat, sensus organa roborat, animum remittit, omnemque perturbantem affectionem explicat. Ex Galenō Lib. II. de diæta.*

6) *Equitatio non tantum corpus sed sensus omnes exercet. Idem Lib. I. de sanit. tuenda.*

7) *Gestatio in lectica levissima est... propterea ægris & senibus conducit. Ibid. Lib. I. cap. 7.*
Gestatio

Il faut donc avoir recours dans ces cas qui sont fréquens à des exercices d'une autre espece, qu'on puisse faire à couvert, & quelquefois même à des exercices qu'on puisse faire dans sa chambre, lorsque les affaires ou l'état de la santé ne permettent pas d'en sortir. Et c'est à cette occasion qu'on a imaginé des machines propres à secouer le corps, & capables, par ce moyen, de suppléer à l'exercice du cheval ou du carosse.

Les Auteurs⁸⁾ qui ont traité de la Gymnastique des Anciens, ont observé que les Médecins avoient accoutumé de recommander l'usage de plusieurs machines de cette espece, soit pour la conservation de la santé, soit pour le soulagement des maladies.

1. L'Escarpolette, connue autrefois sous le nom de⁹⁾ *Petaurum* ou *Dofcelle*, dont il paroît par quelques passages des Anciens qu'on se servoit souvent par principe de santé.

2. Les

Gestatio vehiculo acrior est. Celsus, Lib. II. cap. 15.

8) Gonterius, *de sanitate tuenda* Lib. XV. Mercurialis *de arte gymnastica* Lib. III & IV.

9) *An magis oblectant amicum jactata Petauro Corpora, quique solent rectum descendere funem?* Juven. Satyr. XIV.

2. Les lits mobiles en forme de berceau, connus dans les Ouvrages des Anciens sous le nom de *Cunae*¹⁰⁾. *Oribase*, premier Médecin de l'Empereur Julien, nous en a laissé la description, en nous assurant qu'ils avoient été employés longtems avant lui par plusieurs autres Médecins, comme *Antillus*, *Celse*, *Aetius*, &c.

3. Les lits suspendus par les quatre angles, *lecti pensiles*. *Hippocrate*¹¹⁾ avoit parlé d'une machine approchante, dont il recommande l'usage. Mais l'invention de ces lits suspendus doit être rapportée à *Asclépiade de Pruse* qui faisoit la médecine à Rome avec éclat du tems de *Pompée*. *Pline le grand* de qui nous tenons ce fait¹²⁾, nous apprend en même tems que cette invention acquit à ce Médecin une très grande reputation. *Celse*¹³⁾ & *Galien*

10) *Oribasius Collectionum Lib. VI. Celsus Lib. II. c. 15. Uni, inquit, pedi lecti fulcimentum subjiciendum est, atque ita lectus huc et illuc manu impellendus. Galenus de sanit. tuend. L. II. c. 2. Aetius Lib. III. c. 6.*

11) *Pensiles gestationes ex vehiculis utiles. Hippocr. Lib. II. de morb. mulier.*

12) *Asclepiades suspendit lectulos quorum jactatu . . . morbis extenuaret. Plinii Hist. natural. Lib. XXVI. c. 3.*

13) *Si nihil horum est, suspendi debet lectus et moveri. Celsus Lib. II. c. 15.*

lien¹⁴⁾ qui ont vécu depuis, en ont approuvé l'usage.

Un ancien Médecin, appelé *Herodotus*, croyoit cet exercice si utile, qu'il vouloit qu'on l'employât chaque jour pendant tout le tems qu'on auroit mis à faire en litière le chemin de quarante stades, c'est à dire d'environ une lieue & demie.

4. Coelius Aurelianus¹⁵⁾, célèbre Médecin du IV. Siècle fait mention d'une autre machine plus composée, employée de son tems pour faire de l'exercice, qu'il appelle *Macrosparsion* ou *Instrumentum rapsorium*, mais dont il n'a donné aucune description, quoiqu'il en désigne suffisamment l'usage.

5. Enfin, je ne sçai si l'on doit ajouter ici les différens moyens que *Bernarde de Gordon*¹⁶⁾, Profes-

14) Galenus de sanit. tuenda. Libr. II. c. 12.

15) Coelius Aurelianus. Libr. III. c. 16.

16) Bernardus Gordonus, de conservatione vitæ humanæ, Cap. VIII. de speciebus exercitiorum. Voici le passage en question.

Prælati autem oportet quod habeant alios modos. In camera enim debet esse una grossa chorda, nodosa, suspensa; et tunc illa chorda accipitur cum manibus duabus, et homo debet stare erectus. ita quod non tangat terram. Et sic longo tempo-

Professeur fameux de la Faculté de Montpellier dans le XIII Siècle, proposa pour faire faire de l'exercice dans la chambre aux personnes qui y sont retenues par leurs affaires. Quelques uns de ce moyens paroîtront peut-être puérils, mais ils prouvent du moins que ce Médecin croyoit qu'il étoit bon de suppléer, en quelque façon que ce fût, à l'exercice qu'on n'avoit pas la commodité de faire d'une manière plus utile.

On ne peut pas disconvenir, ajoute Lessius, que les exercices du corps qui ne passent point de justes bornes, & qui se font à propos, ne soient utiles & même nécessaires. Mais la plupart de ceux qui vivent sobrement, & qui ne s'appliquent qu'aux choses de l'esprit, n'ont pas besoin

re deinde saltabit cum illa chorda currendo quantum poterit, hinc et inde se volvendo, et deambulando. Vel si non placet sibi iste lectus, habeat lapidem de triginta libris in quo sit annulus, et portet frequenter, ab una parte usque ad aliam, vel teneat superius in aëre longo tempore antequam deponat, vel portet ad collum suum vel intra manus, et ita de aliis modis, donec incipiat defatigari; vel teneat baculum in manu, et quod alter auferat sibi si potest trahendo, vel quod auferat denarium a manu sua clausa: et dicit Galenus quod accipiat aliquis pellem uvæ, et quod ponat in capite indicis, et quod alter teneat manum clausam, et quod videat si cum illa digito poterit pugnum aperire. Alter modus est quod duo sedeant in terra pedibus contra pedes, et quod teneant ambo baculum unum,
et

besoin d'exercices de longue haleine, & qui d'ailleurs consomeroient trop de tems, ils peuvent se contenter d'un quart d'heure, ou de demi-heure d'une sorte d'exercice qu'on peut prendre avant le repas sans sortir de sa chambre, & qui est en usage chez les personnes les plus graves, mêmes chez quantité des Cardinaux, & qui n'a rien d'indigne d'eux. Il se fait de deux manieres; l'une consiste à prendre dans chaque main des poids d'une livre ou d'une livre & demie chacun, & à se secouer les bras en toutes sortes de sens, comme si l'on combattoit dans l'air. L'autre maniere est de prendre des mains un grand bâton où il y ait à chaque bout une livre ou une livre & demie de
chaque

*et quod postea videant uter istorum poterit altissimum
elevare.*

Paul d'Egine, Médecin du V. Siècle, avoit donné les mêmes conseils avant Gordon, comme *per funem manibus apprehensum scandere, et duos
summis manibus concertare.* Voyez Pauli Aeginetae Operum, Lib. I. cap. 17. de exercitatio-
num generibus.

Lessius, ce pieux & savant Jesuite, qui a vécu si longtems, écrivoit il y a 140 ans (aujourd'hui 183) son Traité des moyens de conserver la santé, où il cite Chap. 5. ces paroles d'Hippocr. „Pour se bien porter, il faut tous
jours demeurer sur son appétit & faire quelque
exercice.“

plomb, & laissant entre les deux mains un intervalle de quatre pieds se secouer les bras comme on vient de le dire.

Ces citations & ces exemples doivent faire sentir l'utilité d'une machine nouvellement inventée par M. *Duguet*, Ingénieur, sous le nom de *fauteuil de poste*, qui tend au même but, mais qui y tend d'une manière infiniment plus simple & plus commode. On est exposé dans ce fauteuil aux mêmes secousses; qu'on éprouve dans une chaise de poste, de devant en derrière, de droite à gauche, & de haut en bas, ces différens mouvemens se succédant tantôt de différentes façons, ou concourant tantôt plusieurs à la fois. On peut à son gré les rendre plus brusques ou plus doux, plus prompts ou plus lents, plus violens ou plus foibles. On peut donc par le moyen de cette machine dont la construction est simple, & le mouvement aisé, faire un exercice raisonnable, sans sortir de sa chambre, & un exercice d'autant plus utile qu'il réunit tous les avantages des exercices les plus vantés, surtout si la machine est dans un air ouvert: car d'ailleurs toutes les parties du corps & surtout les viscères du bas ventre se trouvent successivement exposés à des trémoussemens, à des compressions, & à des secousses fréquemment répétées dont on peut régler la vivacité à son gré, qui sont assez brusques & assez promptes pour procurer les

mêmes effets, que la chaise de poste, qu'on peut varier à l'infini selon le besoin, & qu'on peut enfin se procurer avec facilité à peu de frais, & sans se déranger du soin des ses affaires, auxquelles on peut vaquer dans le tems même qu'on est dans le fauteuil.

J'acquiesce à ces idées en general, mais je plains ceux qui en sont réduits à ces ressources, & l'on ne peut rien faire de mieux que d'en prévenir, ou du moins d'en retarder, aussi long temps qu'il est possible, l'usage, en prenant soi-même de l'exercice tant que les jambes peuvent porter, ou que les moyens permettent l'usage du cheval ou des voitures. Ces secours artificiels ont un inconvénient capital selon moi; c'est l'ennui qui est attaché au manège puéril qu'ils exigent. En se promenant on change de place, ou l'on voit une suite d'objets: au lieu que dans une machine, on ne passe pas les bornes de son appartement. Avec cela j'ai cru remarquer que ces mouvemens qu'on prétend favorables au bas ventre ne le sont pas autant au cerveau, & produisent aisément des symptômes vertigineux, dès qu'ils sont un peu forts & rapides. J'ai été une couple de minutes, sur un trémoussoir des plus vifs, que l'eau fait aller, dans l'endroit dit *Gewehrplan*, au bas de la forteresse de Spandau, mais je ne trouvai pas la place tenable.

ENTRÉ-



ENTRETIEN XII

Et dernier.

Sur le bonheur de la vie domestique.

CONCLUSION.

S. **L**a vie des hommes est le plus souvent un tourbillon; & il est naturel que ce tourbillon excite de tems en tems des tempêtes. Aussi ceux, à qui l'expérience donne une sagesse tardive, parlent-ils pour l'ordinaire de retraite, d'un intervalle entre la vie & la mort; mais ce ne sont guères que des vellétés, des projets qui ne se réalisent point, ou dont on se repent après les avoir réalisés. D'où peut venir ce penchant invincible à tenir au monde, & à ne pas vouloir le quitter, lors même qu'il nous quitte?

T. Je pense que c'est un effet de la force de l'habitude. Celui qui a toujours été dissipé, ne sauroit se recueillir: celui qui a toujours intrigué, ne sauroit se borner à la conduite de ses propres affaires: celui qui a toujours voulu faire parler de lui; craint autant le silence du public que la tombe noire. De pareilles habitudes sont indélébiles. Il faut donc non seulement ne les pas contracter, mais en contracter de bonne heure, qui leur soient dia-

métralement opposées. Mais c'est à vous, mon cher Maître, qu'il appartient de poser les fondemens de cette salutaire doctrine.

S. Je le ferai en disant qu'il n'y a point de bonheur solide ici bas, si la vie domestique n'y entre essentiellement, & que cette vie domestique seule, si elle est heureuse; nous suffit & nous met en état de soutenir ce qu'on a coutume de nommer les coups du sort. Malheureusement il y a bien peu de gens qui se plaisent chez eux, & qui aient sujet de s'y plaire. Les désagrémens du mariage coulent à grands flots de tant de sources différentes, qu'il faut bien de la patience pour les soutenir, bien de la raison pour tirer quelque miel de cette amertume. De là vient le grand nombre des Célibataires, qui augmente journellement. Ceux qui ne demeurent dans cet état que pour se livrer à des plaisirs vagues & variés, ne méritent pas notre attention; ils sont également ennemis de la société & d'eux-mêmes; ils ne jouissent pendant quelque tems que pour tomber ensuite dans des infirmités ou dans un état d'abandon qui les rendent méprisables & malheureux. Mais un Célibataire réglé dans ses mœurs, & qui n'est arrêté que par la crainte de charger un joug, dont la pesanteur est souvent accablante, peut être un homme respectable & tenir une place distinguée dans la société.

été. Le célibat forcé qu'impose l'état religieux dans l'Eglise Romaine est ce qu'il y a de plus répugnant au cri de la nature & à l'intérêt de la société. La castration proprement dite vaudroit mieux que cette castration spirituelle qui ne peut faire que des parjures ou des martyrs. Le bon Abbé de St. Pierre se tiroit d'affaire en assignant un jour de la semaine aux besoins de la nature, & en élevant les enfans qui naissoient de ses oeuvres charnelles, comme il auroit élevé des enfans adoptifs & pris d'entre le peuple. Mais tous ces arrangemens ne s'accordent pas avec le vrai but de la nature & le plan d'une bonne législation.

T. J'ai lu tout ce que vous avez écrit là dessus dans le premier Tome du *Philosophe Chrétien* & dans le *Tableau du bonheur domestique*; il me semble que vous n'avez rien laissé à désirer sur les principes du bonheur & du malheur dans les mariages, & sur les moyens les plus efficaces pour prévenir les unions qui entraînent à leur suite une infortune décidée, & pour remédier aux inconvéniens de celles qui peuvent être au moins rendues supportables.

S. Je ne veux pas me répéter & me copier: j'insiste seulement sur la nécessité d'avoir un véritable chez soi, de le rendre agréable & d'en faire une espèce de fort contre les assauts du

dehors. Mais je ne saurois dissimuler qu'en promenant mes regards sur les familles dont j'ai eu occasion de pénétrer l'intérieur depuis un si grand nombre d'années, j'en ai trouvé bien peu où regnât une tendre & douce union, & qu'il en est à peine trois que je pourrois citer. En effet je ne compte pas pour heureuses les unions où l'on se renferme dans les limites d'une froide-bienveillance, parce qu'on a des principes & des mœurs qui ne permettent aucun mauvais procédé, aucune criaillerie, encore moins aucune voie de fait. Ainsi l'extérieur de semblables maisons peut en imposer; aucun trouble ne les agite; mais c'est simplement une de ces bonaces qui rendent la navigation pénible & ennuyeuse. Le cœur seul peut nous rendre heureux; il faut des épanchemens réciproques, une confiance intime entre des époux, & même entre des pères & mères & leurs enfans lorsqu'ils ont atteint l'âge d'être mis au nombre des amis. Mais quand chacun vit pour soi & se tient sur la réserve, rien ne rappelle au logis, on en sort avec plaisir, on y rentre avec indifférence, ou même avec répugnance; & la vie se passe ainsi, sans qu'on ait véritablement vécu ensemble.

T. D'où pensez-vous que le tort vienne le plus fréquemment dans les mauvais ménages, des maris ou des femmes?

S. Mon

S. Mon sexe & mon état pourroient me rendre suspect: cependant je vais m'expliquer avec la plus grande impartialité. Il y a de méchans maris & de méchantes femmes: je laisse à l'écart ceux qui sont plongés dans la grossièreté & dans les plus honteux désordres. Mes observations ne parviendront pas jusqu'à ces gens-là, ou ils ne seront pas en état d'en profiter. Je n'ai donc en vue ici que ces époux qui se font souffrir réciproquement par les défauts de leur humeur & par la contrariété de leurs opinions. Je pense qu'en leur appliquant l'épithète de méchant, il y a plus de méchantes femmes que de méchans maris; & que les plus méchantes femmes l'emportent en degré sur les plus méchans maris. Les hommes sont généralement plus difficiles à émouvoir; ils ont des idées plus saines & plus étendues; ils entendent plus facilement raison, & se rendent à la raison lorsqu'on fait la leur présenter. Mais avec cela ils se croient les maîtres, au moins jusqu'à un certain point; ils n'aiment pas à perdre leur autorité ni à la voir avilie. Si les femmes les prenoient tels qu'ils sont & agissoient en conséquence, j'ose assurer qu'elles en feroient ce qu'elles voudroient. Mais elles sont le plus souvent contredisantes, opiniâtres, emportées; & tandis que leur lot est la complaisance & leur partage la soumission, elles prétendent l'emporter de haute lutte; quand une querelle est

entamée, elles ne cherchent qu'à la prolonger; & à force de harceler leurs maris, elles font perdre patience aux plus modérés & causent des transports de fureur à ceux qui sont naturellement colères. J'ai vu pendant longtems de fort près un des plus mauvais ménages possibles; les scènes violentes qui s'y passaient, transpiroient dans le public, & l'on donnoit généralement le tort au mari, qui étoit en effet l'homme le plus fougueux. Avec cela le tort ne laissoit pas d'être entièrement du côté de la femme, qui le contrequarroit sans nécessité, l'agaçoit par des ironies desespérantes & ne se taisoit pour aucune sommation ni à quelque risque qu'elle se scût exposée. Quelquefois le mari sentant qu'il ne se possédoit plus, se retiroit, se réfugioit dans son cabinet, où il étoit poursuivi & assiégé. Des filles, dont il avoit fait ses idoles dans leur bas âge, suivoient l'exemple de leur mere & perdoient toute retenue, tout respect vis à vis d'un pere, & même d'un pere tendre & bienfaisant. Socrate & Job ont été beaucoup moins à plaindre. Cet infortuné chef de famille a versé ses douleurs dans mon sein jusqu'à la fin de sa carrière, qu'une complication de traverses paroit avoit prématurée: je l'ai constamment exhorté à la modération & à la patience; mais j'avoue qu'en l'y exhortant je sentoie que j'aurois eu moi-même beaucoup de peine à suivre ces conseils, si je m'étois trouvé
à la

à sa place. Les femmes, bien loin de devoir être esclaves, sont faites pour être maitresses & elles le seront toutes les fois qu'elles le voudront. Mais elles tournent véritablement le dos à leur but par la manière dont elles s'y prennent.

T. C'est bien de semblables mariages qu'on peut dire qu'ils n'ont que deux beaux jours, l'entrée & la sortie. Voilà ce qui rend le lien conjugal si redoutable. Cependant, lorsque deux personnes raisonnables, qui ont fait préalablement tout ce qui dépendoit d'elles pour se bien connoître l'une l'autre, se déterminent à s'unir, bien loin de redouter la longueur de cette union, elles doivent la souhaiter & la regarder comme la plus grande grace temporelle que Dieu puisse leur accorder. Dévouées désormais l'une à l'autre, elles ne cessent de se rendre tous les services, de s'accorder tous les secours qu'exigent les diverses situations & les divers âges de leur vie. Ont-elles des enfans? Elles réunissent leurs soins & leurs efforts pour leur donner une bonne éducation; elles voyent leur entrée dans le monde, & assistent quelquefois à la troisième ou à la quatrième génération. Il est bien doux de se trouver encore ensemble au bout d'un demi-siècle, pendant lequel on a supporté avec sagesse les défauts dont personne n'est exempt, on n'a jamais eu de

véritable discorde, & l'on s'attend, comme Philemon & Baucis, à être réunis sous la même écorce, sous la même tombe. Ces exemples sont d'autant plus touchans, qu'ils sont plus rares; mais il suffit qu'il y en ait pour prouver qu'il peut y en avoir, & pour engager à en grossir le nombre.

S. Je ne puis rien ajouter à ces dernières réflexions; & je puis dire: *Video terram; inseni portum.* Il n'y a plus qu'un coup d'oeil à jeter sur une heureuse vieillesse, par laquelle on arrive au dernier terme, on s'endort tranquillement, dans la douce espérance de ce reveil délicieux que la Religion nous fait espérer, & sans lequel l'homme pourroit à juste titre se regarder comme la plus misérable des créatures. Vous savez que j'ai aussi écrit *sur les avantages de la vieillesse*: en joignant aux ouvrages, que j'ai déjà indiqués, mes *Consolations raisonnables & religieuses*, & mes *Dévotions raisonnables & chrétiennes*, je crois qu'il seroit difficile d'indiquer aucune considération de quelque importance, propre à influencer sur le bonheur temporel & sur le bonheur éternel, dont je ne me sois pas occupé. Dieu m'est témoin que je n'attache d'autre prix à ces productions que celui qu'il a plu à la bénédiction divine de leur accorder, en les rendant utiles à ceux qu'une fausse philosophie n'a pas séduits, ou que l'a-

mour

mour du monde n'a pas égarés. Quand j'aurai les yeux fermés, il ne m'importe gueres que les six lettres dont mon nom est composé soient un objet d'attention, excitent la louange ou la critique: j'ignoreraï ce qui se passe sur la terre des vivans, dont les objets m'ont toujours paru des ombres fugitives; je sçaurai à qui j'ai cru, & je ne connoîtrai d'autres biens que ceux de l'éternité. Mais ce que je souhaite, c'est que, dans la suite des tems, des ames honnêtes & pieuses trouvent dans mes écrits des instructions, des directions, des consolations, dont elles puissent faire un usage salutaire. Si cela arrive, j'aurai vécu & remporté de la vie ce qui m'y a toujours paru le plus desirable, la satisfaction d'être utile à ses semblables. Ceux qui me connoissent actuellement, savent que, dans le cours des affaires ordinaires de la vie, je ne connois point de plus grand plaisir que celui d'obliger, & surtout de rendre service aux personnes dont les besoins sont les plus pressans & la situation la plus fâcheuse.

T. C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu s'écoulent doucement les jours d'une vieillesse à laquelle vous n'avez pas cru parvenir. Témoin attentif d'un si grand nombre d'événemens publics & particuliers, que douze lustres présentent à votre mémoire singulièrement fidele, vous avez assez de quoi vous occuper en repassant
sant

fant sur cette galerie de tableaux, sans vous livrer aux puérités de ces sociétés dont la nouvelle du jour fait la grande occupation, qui la tournent & la retournent dans tous les sens imaginables, & ne rarissent que lorsqu'une autre de la même frivolité vient la remplacer. Au moment où nous finissons ces Entretiens *) il s'ouvre à nos yeux une de ces grandes scènes qui allarment les Nations, & semblent ébranler une partie du globe. Un Monarque, dont le regne fera une des époques les plus mémorables de l'histoire, va rentrer dans la lice qu'il a courue avec tant de péril, & dont il est sorti avec tant de gloire. Veuille la main toute-puissante, qui l'a protégé & conservé jusqu'ici, combler ses vœux & les nôtres par d'éclatans succès, promptement suivis d'une paix solide & durable!

*) Le 12 Mars 1778.

F I N.



627268

SON

